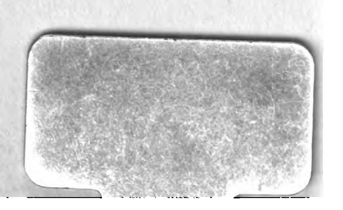
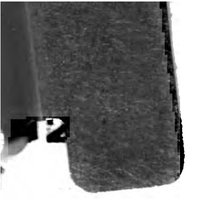

le Boulou
Col de la
Comtessa
Pont d'Espagne
Fort de Bellegarde
Col de
Priourat
Blockhaus
de Panissas
Voyages en France
Victor Eugène Ardouin-Dumazet
Clos d'en Juan Père







# Voyage en France

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**L'Europe centrale et ses réseaux d'État.** — Un volume in-12. 3 fr. 50 c. (Berger-Levrault et Cie.)

**L'Armée et la Flotte en 1895.** — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

**L'Armée et la Flotte en 1894.** — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

**L'Armée navale en 1893.** — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

**Au Régiment — En Escadre.** — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

**Le Colonel Bourras.** Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. (Berger-Levrault et Cie.) [*Épuisé.*]

**Le Nord de la France en 1789.** — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

**La Frontière du Nord** et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

**Une Armée dans les neiges,** journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

**Études algériennes.** — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

**Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892.** — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

---

**Voyage en France.** Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.
37e Série : Le golfe du Lion.
38e Série : Haut-Languedoc.
39e Série : Pyrénées, partie orientale.
40e Série : Pyrénées centrales.
41e Série : Pyrénées, partie occidentale.

**Sous presse : Région parisienne.** — 42e Série : Valois et Parisis. — 43e Série : La Brie. — 44e Série : Gâtinais et Hurepoix. — 45e Série : De Beauce en Vexin.

**En préparation : Paris.** 3 volumes : Séries 46 à 48.

***Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.***

ARDOUIN-DUMAZET

# Voyage en France

## 39e SÉRIE

## Pyrénées, partie orientale

VALLESPIR — CONFLENT — ROUSSILLON
FENOUILLET — SAULT — DONÉZAN
CAPCIR — CERDAGNE — MONTAGNES DE FOIX
SABARTHÈS — SÉROU

(Parties montagneuses des départements des *Pyrénées-Orientales*, de l'*Aude* et de l'*Ariège*.)

*Avec 25 cartes ou croquis*



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS | NANCY
5, RUE DES BEAUX-ARTS | 18, RUE DES GLACIS

1904

# CARTE D'ENSEMBLE DE LA 39e SÉRIE




*Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80 000e.*

# VOYAGE EN FRANCE

## I

### LE BAS-VALLESPIR

Dans les Aspres. — Les irrigations. — Le Boulou. — Céret et son pont. — Les cerises. — Dans les champs irrigués. — Maureillas et ses bouchonniers. — La cluse de l'Écluse. — Ruines de forteresses. — La vallée du Rome. — Le Perthus. — Le fort de Bellegarde. — Quelques pas en Espagne.

Le Perthus. Avril.

A son débouché dans la plaine du Roussillon, le Tech, saigné par les irrigations, est bien pauvre dans son énorme lit de galets arrachés aux flancs du Canigou et des grandes cimes du Haut-Vallespir. Mais les eaux ne sont pas perdues; au lieu d'aller à la mer dont elles ne sont en somme qu'un aliment infime, elles ont transformé la vallée et jusqu'aux pentes caillouteuses des Aspres en un jardin merveilleux, l'*horte* de

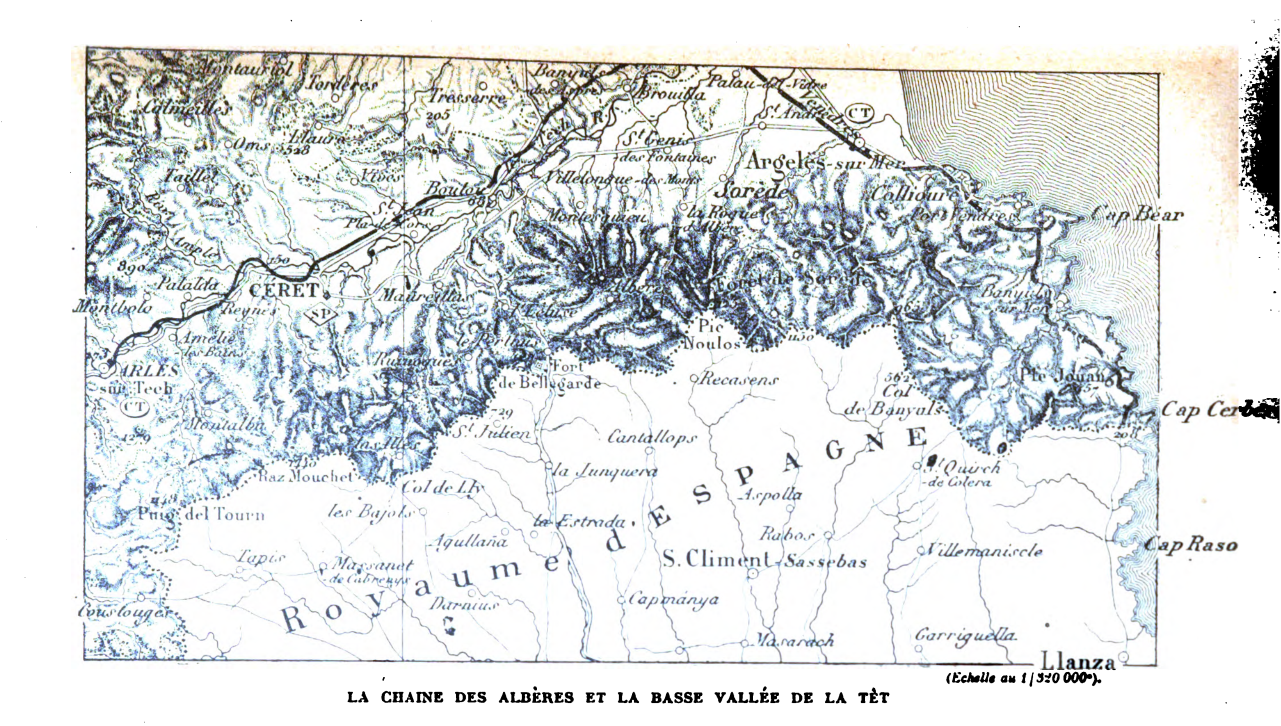
notre vieille France, la *huerta* des Espagnols. Ces opulents vergers abritent de riches cultures maraîchères du milieu desquelles surgit sur sa butte la ville d'Elne, si étrangement sarrasine d'aspect [1].

Les collines des Aspres, sèches ou revêtues de vignes, surgissent de ces belles cultures qui commencent autour d'Ortaffa, village fameux par son micocoulier géant. Au-dessus, surtout autour de Brouilla, le chêne-liège forme de belles plantations activement exploitées, mais moins vastes que les futaies de *suriers* étalées de l'autre côté de la vallée, au flanc des Albères. Dans la plaine de la rive droite, les céréales, les vignes, les oliviers couvrent un sol sec dont on pourrait faire de splendides champs de primeurs et de fruits en amenant les eaux de la vallée supérieure. Cette zone dut être plus fraîche autrefois : un village groupé au pied de la haute tour carrée d'une église se nomme *Saint-Genis-des-Fontaines*. Il coulait sur ce point un cours d'eau abondant, le ruisseau d'*El Rey*, qui a disparu depuis longtemps.

Cette plaine verdoyante au printemps, les cimes

---

1. Sur Elne, ses cultures et le littoral du Roussillon, voyez la 37e série du *Voyage en France*, chap. XVIII.



LA CHAINE DES ALBÈRES ET LA BASSE VALLÉE DE LA TÊT

aiguës des Albères, les coteaux extraordinairement ravinés des Aspres qui forment jusqu'à Thuir un labyrinthe de plis parcourus par des torrenticules presque toujours à sec, constituent un tableau très ample. Les Albères sont comme le fond du grandiose décor. Sur leurs flancs, tapissés de forêts, monte par de multiples zigzags la voie stratégique du pic de Saint-Christophe, qui permet d'amener du canon à 1 000 mètres d'altitude, plus de 700 mètres au-dessus de la dépression profonde du Perthus, où passe la plus facile des routes d'invasion entre l'Espagne et la France.

A l'entrée de ce défilé qui échancre si profondément la barrière des monts, la vallée du Tech se rétrécit, les Albères et les Aspres atteignent le large lit où divague le fleuve torrentiel. Ce point stratégique était défendu jadis par la ville forte du *Volo*, devenue, depuis le commencement du siècle dernier, le Boulou par l'usage qui a francisé la plupart des noms de lieux catalans.

Les pentes voisines sont couvertes de chênes-lièges dont l'exploitation occupe de nombreux ouvriers et qui ont fait naître la fabrication des bouchons ; d'importants ateliers ont attiré une population qui n'a pas cessé de s'accroître, le

nombre des habitants a presque doublé depuis le commencement du XIX^e siècle.

Malgré cette activité, le Boulou est une ville de pauvre aspect ; sauf la rue principale formée par la grande route, il n'y a que des ruelles étroites, sombres, pavées de galets. D'un beau pont suspendu jeté sur le Tech, on découvre au loin le lit du fleuve — vingt fois trop large à l'étiage — et les beaux jardins allongés sur chaque rive ; la végétation est très méridionale : les lauriers-roses, les eucalyptus, les chamérops croissent avec vigueur, les haies sont formées de cactus et d'agavés. Sur le rivage opposé à la ville, au pied du pic Estelle, un pli des Albères abrite un établissement thermal assez fréquenté.

Routes et chemin de fer se croisent au Boulou et en font un centre de tourisme des plus vivants. Deux chaussées conduisent à Céret, l'une par la base des Albères, l'autre par le pied des Aspres. Celle-ci, plus régulière, moins ombragée, offre des vues autrement belles, car elle montre sans cesse la chaîne frontière dont les sommets aigus sont revêtus, à plus de moitié de leur hauteur, par le manteau des chênes-lièges et des chênes verts. Le fond de la vallée est une plaine pierreuse où

---

1. 1 079 habitants en 1835 et 1 954 en 1901.



le mûrier couvre de grands espaces ; des châtaigniers isolés et des vignes occupent aussi le sol. Un seul village au milieu de l'ample bassin : Saint-Jean-Pla-de-Cors, d'où la vue pénètre par le défilé du Perthus jusqu'à la masse régulière du fort de Bellegarde, assise à la frontière même.

Sur le flanc des Albères se détachent nettement les lacets des routes militaires, seuls travaux de défense que l'on ait entrepris à ces confins du territoire. Dans la plaine, près des Aspres, un luxueux château construit par un industriel de Perpignan se dresse au milieu d'un parc naissant, en vue de ce paysage grandiose dont la petite ville de Céret occupe l'extrémité.

Celle-ci se montre bientôt, le noyau primitif séparé des faubourgs par une rangée annulaire de grands platanes plantés sur l'emplacement des fossés d'enceinte.

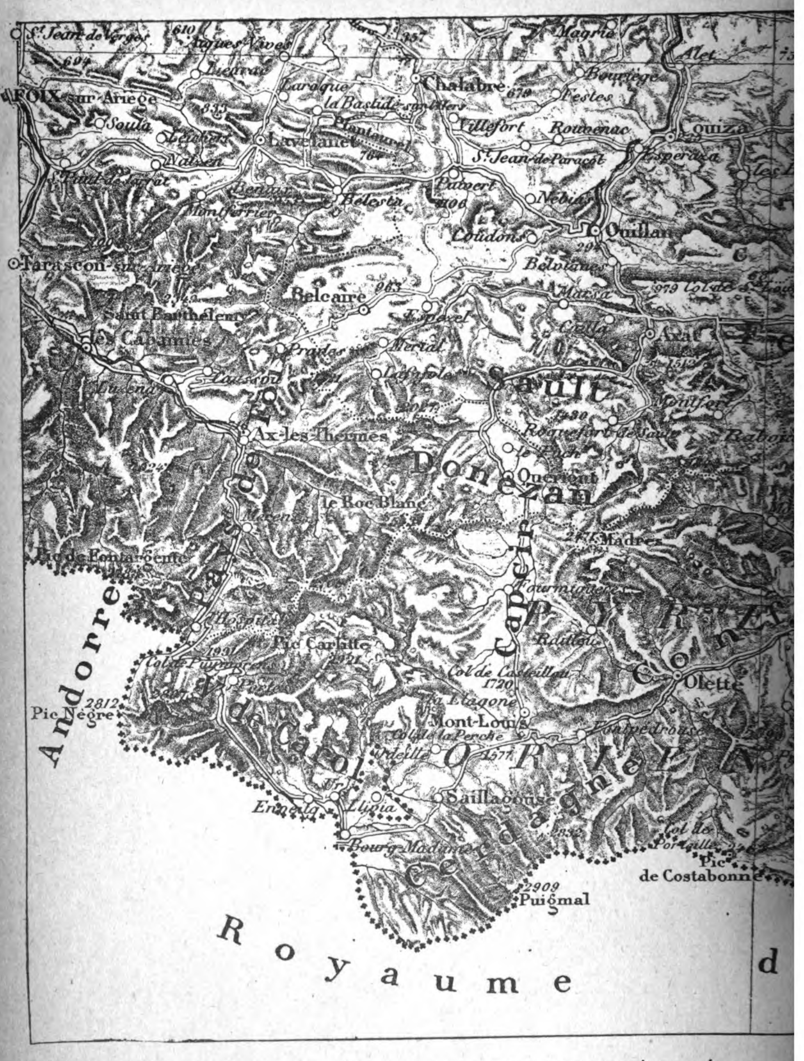
Céret n'est point au bord du fleuve : elle occupe une terrasse des Albères ; mais elle dut en partie son importance au passage du Tech assuré par un des ponts les plus hardis que nous ait légués le Moyen Age. C'est une arche unique, de 45 mètres de portée, dominant de 29 mètres le plan des eaux et dont la légèreté est accrue par des arceaux ouverts dans les culées ; elle porte la route qui atteint Céret à plus d'un kilomètre, en

formant une rue de faubourg, animée à l'heure des trains par de petits omnibus bas sur roues, aux couleurs éclatantes, aux stores flottants, qui s'en vont cahotant par la chaussée défoncée.

Petite est la ville[1]; pourtant l'arrivée, le soir, sous les grands platanes, au long du *cours* bordé de cafés brillamment éclairés à la lumière électrique, pourrait donner l'impression d'un grand centre, si l'on ne voyait s'ouvrir les ruelles étroites, pavées de cailloux aigus, où rarement on rencontre un passant. Cette solitude a quelque charme, grâce aux nombreuses fontaines qui jasent et alimentent des ruisseaux dont monte le bruit incessant.

Malgré ce murmure des eaux, l'antique bourgade paraît triste et grise avec ses maisons construites en galets roulés que ne dissimule aucun crépi. Cependant, le boulevard qui a remplacé les fortifications, a d'amples et belles demeures. Au cœur de l'agglomération, une place offre un tableau assez pittoresque par la fontaine de marbre qui en occupe le centre et son marché en plein air. Les légumes exposés sont d'une superbe venue; il y a notamment des radis roses longs de 15 centimètres, mettant

1. 3 840 habitants.




PETITS PAYS QUI ONT FORMÉ LE DÉPARTEME




DES PYRÉNÉES-ORIENTALES ET RÉGIONS VOISINES

dans la verdure des autres végétaux la gaîté de leur couleur claire, presque transparente. Beaucoup de bruit, de grosse joie, de plaisanteries entre acheteuses et marchandes. Au milieu de la foule se promènent gravement des Catalans en bonnet rouge pendant sur l'oreille. Et cela suffit pour donner une note exotique à ce banal tableau de marché.

Les fruits manquent encore ; j'attribue cela à la saison, nous ne sommes qu'au 22 avril. Cependant, me dit-on, il devrait y avoir déjà des cerises. Elles sont en retard cette année et ne paraîtront pas avant quinze jours. On attend impatiemment leur apparition pour faire les expéditions à Paris. C'est une des grandes productions de la campagne de Céret, où l'irrigation a fait naître depuis une trentaine d'années la culture fruitière et maraîchère. Le bien-être est dû à un canal dérivant les eaux du Tech pour les répartir sur 1 400 hectares. La richesse se traduit par quelque ostentation : beaucoup des voitures venues ce matin au marché rivalisent de luxe.

Céret, malgré sa modeste population, est le centre le plus considérable de la vallée du Tech, qui a conservé son nom féodal de Vallespir, demeuré d'usage courant. Les populations y furent

attirées par son pont, longtemps seul moyen de passage sur le petit fleuve où les crues fréquentes interdisaient souvent le passage par le gué du Boulou. L'épanouissement de vallée dont la ville est en quelque sorte la porte, marque la limite entre deux zones gardant également leur individualité : le Bas-Vallespir et le Haut-Vallespir. La première s'étend jusqu'à la plaine littorale vers Elne et Argelès, la seconde est constituée par la vallée supérieure, gorge profonde, et les vallons latéraux.

Quand le passage du Tech était impossible au Boulou, alors privé de pont, les voyageurs devaient venir à Céret pour franchir le fleuve; aussi la route d'Espagne par la rive droite était-elle la plus fréquentée. Aujourd'hui, le pont suspendu et la gare du Boulou sont le point de départ naturel pour le défilé du Perthus et la Catalogne, mais un mouvement assez considérable a lieu par les pentes des Albères.

Cette voie parcourt de beaux paysages d'où l'on a sans cesse en vue le Canigou, blanc de neige à sa cime, dressant fièrement sa haute pyramide, mais moins majestueux qu'il ne le paraît de Perpignan ou des bords de la mer. La chaussée, bordée de platanes, s'en va entre des champs bien irrigués où dominent les céréales et les four-

rages artificiels. Dans les parties que n'atteignent pas les eaux, les arbres fruitiers se mêlent aux chênes-lièges. Des vergers doivent la vie à l'irrigation ; ils se composent de pêchers, d'abricotiers et de pommiers et sont enclos de haies de cognassiers. Peu de cerisiers ; cet arbre, qui entre pour une si grande part dans la prospérité du Vallespir, est plutôt cultivé en amont, sur les collines de Reynès et jusqu'à Amélie-les-Bains.

A mesure que l'on s'éloigne de la ville, la végétation perd de sa fraîcheur, les canaux d'irrigation deviennent de moins en moins nombreux, leurs aqueducs cessent d'enjamber le chemin, le bras principal va passer plus haut, au flanc des monts. La vigne remplace les cultures fruitières, de beaux chênes-lièges sont disposés en bouquets sombres. Ces arbres escaladent les Albères, en dessinant gracieusement les ondulations et les pics bleuâtres de ces monts.

La fraîcheur apparaît de nouveau à Maureillas ; le canal de Céret, qui s'est plié et replié autour de chaque ravin, aboutit à ce bourg et lui donne les eaux nécessaires à ses vergers. Le cadre est riant, chaque jardin s'entoure de haies vives où l'aubépine en fleurs se mêle aux frondaisons rouges des grenadiers. Au delà de cette oasis, les oliviers et les chênes-lièges couvrent les

pentes, la plaine est un tapis de vigne ; des mûriers s'alignent par les champs.

Par cette matinée claire, chaque maison laisse échapper un filet de fumée, et cela forme au-dessus du bourg un nuage transparent flottant au flanc des Albères. Au-dessous de Maureillas assis sur la falaise terreuse, se creuse un vallon très profond où les eaux d'un torrent dont la source est en Catalogne ont permis de créer de merveilleux jardins. Les rives du cours d'eau sont bordées de poulaillers, vastes cages ou grottes artificielles peuplées de volailles que les habitants amènent chaque matin et qu'ils vont chercher le soir pour les renfermer au logis. Ici apparaissent les plantations de micocouliers qui deviendront si nombreuses vers Laroque et Sorède[1]. Au-dessus de la terrasse se balancent des palmiers et les chamérops étalent leurs larges éventails de feuilles.

Le bourg ainsi encadré est une ruche active : tandis qu'une partie de la population cultive le sol, d'autres habitants récoltent le liège et de nombreux ouvriers se livrent à la préparation des bouchons. Deux fabricants occupent chacun une cinquantaine de personnes, quatre petits ateliers

1. 37e série du *Voyage en France*, chap. XX.

en ont de deux à trois. Les bouchonniers travaillent pour la plupart à domicile; je retrouve ici le spectacle vivant des bourgades des Maures et des Landes où l'on transforme le liège. Par les fenêtres ouvertes on voit les ouvriers débiter rapidement la légère écorce en morceaux cylindriques [1].

Superbe est la ceinture de jardins et de terres irriguées de Maureillas. Au milieu des vergers sont des oliviers énormes et noueux; leur feuillage raide et pâle fait mieux ressortir l'opulence des cerisiers voisins, chargés de fruits rougissants. Les ravins où l'on peut amener de l'eau sont convertis en taillis de micocouliers (*lladonnès* en catalan). Ces plantations luxuriantes sont arrosées pour amener une végétation plus rapide, mais c'est, me dit-on, au détriment de la qualité du bois.

Au milieu d'un de ces taillis se dresse un chêne-liège géant, 6 à 7 mètres de tour à la base et plus encore à 2 mètres du sol où il y a des renflements.

---

1. Je ne reviendrai pas ici sur l'exploitation du liège et la fabrication des bouchons, dont j'ai longuement parlé en d'autres volumes. Voyez notamment la 13e série (*Provence maritime*), chapitre XIX; la 30e série (*Gascogne*), chapitres XI et XII, et surtout la 31e (*Agenais, Lomagne et Bas-Quercy*), chapitres IV et V.


le Boulou
M. de la Barque
Montesquieu
Pic Estelle
Maureillas
l'Ecluse
Fort de Bellegarde
Col de la
Comtessa
Pont d'Espagne
Fortin
Col d'el
Priourat
Blockhaus
de Panissas
Col d'el Tachou
682
729
Pic de Calmeille
Col-
de Porteill
Close d'en Juan Père
ESPAGNE
668
290

Le vieil arbre, qui couvre un vaste espace de ses rameaux noueux, est creux à l'intérieur, mais il fournit encore du liège en abondance. La cavité a servi d'abri à des bandits aux environs de 1840; ils en surgissaient la nuit pour détroussser les voyageurs, alors nombreux, car le chemin de fer n'existait pas et toutes les relations avec la Catalogne avaient lieu par le défilé du Perthus. Ces brigands, nommés *trabucayres* à cause du tromblon ou trabuc dont ils étaient armés, furent enfin pris, envoyés au bagne ou exécutés.

Le défilé, que l'on appelle aussi passage de l'Écluse, c'est-à-dire de la *Cluse,* s'ouvre près de là, nettement découpé; on aperçoit au fond la forteresse de Bellegarde qui maîtrise l'entrée de la France. Le Rome ou Rosne, torrent assez abondant descendu des pics d'Aureille et des Trois-Termes, c'est-à-dire des confins du Vallespir, du Roussillon féodal et de la Catalogne, parcourt le val accidenté et étroit; au fond quelques vignes, sur les pentes des chênes-lièges, au-dessus d'un de ces bois se dressent deux pins parasols, superbes de port; d'ici se détache le chemin stratégique du pic Saint-Christophe, où l'on a établi l'assiette d'une batterie.

A mesure que l'on s'élève, la gorge se resserre davantage; le Rome arrose une mince bande de

terrain sur chaque rive et tombe en cascades qui mettent leur gaîté dans ce site d'une sauvagerie aimable. Des ruines en accroissent la beauté, ce sont les restes des défenses antiques de cette voie naturelle entre la Gaule et l'Ibérie; elles surgissent au-dessus du petit hameau de l'Écluse-Basse. Forteresses romaines, visigothes ou sarrasines sont des murailles solides encore; elles couronnent des roches bouleversées dont une, aux stratifications repliées, forme une sorte de grotte. Partout où l'escalade eût été possible, des murs ont été élevés. Le premier est la Cluse d'El-Mitg ; plus loin c'est le château des Romains, le château des Maures de la carte d'état-major, débris des fortifications que les anciens nommaient les Portes d'Espagne : *Clausuræ Hispaniæ*. Les modernes ont porté plus loin, à la tête des eaux, les limites entre les deux contrées.

Ceci est resté bien sarrasin par l'aspect, dans les creux d'un rocher les cactus étendent leurs raquettes épineuses.

Le passage est court, presque aussitôt la gorge s'élargit ; de chaque côté, la forêt de chênes-lièges escalade les pentes des Albères, formant une futaie continue sur un espace de 15 kilomètres, tant en France qu'en Espagne. Sur les bords du Rome, les petits plans sont cultivés en prai-

ries ou en taillis de micocouliers. La route est fort belle, mais la vue est autrement remarquable du haut de la vieille chaussée abandonnée pour un tracé inférieur. Cet antique chemin ceint de ses parapets des rochers abrupts; il domine le torrent mutin et les taillis de chênes. Une odeur indéfinissable mais douce flotte dans l'air, émanations des grandes bruyères, des cistes, des ajoncs, des lavandes qui évoquent si puissamment le souvenir des paysages de Corse et de Provence.

A mesure que l'on monte, le paysage devient plus accidenté et austère. Les arbres ont un port moins vigoureux, les gens que l'on croise ont eux-mêmes l'allure plus fruste. Des Catalans viennent de leur pays, très caractéristiques sous l'énorme bonnet écarlate, armés de longs bâtons de chêne vert écorcé, d'un rouge sombre.

L'ancienne route finit brusquement au-dessus du torrent: le pont qui la portait a été détruit par le génie; la chaussée nouvelle, plus facile à défendre, franchit le Rome sur un superbe viaduc d'où l'on domine un cimetière ombragé de deux chênes-lièges, encore exploités pour leur écorce.

Voici le bourg du Perthus, bâti à la frontière même; à son extrémité sud, la grande rue, formée par la route, est commune aux deux pays. D'un

côté, les maisons sont françaises; de l'autre, elles sont espagnoles. Malgré cette proximité, chaque nation se montre avec son caractère propre: nos boutiques sont telles qu'on en verra dans la plaine du Roussillon, tandis que les magasins en face sont semblables à ceux que l'on trouverait dans les parties les plus reculées de la Catalogne.

Ici Pompée érigea des colonnes triomphales en souvenir de ses victoires, César y dressa un autel.

Le col est un épanouissement de la gorge. Le Rome y aboutit par un vallon latéral où monte le chemin du village de l'Albère, entre de belles luzernières étalées sur des terrasses exiguës. Le bourg qui l'emplit semble riche, le passage des voyageurs, bien que réduit par la construction du chemin de fer de Port-Bou, y maintient l'activité. Le Perthus est un des centres pour le travail du micocoulier transformé en manches de fouets, mais cette production est moins considérable qu'à Sorède [1].

L'Espagne n'a ici que des carabiniers et des douaniers. Outre ses douaniers et ses gendarmes, la France possède une petite garnison dans le

1. On trouvera la description de cette industrie dans la 37e série du *Voyage en France*, chap. XX.

fort de Bellegarde édifié par Vauban pour garder le passage. Cet ouvrage était de médiocre valeur, car il peut être tourné de divers côtés, notamment au col de Porteil, par lequel pénétra l'armée espagnole pendant les guerres de la Révolution, mais les chemins stratégiques qui escaladent tout autour les cimes des Albères empêchent désormais de le dominer et le fort a repris quelque importance militaire comme réduit défensif.

Du Perthus, un chemin tracé entre les chênes-lièges et les cistes, permet d'atteindre les abords de cette petite citadelle pittoresquement campée en vue d'immenses horizons. Du côté de la France se montrent le Canigou superbe, les âpres Corbières, la plaine du Roussillon, la chaîne de l'Espinouse et les parois des causses. Vers l'Espagne, s'ouvre l'ample vallée du Llobregat, bien cultivée dans le fond, couverte de chênes-lièges sur les pentes. La route de Figuères, toute blanche, la parcourt entre les champs et les vignes; celles-ci sont fort étendues autour du hameau de la Junquera. Au delà s'étalent des plaines, se hérissent des sierras aiguës, se creusent des vallées.

Le fort se dresse entre la route moderne et l'ancien chemin d'invasion tracé dans un vallon adjacent, appelé col de Panissars ou Panissas. La voie a été barrée; un curieux blockhaus interdit

le passage; il se relie au petit fortin du Perthus, bâti au-dessous des glacis du fort de Bellegarde, à l'extrême frontière. Au col de Panissars, les soldats ont aménagé des eaux pour alimenter un lavoir.

Le fort de Bellegarde et ses annexes ont belliqueuse allure. Sur son monticule, l'ouvrage de Vauban avec ses courtines et ses bastions maîtrisant les deux cols semble plus élevé qu'il ne l'est en réalité. Mais il commande d'une bien faible hauteur le village du Perthus bâti à 290 mètres d'altitude seulement.

Ce fut longtemps une position précieuse dont le rôle militaire s'affaiblit de plus en plus à mesure que toute chance de guerre avec l'Espagne paraît davantage improbable, mais en 1793 les Espagnols s'en étaient emparés, il fallut bien des efforts et les succès de Dugommier pour rendre à la France cette clé de son territoire.

---

## II

### LES NOISETIÈRES DE CÉRET

L'agriculture dans le Bas-Vallespir. — La culture du noisetier : son développement. — La récolte des noisettes. — Valeur de la production. — Palalda. — Amélie-les-Bains. — Au sommet des monts. — Arles-sur-Tech.

Arles-sur-Tech. Avril.

Céret doit toute sa vie commerciale à l'exploitation de son sol, culturale ou minière, en dehors de la fabrication des sandales ou espadrilles qui occupe tant de bras dans toute la région. On y manipule le talc extrait aux environs, on transforme en bouchons le liège des surèdes voisines, des sériciculteurs se livrent à la sélection des graines de vers à soie, car l'élevage des précieuses chenilles est demeuré important dans la contrée[1]. Le vignoble, un moment abandonné par suite de l'invasion phylloxérique, se reconstitue rapidement. Ce fléau eut un résultat heureux, en faisant développer une culture intéressante jus-

1. Voyez le chapitre VI et la note de la page 95.

qu'alors exceptionnelle, celle du noisetier, en même temps que les sols les plus fertiles étaient consacrés à la production des fruits à couteau.

Le noisetier était déjà soigné, à l'imitation des Espagnols qui possèdent à Tarragone d'importantes noisetières, mais les plantations occupaient une surface restreinte autour de Céret; maintenant elles sont autrement étendues, tous les terrains de qualité inférieure, en pentes bien exposées, se couvrent peu à peu de rangées de ces arbustes soumis à une exploitation régulière, ayant ses méthodes comme celle de la vigne; c'est à plusieurs centaines d'hectares que M. Mouillefert, professeur à Grignon, qui visita les noisetières, évaluait la superficie de ces champs.

On trouve aujourd'hui des noisetières sur les territoires de Reynès, Palalda, Montbolo, Montalba, Amélie-les-Bains, Arles-sur-Tech, le Tech et Montferrer dans le Haut-Vallespir; Céret et Maureillas dans le Bas-Vallespir; Taillet, Oms et Calmeilles sur les contreforts orientaux du Canigou avoisinant les Aspres. Les plantations les plus vastes se rencontrent en remontant le Tech au delà de Céret. La gorge du petit fleuve est entièrement conquise par ces taillis et les vergers, où les cerisiers sont particulièrement nombreux.

Aussi la vigne n'a-t-elle pas repris son domaine en entier, les cultures nouvelles étant rémunératrices ; elle se rétablit surtout dans les parties hautes, à côté des chênes verts.

Rien ne rappelle moins les fourrés de coudriers de nos forêts du Centre et du Nord que ces noisetières. Le sol a été soigneusement aménagé, en terrasses dans les parties les plus déclives, défoncé et sarclé partout. Les arbustes sont alignés; ils croissent en cépées dont les brins, tenus en petit nombre — six à dix au plus — sont élagués dès qu'il y a tendance à stérilité ou fécondité insuffisante. Les pieds sont obtenus au moyen de drageons mis en place au cœur de l'hiver, c'est-à-dire en une saison fort clémente sous un tel climat; trop tôt ou après le 15 février, la reprise serait aléatoire à cause de la sécheresse.

Trois variétés de noisettes sont cultivées dans cette région moyenne du Vallespir, mais la faveur va surtout à une espèce indigène dite de Céret, coque roussâtre, ovoïde pointue, dont le goût est exquis. Elle est portée dans une cupule divisée en quatre lobes finement striée. Inférieure en goût, mais très répandue encore est la grosse aveline dont on admire parfois la dimension dans le dessert des « quatre mendiants ». Une autre variété bien plus volumineuse, d'origine

exotique, la noisette romaine, occupe une place moins grande dans les noisetières.

Un noisetier peut donner quelques fruits dès la troisième année de plantation, mais il fournit une récolte sérieuse au bout de quatre ans seulement. Quand la cépée est en plein rapport, la production peut atteindre 1 500 kilogrammes, mais on la vit descendre à 200. Le maire de Céret, grand producteur et marchand de noisettes, a fourni à M. Mouillefert la liste de ses rendements annuels, la moyenne serait de 525 kilogrammes. M. Baltet évalue plus haut le produit : il le fixe entre 1 000 et 1 500 kilogrammes; ces chiffres semblent exagérés.

La récolte a lieu vers la deuxième quinzaine d'août; elle est faite par des femmes qui arrivent à détacher 50 kilogr. de noisettes dans leur journée; mais, lorsque la cupule s'est détachée dans le grenier où les fruits sont mis à sécher, le poids des amandes est réduit de moitié. A la cueillette une ouvrière gagne environ 1 fr. 50 c. par jour.

Après avoir été débarrassées des cupules et des fruits véreux, les noisettes doivent sécher sur l'aire du grenier jusqu'au mois d'octobre. A ce moment a lieu la vente, dont le taux varie entre 40 et 50 fr. le quintal métrique, 50 fr. en moyenne. La quantité totale étant estimée à 250 000 kilo-

grammes, la valeur de la production est d'environ 125 000 fr. par année.

Toutes les noisettes ne sont pas vendues en coques. De même que les noix sont cassées pour être expédiées en cerneaux[1], de même le commerce demande les noisettes nues; les cultivateurs cassent les coques à la veillée. A Céret, M. Guitard a mis en service une machine ingénieuse qui accomplit rapidement ce travail fastidieux, deux ouvrières peuvent traiter de la sorte 1 300 kilogrammes par jour. L'opération supprime les frais de port pour la matière inerte qu'est la coque et épargne aux confiseurs qui font le nougat et autres friandises l'embarras d'un travail nécessitant une main-d'œuvre assez coûteuse à la ville.

D'après les chiffres recueillis par le professeur de Grignon, le revenu net d'un hectare planté en noisetiers atteint environ 130 fr. C'est modeste, mais il faut envisager que l'on met ainsi en valeur des terrains qui ne sauraient donner d'autre produit; ces pentes schisteuses sont en effet impropres à une culture plus rémunératrice. La concurrence des noisettes d'Italie et du Levant

1. J'ai longuement parlé de la culture du noyer dans la 9e série du *Voyage en France,* chapitre III, et décrit la préparation des cerneaux dans la 32e, chapitre II.



empêchera les prix de s'élever, mais en même temps la quantité de ces fruits secs importés est telle, que l'on peut étendre la production sans risquer de réduire le revenu du producteur français ; c'est l'Italie, l'Espagne, la Turquie, qui auraient à souffrir du développement d'une culture capable de mettre en valeur bien des parties de notre territoire aujourd'hui incultes. L'exemple du Vallespir est à imiter.

Un des villages qui se livrent à la culture du noisetier, Palalda, est un des grands sites de la contrée ; il s'étage au flanc d'une montagne escarpée sous les ruines d'un château et l'église. Les toits fauves, les façades grises ou peintes dévalent en cascade jusqu'à la rivière. Le fond de la vallée est vert, contrastant avec les hauteurs rocheuses ; beaux jardins, vergers, plantations de micocouliers s'étagent sur de petites terrasses, couvrent les berges et les talus. Un profond vallon échancre le massif du Canigou qui projette jusqu'à Palalda ce que l'on pourrait appeler sa chaîne dorsale. En face, sur une colline, apparaît, très belliqueux, le Fort-les-Bains, sous lequel est blottie la station thermale d'Amélie.

Palalda est un tranquille village voué à la cul-

ture du sol, cependant les têtes y sont chaudes; en 1871, les habitants eurent leur Commune tout comme Paris. On ne parle pas volontiers ici de ces incidents qui eurent leur pendant à Ria, dans le Conflent, tout ce que j'ai pu tirer des gens de l'endroit, c'est que le curé fut expulsé du territoire après avoir été fort malmené.

L'aspect pimpant et fier de Palalda, celui de Fort-les-Bains joyeusement rébarbatif avec ses hautes murailles percées d'embrasures et flanqué d'échauguettes, n'ont rien pour évoquer de si tragiques souvenirs; on dirait plutôt un décor d'opérette, abritant un tyran à la fois débonnaire et ridicule. Dans ce cadre, à l'issue d'une gorge où le Mondony mutin s'accroît des eaux thermales avant de rejoindre le Tech, est Amélie-les-Bains, station toute moderne, devant son existence et sa prospérité au général de Castellane. Le futur et légendaire maréchal attira la foule en amenant ses amis; il fit construire l'hôpital militaire, fut lui-même un des baigneurs assidus. Son souvenir est rappelé par le nom de voies publiques et par une pyramide dont la 1^re^ compagnie du 25^e^ léger lui fit la surprise. A Castellane aussi l'on doit les promenades dans la montagne.

L'établissement était cependant bien éloigné. Même quand le chemin de fer de Port-Vendres

fut construit, il fallait une longue course en voiture pour s'y rendre et souvent le terrible souffle de la tramontane rendait l'excursion pénible. Aujourd'hui, le chemin de fer du Vallespir dépasse Amélie, atteint Arles-sur-Tech et va être prolongé jusqu'à Prats-de-Mollo et la ville espagnole de Camprodon par une ligne électrique.




Aussi la création de Castellane s'est développée, comme ville d'eaux et ville d'hiver. Ce dernier caractère est celui auquel les habitants tiennent le plus ; les abords de la gare, plantés d'eucalyptus et une allée de lauriers-roses disent la douceur du climat. Mais Amélie est surtout fréquenté par l'élément militaire amené par le traitement des eaux ; les officiers sont nombreux et,

parmi eux, sont beaucoup de retraités. A l'arrivée des trains, on est frappé par l'allure particulière du public : les messieurs sont sanglés dans la redingote ou correctement vêtus d'un veston sur lequel se détache la rosette ou le ruban rouge. Pas d'accent dans les conversations, ces voyageurs ne sont pas du pays.

Comme dans toutes les cités factices où se rendent baigneurs et hivernants, il n'y a guère de couleur locale. Les deux rues en T qui constituent Amélie, l'une parallèle au Tech, l'autre parallèle au Mondony, ont les boutiques que l'on retrouvera dans les autres villes d'eau ; les physionomies des boutiquiers semblent elles-mêmes connues et les hôtels sont ce qu'ils sont partout. Les Catalans à bonnets rouges paraissent dépaysés. Pourtant les femmes ont en grand nombre conservé le gracieux et riche bonnet de dentelles — il vaut parfois jusqu'à 200 fr., tant il est orné.

Le confluent des deux torrents a permis à Amélie de se grouper dans cette conque profonde, si admirablement abritée que l'oranger vient en pleine terre dans les jardins. Le Tech coule dans un lit encombré de rochers, tantôt furieux, tantôt apaisé en des abîmes où ses eaux verdâtres semblent de l'huile. Le Mondony, moins abondant, débouche par une fissure étroite, près

d'un établissement thermal étageant ses constructions au flanc de la montagne. En face, au milieu d'un beau parc, est l'hôpital militaire, vaste mais lourd, comme il convient à la bourgeoise architecture du temps de Louis-Philippe. Un troisième établissement, le plus luxueux, est dans la ville même, au pied de la colline que sillonnent les allées d'une promenade privée. Là se trouvaient des bâins dus aux Romains, ces grands baigneurs.

La ville tend à rejoindre Arles par une route bordée de villas élégantes et sans cesse sillonnée de petits omnibus qui conduisent au chef-lieu de canton, demeuré le centre vivant et commerçant. De ce faubourg longé par le Tech se détache un chemin stratégique montant au fort par de grands lacets, puis de là, par des lacets plus brusques, jusqu'à la chapelle de Sainte-Engrace, et à un emplacement de batterie destinée à remplacer l'archaïque Fort-les-Bains. De cette route on découvre en entier le verdoyant bassin d'Amélie au fond duquel la jeune bourgade étale ses toits rouges.

Sur la rive gauche du Tech, exposée au midi, les premières pentes des contreforts du Canigou sont revêtues de chênes verts et des plantes que l'on retrouve dans le maquis corse, notamment la grande bruyère. La racine de celle-ci sert à la

fabrication des pipes. La rive droite, moins ensoleillée, a bien des plantes africaines aussi, mais sa parure est faite surtout de châtaigniers dont les futaies moutonnantes s'élèvent fort haut. Du sommet de ce chemin qui offre sans cesse des vues nouvelles, l'horizon est immense sur la mer, la chaîne déchiquetée des Albères, Arles-sur-Tech au fond de la vallée profonde du Tech, et le Canigou tout entier.

Peu de centres d'habitations. Cependant, au-dessous de la batterie, voici Montalba et, sur l'autre versant Palalda, Montbolo, Montferrer.

Les plantations de noisetiers où le feuillage est tendre encore mettent des notes douces dans la végétation puissante des chênes verts. Au flanc de la chaîne du Canigou se suivent tous les étages de végétation ; les derniers bois et les pâturages suprêmes sont blancs de neige.

Le fond de la vallée est d'une grâce que l'on pourrait dire normande, tant les prés sont doux, tant sont étendus les vergers de pommiers. Ce paysage riant et placide contraste avec les croupes puissantes du Canigou et les Albères broussailleuses, hérissées de roches aiguës.

Jusqu'à Arles la promenade est charmante. Les voies ferrées, les câbles porteurs, les instal-

lations mécaniques où des mines de fer envoient leurs produits pour les trier et les embarquer sur wagons, n'en ont pas détruit la grâce. En dépit de cette machinerie, Arles n'a pas pris l'aspect trop industriel. Elle est active cependant et possède de nombreux ateliers. On y fait un chocolat renommé, même dans l'Espagne voisine ; les fouets de micocouliers ou perpignans y sont débités et *cordés* comme à Sorède. La confection des espadrilles occupe beaucoup de bras ; enfin les bois de châtaigniers et de chênes de la contrée produisent en quantité du merrain transformé par des tonneliers. Au temps où le charbon de bois était seul employé pour les forges et la fonderie, il y avait des établissements actifs : fonderie, taillanderies, etc. De ce rôle métallurgique un seul atelier de coutellerie est resté, où deux ouvriers font les couteaux dits catalans, à manche coudé de cuivre et d'os, encore ne faut-il y voir que l'article pour touristes vendu aux baigneurs d'Amélie, comme les couteliers d'Ajaccio font le couteau à vendetta à l'usage des continentaux gobeurs. Cependant Arles possède la dernière forge à la catalane[1] de ce pays où ces usines abondaient jadis.

1. Voyez page 74.

Les grands magasins que l'on rencontre à Arles révèlent que c'est véritablement l'entrepôt et le marché du Vallespir. Aussi la gare est-elle animée. Les mines de fer de Lamanère amènent un trafic très appréciable. Dans la même région sont des mines de plomb et de zinc dont le minerai, grillé sur place, est ensuite descendu à Arles dans des sacs.

La ville n'est pas sans intérêt; ses vieilles rues, ses maisons anciennes, son beffroi, l'église romane, composent un curieux ensemble. Le cloître serait admirable s'il n'était aussi abandonné, mais il est dans un triste état de délabrement et de saleté.

La campagne d'Arles, bien étroite entre les hautes pentes des monts, est d'une extrême opulence, grâce aux eaux d'irrigation, et très agreste dans les parties moyennes du massif du Canigou, où l'on parvient en s'élevant à Corsavy sur un chemin hardiment tracé au-dessus des gorges superbes de la Fou. Corsavy est crânement campé au pied d'une vieille tour, sur un rocher disposé en terrasses couvertes de jardins.

C'était un centre en décadence. Après avoir été longtemps enrichi par l'exploitation de mines de fer, la commune s'était vue atteinte par la crise qui a frappé tant de gisements métallur-

giques. Mais la forte teneur des minerais des Pyrénées-Orientales a ramené l'intérêt sur eux, partout les exploitations reprennent, les chemins de fer qui pénètrent dans les vallées ont beaucoup facilité les entreprises. Sur nombre de points, les travaux sont actifs; on prolonge les galeries et la vie renaît.

Corsavy était un des centres les plus animés. Le fer est si abondant que son torrent se nomme le *Riuferrer*, c'est-à-dire, en langage catalan, le ruisseau chargé de fer. Les mines et les minières ont été rétablies, des câbles porteurs descendent à la gare d'Arles-sur-Tech les minerais de Las-Indis. L'activité de ces exploitations n'est pas comparable à celle qui règne dans la vallée de la Têt [1], mais elle s'accroît de jour en jour.

Il est à présumer que le chemin de fer électrique du Haut-Vallespir donnera un élan nouveau au travail des mines, car les richesses du sol sont grandes. La création d'usines succursales du Creusot à Cette semble d'ailleurs destinée à ramener l'animation dans ces monts jadis si activement fouillés.

1. Pages 66 et suivantes.

## III

### LE HAUT-VALLESPIR

En remontant le Tech. — Les truffes de Montferrer. — Les tours de Carens. — La culture des fruits — Le village du Tech. — Le Baus de l'Ase. — Prats-de-Mollo, son enceinte et le fort Lagarde. — Industries locales : les espadrilles. — Le commerce du bétail. — Prats-de-Mollo sanatorium. — Les fontaines de la garnison. — Aux bains de la Preste. — Saint-Laurent-de-Cerdans et ses usines.

Saint-Laurent-de-Cerdans, Juillet.

La sortie d'Arles est charmante dans la direction de Prats-de-Mollo. La route, très unie, s'en va au-dessus du Tech, entre les prés complantés de pommiers. Les monts de la frontière paraissent d'élévation médiocre auprès du gigantesque Canigou, mais ils sont revêtus de verdure jusqu'à leurs arêtes et à leurs aiguilles. Des châtaigniers et des chênes verts tapissent cette chaîne de formes nobles. Malgré les géographes, ce ne sont plus les Albères ; depuis la dépression si caractéristique du Perthus, on est bien dans les

Pyrénées propres, les altitudes désormais vont grandir.

Sur les pentes inférieures, le terrain est patiemment disposé en terrasses où croissent les vignes, les oliviers, les taillis de chênes dont les gaules serviront à faire les cercles de tonneaux. Ailleurs ce sont les lignes régulières des noisetiers; plus bas, dans les parties fraîches, contre les talus de la route, s'élancent, hautes et droites, les perches de micocouliers portant leur feuillage d'un vert argenté, finement dentelé.

Au flanc de la montagne, la route de Corsavy monte vers le Canigou, entaillée dans le vallon du Riuferrer qui forme les gorges de la Fou. L'eau du ruisseau est d'une adorable transparence; elle naît d'une belle fontaine, au fond d'une grotte, et s'amasse en un bassin pour aller faire mouvoir la roue d'une scierie.

De chaque côté du Tech les hauteurs se rapprochent, la vallée devient défilé; sur la rive gauche, la route de Montferrer est tracée audessous d'un beau rocher d'une ardente teinte rouge. Là-haut les chênaies sont vastes et rappellent par leur richesse les bois d'yeuses du Comtat-Venaissin; la truffe abonde sous leur couvert, célèbre depuis longtemps, car un annuaire de 1834 en vante le renom. Une dizaine

de propriétaires ou de commerçants recueillent le produit des truffières et en font l'expédition. Il est curieux que ce négoce reste confiné ici au lieu de s'étendre dans le reste du Vallespir, le Conflent et surtout les Corbières, où la trufficulture serait une entreprise fructueuse[1].

A mesure que l'on remonte le Tech, le pays s'accidente, le fond est toujours de la même grâce, minces bordures de prairies ombragées de pommiers, mais les parois sont de forme heurtée, parfois bizarre : ainsi une terrasse d'argile modelée par les eaux et disposée en trois minces arêtes.

Les monts furent des sentinelles au temps des guerres féodales ; on avait accru leur rôle par la création de tours de guet encore debout. Dans le sud on en distingue trois, couronnant chacune un pic entre Serralongue et Lamanère. Ce sont les fameuses tours de Cabrens — *Cabrenç* d'après l'orthographe catalane. — Ces tours, reliées par d'autres ouvrages, sont une des plus curieuses et des plus puissantes défenses militaires du Moyen-Age ; elles se dressent sur de grands à-pics qui en accroissent la majesté.

1. J'ai signalé ou décrit la trufficulture dans la 1re série du *Voyage en France* (Richelieu), la 11e série (Comtat-Venaissin), et surtout dans le chapitre XVIII de la 23e série (Périgord).



Ces édifices sont longtemps le détail saillant du paysage, car ils surgissent très haut dans le ciel : l'altitude des pics qui les portent atteint 1 380 mètres. Mais le regard n'y va qu'un instant, il est séduit par le caractère aimable de la région parcourue. La route est une avenue de grands arbres d'essences variées : platanes, châtaigniers, noyers, répandent leur ombre. De chaque côté sont des vergers opulents de poiriers et de pommiers de belle venue. Ce Vallespir est surtout une contrée fruitière; il rappelle les vallées d'Auvergne autour d'Issoire et de Gergovie. Les pentes les plus raides sont plantées de noisetiers tenus par cépées de trois à six brins. Le commerce, me dit-on, est facilité par la présence de commerçants de Perpignan et de Narbonne qui viennent acheter les noisettes sur place, évitant ainsi au cultivateur de se déplacer pour aller offrir ses produits.

Il y a tendance à accroître encore la culture des fruits; le professeur d'agriculture engage les populations à entrer dans cette voie. Les essais de production de pommes et poires d'hiver ont admirablement réussi : Paris et principalement l'Algérie font des achats dans le Vallespir, le Conflent et la Cerdagne. La Russie, la Hollande, l'Allemagne, la Belgique et l'Angleterre

sont également des clients importants ; aussi constate-t-on un élan que la difficulté des transports a seule enrayé jusqu'ici. Lorsque les lignes électriques auront pénétré dans les vallées lointaines, les Pyrénées-Orientales alimenteront une grande partie de l'Europe de ces pommes et de ces poires de garde à la production desquelles se prêtent si bien le climat et la moyenne altitude.

Les plantations s'étendent surtout dans les parties hautes et dans le fond même de la vallée. Les premières pentes sont trop raides pour être mises en vergers, elles restent le domaine des chênes verts, particulièrement beaux dans cette zone. Ces arbres tapissent toute l'abrupte paroi au flanc de laquelle s'élève la route de Saint-Laurent-de-Cerdans, côtoyant une gorge étroite. Au-dessus des yeuses s'étendent de belles châtaigneraies. Quelques chênes-lièges se montrent encore.

La vallée se rétrécit de plus en plus, elle devient une sorte d'abîme au fond duquel le Tech bondit et se brise entre les rochers. Un ruisseau descendu du Puig de l'Estelle [1] accourt dans un ravin rempli de chênes verts et de taillis de chataigniers et plonge d'un bond dans le torrent. Célui-ci débouche d'un véritable précipice que

1. *Puig* est la forme catalane de *puy*.

bordent les routes de Prats-de-Mollo et de Saint-Laurent. Malgré sa sauvagerie, le Tech a été assujetti au travail; en amont de ce défilé, il donne la vie aux dynamos de l'usine de Perdaynes où l'on produit l'électricité pour l'éclairage de Saint-Laurent-de-Cerdans. Cet établissement occupe un petit bassin très riant où des pommiers admirablement tenus croissent dans une prairie de luzerne; les bords sont couverts de micocouliers. Au delà, se dressent fièrement les tours de Cabrens sur leurs pitons de rocher. Une large échancrure les sépare d'un autre pic plus élevé et revêtu de bois, le mont Nègre.

Peu à peu la végétation change. Sur la rive droite, les frênes se mêlent aux châtaigniers, les cultures sont plus pauvres, si les arbres fruitiers continuent à se montrer vigoureux. Dans un creux, au confluent du torrent de Coumelade, descendu du pic de Sept-Hommes, voisin de la cime maîtresse du Canigou, est assis le village du Tech. L'église, très humble, garde le promontoire; une rangée de maisons se colle à la montagne longée par un étroit chemin. Tout autour, on a mis en culture, avec beaucoup de soin, les terres de pentes modérées; les seigles et les carrés de pommes de terre montent jusqu'à la châtaigneraie. Les fonds sont des prai-

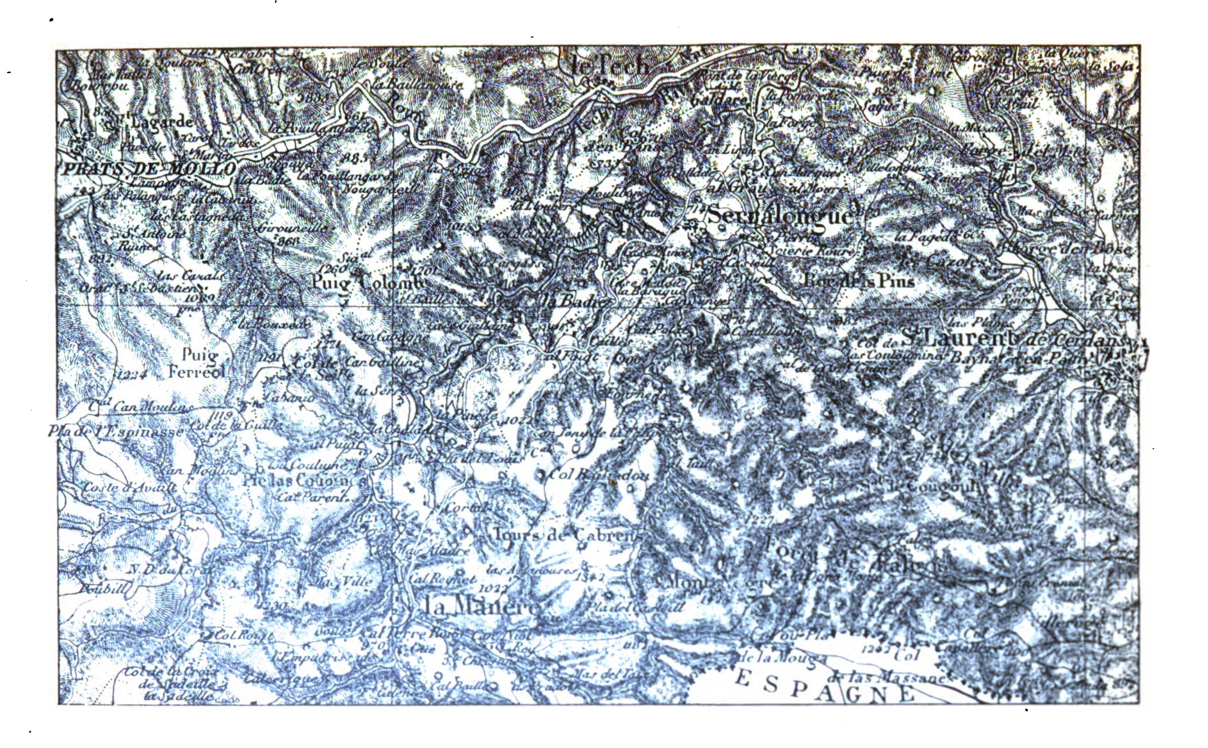
ries-vergers. Il y a un peu de maïs, mais la principale récolte est celle des luzernes et du foin de prés.

J'ai voulu voir des noisetières, il n'y en a plus désormais, bien que l'on vende beaucoup de noisettes; celles-ci sont cueillies dans les forêts, où les coudriers forment le sous-bois. Les noisetiers y sont énormes, me dit-on.

Au delà du Tech, la route continue à s'élever et pénètre dans un défilé de schiste noirâtre; la rivière s'y tord au-dessous d'une paroi à pic, c'est le Baus de l'Ase ou abîme de l'Ane; à l'issue de ce passage, une scierie débite en merrain et en cercles les troncs et les branches de châtaignier, transforme en caisses les aulnes et les peupliers. Aux environs, des gisements de fer attendent la ligne électrique pour être mis en valeur.

Désormais la vallée est plus large et riante; elle est commandée à son extrémité par une de ces tours féodales dont j'ai parlé, la tour de Mir, qui semble surveiller tout le pays. Vastes champs de seigle, grandes prairies, mais pas de bétail; en cette saison celui-ci réside dans les hauts alpages; les chèvres seules paissent dans les rochers, très nombreuses.

Sur la route on croise des charrettes allant à la scierie; elles portent des troncs de frêne des-



le Tech
Lagarde
PRATS DE MOLLO
Serralongue
Puig Colomb
Puig Ferreol
Pla de l'Espinasse
St. Laurent de Cerdans
Tours de Cabrens
la Manère
Col Rouge
ESPAGNE

tinés à faire des brancards de charrette ou des timons et de gros rondins de châtaigniers, dans lesquels on débitera des douelles de tonneaux. La culture du châtaignier en taillis est très répandue dans cette partie du Vallespir ; elle vaut aux montagnes un revêtement de verdure intense.

Mais voici bientôt la capitale de la contrée, l'humble et amusante ville de Prats-de-Mollo [1], assise au-dessous du fort Lagarde, mignonne forteresse édifiée par Vauban, près des ruines féodales du château de Peille, encore fières. Le fort a de l'allure avec ses bastions aigus, les grandes constructions qu'il enserre, ses tourelles en poivrière, ses toits d'une singulière forme, sa porte pratiquée à la base d'une haute tour. De la ville elle-même on ne voit que les toitures des quartiers supérieurs, tant sont élevés les ormes et les micocouliers d'un mail précédant l'enceinte.

Car Prats-de-Mollo a une enceinte avec des tours et des bastions ; cette ville où se plurent les rois d'Aragon a gardé les murailles dont les souverains et les seigneurs l'entourèrent ; à me-

1. Dans tous ces noms catalans, *ll* est mouillé, il faut donc prononcer *Moyo*.

sure que les progrès de l'attaque se produisaient, on renforçait la bicoque, jusqu'à Vauban et à nos modernes sapeurs du génie qui y ont apporté des améliorations. Et cela produit une chose fort réjouissante, aussi peu rébarbative que possible. Il y a dans les Basses-Alpes des « forteresses » semblables : Entrevaux et Colmars[1], mais elles n'atteignent pas un semblable degré de fantaisie.

On pénètre dans Prats-de-Mollo par une porte ouverte dans cette enceinte. Voici la ville basse, exiguë mais assez bien tracée, où sont les hôtels et les magasins ; un torrent sépare ce quartier vivant de la ville haute, moins animée, mais autrement pittoresque ; les rues, tortueuses, montantes, étroites, ont beaucoup de couleur. Les habitants ont conservé le costume et le langage catalans, il est difficile de les comprendre.

L'église est entre les deux quartiers, antique édifice commencé à l'époque romane et devenue elle aussi, ouvrage de défense. Le clocher est crénelé ; de là part une galerie voûtée conduisant au fort Lagarde, hors des vues de l'ennemi. L'intérieur rappelle les églises espagnoles du voisinage par son ornementation et l'abus des dorures.

---

1. 12e série du *Voyage en France,* chap. XXV et XXVI.



La garnison qui occupa Prats-de-Mollo jusqu'à ces dernières années a été supprimée; il y eut un bataillon, à la fin une compagnie suffisait à la surveillance de cette place de guerre qui ne gardait rien. La présence des troupes avait déterminé bien des vocations parmi les habitants. Dans le Haut-Vallespir, il n'était pas une famille qui n'eût au moins un officier. Il est probable que ces traditions se perdront quand la jeunesse n'aura plus sous les yeux l'uniforme qui séduisait les pères.

Bien que Prats soit en quelque sorte au bout du monde, puisque c'est la dernière commune de la vallée et qu'au delà on se heurte aux grands sommets de Costabonne et de Puigmal, derrière lesquels sont le Conflent, la Cerdagne et la Catalogne, cette petite ville est assez active. C'est le point de passage obligé pour les relations commerciales du Conflent, c'est-à-dire de la vallée de la Têt avec l'Espagne, à laquelle nous livrons tant de produits, du bétail surtout. Pour éviter l'immense détour par la plaine, les troupeaux montent sur les flancs du Canigou en traversant le grand plateau herbeux du Plat-Guilhem formant col à 2 300 mètres d'altitude. Par là passent le bétail venant de la Cerdagne française et du Capcir et les mulets toulousains. Les jeunes

mulets du Poitou et du Languedoc amenés par chemin de fer à Arles-sur-Tech montent jusqu'à Prats-de-Mollo pour être également dirigés sur Mollo et Camprodon, d'où ils sont conduits dans la Catalogne et l'Aragon. Les commerçants du Haut-Vallespir, à Arles et à Prats-de-Mollo, font en outre des affaires assez considérables avec ces pays espagnols où ils vendent des toiles, des velours de soie, même des minerais qui vont s'embarquer à Barcelone.

Aucune route carrossable n'existe sur cette partie de la frontière pour permettre de passer de l'un dans l'autre pays, c'est par un sentier muletier que l'on se rend dans la bourgade catalane de Camprodon, d'où l'on gagne Figuères. Cette voie, très fréquentée, doit être bientôt doublée par le chemin de fer électrique.

En dehors de ce commerce international, Prats-de-Mollo est assez actif par l'élevage et le commerce des laines ; 20 000 moutons pacagent dans les montagnes et fournissent des toisons rudes, vendues pour la plupart à Saint-Affrique [1] ; elles y sont mélangées à des laines plus souples pour la fabrication des draps de troupe. Les agneaux

---

1. Sur Saint-Affrique (Aveyron), voyez la 35e série du *Voyage en France,* chap. XI.

sont vendus dans la plaine, où les pâturages d'hiver permettent de les engraisser.

En cette saison, on ne peut se rendre compte de la quantité de bétail nourri par le Vallespir, les animaux paissent dans les hauts pâturages du massif du Canigou en troupeaux de mille moutons ou de trois cents vaches, confiés à la garde des bergers.

L'industrie est assez florissante ; comme dans toute la région pyrénéenne et garonnaise, la branche d'activité la plus répandue est la fabrication des espadrilles, dont le centre est Saint-Laurent-de-Cerdans. Ces chaussures, dont la semelle est en jute et l'empeigne en tissu de coton, sont produites de toutes pièces dans le pays. A Prats, une petite usine tresse le jute en cordelette ; une autre, plus humble encore, mue par une dérivation du Tech, tisse le coton. A l'aide des cordelettes, ouvriers et ouvrières armés d'un poinçon et de ficelles ont vite établi une semelle sur laquelle d'autres ouvrières travaillant à la machine placent avec dextérité l'empeigne découpée à l'emporte-pièce. D'abord primitive, cette industrie se transforme, les produits deviennent élégants ; ils sont dotés de talons en cuir, les bords de semelle simulent ceux de souliers ; certaines de ces chaussures ne déparent

pas des toilettes soignées. M. Bô-Abdon, le principal fabricant de Prats-de-Mollo, m'a fait assister à toutes les phases du travail[1].

Ce n'est pas de l'industrie seulement que le Vallespir espère son développement, il compte surtout sur son climat exceptionnel pour devenir un sanatorium de premier ordre. Et l'on n'attend pas tout du dehors, une *Société des touristes* du Haut-Vallespir s'est créée pour faire connaître le pays. A peine eut-on appris ma présence à Prats-de-Mollo, où l'actif M. Pierre Xatard, de l'hôtel du Commerce, m'avait signalé, et je recevais des visites. Le secrétaire de la société, M. de Careffe, son trésorier, M. Daudé, s'offraient à me faire visiter les environs et à me documenter.

M. de Careffe, surtout, est enthousiaste ; il doit la vie au climat du Vallespir et veut que d'autres jouissent de ce bienfait dans le beau val qu'il a adopté. Le ciel y est presque toujours pur ; même à Prats-de-Mollo dont l'altitude est pourtant de 745 mètres, la température la plus basse observée pendant quatre ans fut en moyenne de 2°,8 ; le point le plus bas où descend le ther-

1. Voyez, sur la fabrication des espadrilles, la 41e série du *Voyage en France,* notamment le chapitre X (Mauléon). Voyez aussi la 30e série.

mométre est de 7° pendant la nuit ; et il monte dans la journée à 15°, grâce à la présence constante du soleil à ces hauteurs où les brouillards sont inconnus, où la pluie n'est fréquente que pendant une courte période de printemps. En été, la chaleur atteint à peine 28° et les nuits sont toujours fraîches. Bien abrité des vents, le Haut-Vallespir a pour caractéristique la grande tranquillité de son atmosphère. Ce sont les termes employés par M. le Dr Henri Lamarque dans une communication faite au congrès d'hydrologie, de climatologie et de géologie de Grenoble. Ce praticien a constaté à Prats-de-Mollo la « pureté de l'air, la limpidité du ciel, la douceur et l'uniformité du climat; la douceur de la température, dans l'hiver toujours beau et sec ». Les automnes, dit-il, sont splendides. Enfin, la durée de l'insolation est presque aussi longue à Prats-de-Mollo que dans la Rivière de Nice.

A ces avantages qui appellent la création de sanatoriums, il faut ajouter les charmes du paysage et le voisinage de l'établissement thermal de la Preste. La campagne est réellement fort belle et les environs immédiats de la ville sont aménagés en promenade avec beaucoup de goût. On le dut surtout à la garnison qui s'était donné la tâche de capter les fontaines et qui a

créé dans le vallon de Canadeille un coin vraiment curieux.

On s'y rend en descendant au flanc du talus verdoyant qui porte la muraille de la ville. Le sentier aboutit au Tech écumeux et grondeur et traverse le torrent pour remonter entre les bois. De ce point Prats offre un très amusant tableau ; étroitement enserrée dans son enceinte, elle s'élève en amphithéâtre dominé par sa vaste église et le fort Lagarde. Les grands auvents, les toits d'un rouge fané se détachent vigoureusement dans la verdure.

La montée sous bois est exquise, bientôt on rencontre les premières fontaines ; partout l'eau ruisselle sur les pentes, les troupiers s'en sont donné à cœur joie à emprisonner les ruisselets. Voici la fontaine du 100e de ligne, devant laquelle une meule de moulin hors d'usage a été disposée pour servir de table. Plus loin, la *fontaine d'Amour*, ainsi baptisée en 1856 par le 37e régiment ; elle s'appelait jadis la *fontaine des Poètes*. Chaque détachement venu à Prats-de-Mollo y marqua son séjour : 2e, 12e, 75e, 17e, 100e, 142e, 126e, qui se succédèrent de 1854 à 1889. Le 12e surtout revient souvent dans ces dédicaces. Le 2e d'infanterie a dédié sa plaque à « Monsieur le Maire ». Cette fontaine d'Amour, par ces numéros

de régiment, les dates, les noms d'officiers, est un monument militaire d'un vif intérêt, aussi la Société des touristes du Haut-Vallespir l'entretient-elle pieusement après l'avoir fait restaurer.

Voici encore la *fontaine Saint-Maurice,* avec l'image du saint; la *fontaine solitaire,* aménagée par le 100e d'infanterie. Il en est d'autres encore et peut-être s'en fût-il créé davantage si la garnison de Prats-de-Mollo n'avait été ramenée dans les villes du littoral.

Les bois, très luxuriants, où sourdent ces eaux sont à la limite de deux flores; le chêne vert s'y arrête, mais il est fort vigoureux encore. Plus haut, le châtaignier forme de beaux groupes.

Vers l'ouest se dressent de grands monts entre lesquels le Tech descend par une étroite gorge, véritable escalier de cascades. Le petit fleuve, qui naît au pied du pic de Costabonne d'une source extrêmement froide — 1° seulement au-dessus de zéro, — vient baigner le pied de la terrasse de la Preste, où il s'accroît de la Llabane. Là sourdent les eaux alcalines de la Preste; elles ont fait créer un établissement appelé à un bel avenir lorsque le chemin de fer électrique atteindra Prats-de-Mollo.

La Preste est à la frontière même, à l'extrémité de la région habitée en permanence ; au

delà ce ne sont plus que des forêts, des pâturages et les cimes longtemps blanches de neige des Cerdagnes française et espagnole.

Plus peuplées sont les vallées frontières à l'ouest de Prats-de-Mollo, plus actives surtout. Derrière les tours de Cabrens, le village de Lamanère possède des mines de zinc dont on vient de reprendre l'exploitation ; les châtaigniers sont utilisés pour la fabrication des cercles, tandis que le chêne fournit ses écorces et les charbons de bois ; on y fait aussi des espadrilles.

Le centre le plus vivant de tout le Vallespir, le seul qui soit dépassé par Céret pour la population agglomérée, est Saint-Laurent-de-Cerdans [1], petite ville industrielle, assez active pour qu'un embranchement de la ligne électrique doive la relier aux grandes voies ferrées. Comme ses voisines, elle fabrique des cercles et du merrain, mais elle est surtout vouée à la production des espadrilles. 2000 ouvriers, hommes, femmes ou enfants, travaillent dans ses trois usines, dont une seule est assez considérable pour produire deux cents douzaines par jour, et dans de nom-

1. 2816 habitants, dont 1981 agglomérés. Prats-de-Mollo n'en a que 2525, dont 985 agglomérés.



breuses petites manufactures. C'est dire combien est général l'emploi de cette chaussure économique, souple, douce au pied, excellente dans les chemins rocailleux, mais dont on n'oserait recommander l'usage dans les humides pays du Nord. Une des usines, très considérable, fabrique les toiles pour empeigne.

De ce côté, le chemin carrossable va jusqu'à la frontière, au village de Coustouges que quelques centaines de mètres à peine séparent de l'Espagne. Coustouges possède une des plus anciennes églises du Vallespir, vénérable édifice roman construit en 1142. Par là on descend en Catalogne, sur le versant ensoleillé des Pyrénées orientales, bien farouche en comparaison avec les monts verts et gracieux du côté français.

---

# IV

## LE CONFLENT

Une nuit en diligence. — De Villefranche à Mont-Louis. — Descente au long de la Têt. — Une route fantastique. — Prats-Balaguer et son torrent. — Fontpédrouse. — Thuès et les gorges de Carença. — Les graüs de Canaveilles. — Les mines de fer. — Olette. — Catalans. — Chemins de fer miniers. — Villefranche-de-Conflent et ses fortifications. — Les carrières de marbre. — Vernet-les-Bains.

Villefranche-de-Conflent. Avril.

Pour visiter le Conflent, j'ai préféré descendre pédestrement la vallée en profitant de la nuit pour faire en diligence les 30 kilomètres de raide montée qui conduisent de Villefranche aux confins de la Cerdagne, vers Mont-Louis. La pente est dure, la gare de Villefranche étant à 435 mètres et Mont-Louis occupant les abords du col de la Perche à 1 600 mètres. Il fallut partir la nuit dans le coupé de la lourde voiture, à côté de deux bourgeois espagnols qui regagnaient Puigcerda. Dure expédition, fastidieuse, longue, sans sommeil, à peine quelques assoupissements peu-

plés de cauchemars. La voiture s'ébranle à neuf heures ; on arrive au matin vers deux heures.

A peine donc trois ou quatre heures de repos à l'hôtel et, avant que le soleil soit haut sur l'horizon, je franchis la porte étroite de la ville [1], en vue d'un rideau confus de monts noirs de forêts, aux sommets couverts de neige, dont le Cambre d'Aze est le point culminant. Cette cime de 2 750 mètres, fameuse dans le monde des botanistes, masque des pics plus élevés, notamment le Puigmal, borne géante de la frontière.

La descente est fantastique par la route superbe qui a remplacé l'ancien chemin muletier, si longtemps seul lien entre le Roussillon et la Cerdagne. Elle contourne presque entièrement le monticule choisi par Vauban pour défendre le col de la Perche, où confinent trois des pays cédés à Louis XIII par l'Espagne : Cerdagne, Capcir et Conflent. La chaussée, très déclive, domine le large et verdoyant vallon de la Cabanasse, passe au-dessous des glacis de la citadelle et va franchir la Têt, blanche d'écume, sous le hameau de Fetges. Le torrent plonge en chutes bruyantes ; son val est un formidable abîme que la route domine de haut, se repliant en lacets incessants et

1. Sur Mont-Louis et la Cerdagne, voyez le chapitre X.

brusques. A pied on admire ce tableau sauvage ; quand la diligence s'en va à grand bruit de roues et de grelots, entraînée par des chevaux ardents, on a un petit frisson; les voyageurs font toujours les mêmes réflexions sur les résultats d'un faux pas qui lancerait la voiture dans le précipice.

La Têt, au pont de Fetges, marque la limite de la Cerdagne ; c'est désormais en Conflent que le petit fleuve s'en va, par des bonds terribles. La première commune, Sauto, a son village principal assis en terrasse au pied du massif de la Tausse, couronné de forts et de batteries qui restituent à la place démodée de Mont-Louis son rôle de gardienne de la frontière. Sur l'autre rive, le hameau de Prats-Balaguer occupe une croupe dominée par les pics hardis qui hérissent les chaînons rayonnants du pic de Gallinas, nœud de ce massif orographique si confus. Au fond de la gorge, les maisons du pauvre hameau de Saint-Thomas avoisinent d'abondantes sources sulfureuses qui donnent naissance à un puissant ruisseau et dont un fort modeste établissement de bains utilise une partie infime.

Prats-Balaguer est assez considérable ; ses toits gris, une église blanche, dominent de haut une vallée parcourue par le sentier menant au col des Nou-Fonts et à la vallée espagnole de Nuria.

Le passage par cette gorge solitaire et magnifique est assez facile, aussi l'issue sur la Têt fut-elle défendue par un château dont il reste quelques vestiges.

Au-dessous de Sauto, des éboulis menacent la chaussée ; l'administration des forêts, qui a déjà bien transformé cette région des Pyrénées par ses travaux, tente de les contenir par le reboisement et des barrages dans les ravins. Déjà de jolis groupes de pins et de sapins revêtent ces clapiers autrefois hideux. L'œuvre est difficile, car la température estivale grille parfois les jeunes sujets ; on a semé 15 000 chênes, le soleil a brûlé les arbustes naissants, mais l'essence a la vie dure, de nouveaux jets sont émis par les racines.

Par trois fois la route franchit la gorge de Sauto, sur des ponts aux lignes sobres s'harmonisant à merveille avec ce paysage sévère d'où l'on a de belles vues sur les pics dont se hérisse la frontière. Quand on a atteint le dernier lacet, Sauto se montre très haut sur un contrefort de la Tausse. De ce côté, la montagne tout entière est en fièvre de reboisement : une fourmilière d'hommes et de femmes procèdent à la plantation des pins, chaque coin de rocher offrant un peu de terre est troué à la pioche ou au pic pour rece-

voir un plant. Le brigadier forestier, en blouse bleue, préside à ce travail qui dotera la contrée d'une futaie nouvelle.

Cette raide descente m'a conduit dans un autre climat. A Mont-Louis à peine voyait-on quelques violettes s'entr'ouvrant dans les fossés bien abrités, ici c'est le printemps. Le village de Fontpédrouse possède dans ses jardins des rosiers prêts à fleurir, les saules ont leurs ramures complètement feuillues. Là-haut, les pâturages de la Perche et de la Cabanasse étalent des nappes rousses d'herbe gelée; en bas, les prés sont d'un vert reposant et doux.

Fontpédrouse est un village assez considérable pour un pays où les agglomérations sont faibles. Sa population dépasse celle de Mont-Louis, bien que ce chef-lieu du canton possède une petite garnison [1]. La route forme une rue animée de magasins et d'auberges, le vieux bourg est au-dessous, dévalant jusqu'à la Têt. Les maisons grises sont couvertes de grandes ardoises; au milieu se dresse la tour carrée d'une humble église surmontée d'un campanile de fer forgé dans lequel étincelle la cloche. Dessous, une

1. Fontpédrouse, 571 habitants, dont 380 de population municipale agglomérée ; Mont-Louis, 431 habitants, dont 121 de garnison (en 1901).



autre cloche a son battant relié par une corde à la maison du curé ; de son lit, me dit l'aubergiste, il peut sonner l'angélus.

Les maisons sont misérables ; pas d'industrie, sinon le roulage dont vivent une douzaine de familles. Les hommes parcourent la montagne jusqu'en Cerdagne pour acheter du blé et des pommes de terre qu'ils vont porter dans la plaine ; au retour, ils chargent du vin qu'ils conduisent dans les hautes vallées : à Mont-Louis, Saillagouse et Bourg-Madame.

Rares et peu étendus sont les espaces en culture ; leur travail est surtout le lot des femmes, auxquelles l'homme abandonne volontiers cette tâche. A 5 heures, en cette saison, la Conflentaise est à l'œuvre, son mari reste au lit. Ces petits champs épars au flanc des vallons ou sur les replats en apparence inaccessibles donnent beaucoup de variété au paysage de Fontpédrouse, égayé par la multitude de ruisseaux qui s'épanchent au flanc des monts. Les cascades mêlent leurs rumeurs argentines au bruit plus puissant et grondeur de la Têt.

Les eaux sont captées avec art, le moindre ressaut où peut parvenir l'onde fertilisante est transformé en prairie. Entre ces carrés et ces rectangles verts, des éboulis sont parcourus par

les chemins forestiers tracés en zigzag. Tous les plissements sont zébrés par les barrages destinés à prévenir les affouillements et les glissements. Il y a là véritablement une œuvre énorme qui sera l'honneur du service des forêts.

Au delà de Fontpédrouse, à mesure que l'on descend, la végétation apparaît plus vigoureuse. Sur la rive droite, les châtaigniers, dont la limite altitudinale est de 800 mètres environ sous cette latitude, escaladent les pentes. Au bord de la route exposée au midi, on rencontre fréquemment le figuier; les poiriers ont « passé fleur » et les cerises sont déjà nouées. A Thuès, la vigne apparaît; les ceps, très longs, sont appliqués contre les murs de pierre sèche des terrasses.

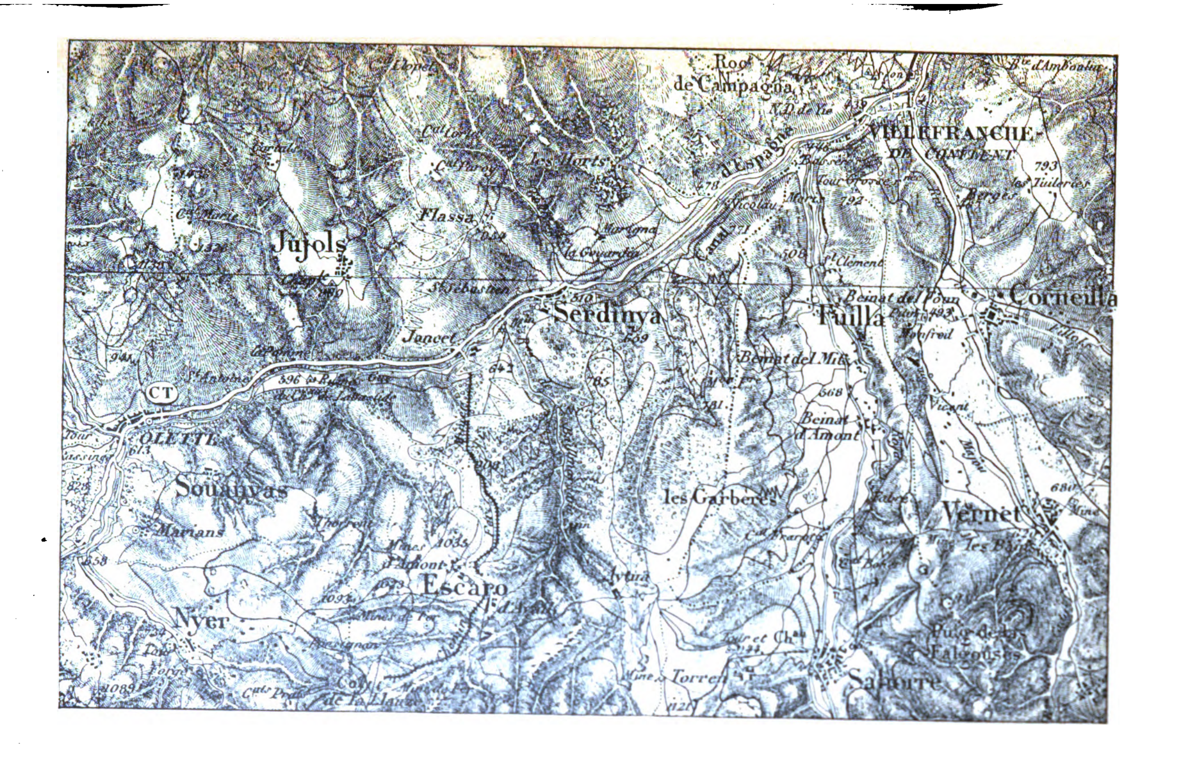
Thuès est un site curieux. Les maisons se groupent en désordre sur les deux rives de la Têt, et au bord de la formidable fissure où le torrent de Carença débouche entre des rochers noirs, étrangement déchiquetés. Cette gorge, une des plus sauvages et des plus belles des Pyrénées, amène les eaux de montagnes puissantes entre lesquelles dorment de petits lacs glacés une partie de l'année, bassins isolés peu visités encore.

Le pays se fait de plus en plus méridional d'aspect : voici des chênes verts accrochés au

flanc du roc de Canaveilles, montagne blanche et grise qui commande le passage. Sous un rocher en surplomb, près duquel pleure une cascatelle, une chapelle assez bizarre, fermée par une grille, abrite une madone. Les eaux de la chute fument, elles proviennent d'une source chaude sulfureuse, non utilisée encore. Partout désormais on rencontre des eaux minérales. Voici une autre cascade thermale et, au bord de la Têt, le bel établissement balnéaire des Graüs de Thuès. Beaucoup de fraîcheur, beaucoup de verdure; ce petit coin est d'autant plus charmant que le défilé des Graüs est plus saisissant. Pour échapper à ces rochers farouches, la route a dû être creusée en tunnel.

Toujours mugissante et superbe s'en va la Têt pour passer au pied d'un autre établissement, les thermes Bigorre où Graüs de Canaveilles, établis dans la partie la plus étroite et la plus étonnante du défilé. Là encore on a su tirer un excellent parti d'un espace exigu pour donner de la verdure et du confort aux baigneurs.

Au-dessous s'ouvre, étroite et profonde, la vallée de Nyer, laissant apercevoir le village de ce nom, assis au pied d'un château féodal aux murailles fauves. Ce creux des Pyrénées offre un merveilleux exemple de labeur. Jusqu'aux


Roc de Campagna
VILLEFRANCHE DE CONFLENT
Jujols
Flassa
Serdinya
Joncet
Fuilla
Corneilla
Beinat del Mig
Beinat d'Amont
les Garberes
Vernet
OLETTE
CT
Souanyas
Marians
Escaro
Nyer
Sahorre
Puig de las Falguoses
St. Clément
St. Sebastien
Canal
Aytua
Torrent

limites des forêts, la montagne est divisée en terrasses semblables à des marches de construction cyclopéenne ; elles portent des champs d'une extrême étroitesse, presque aériens tant ils sont juchés haut. A l'extrémité de ce couloir ainsi aménagé, pointe la tête neigeuse d'un pic. Dans le val sont exploitées des mines de fer d'une haute teneur.

Toute la contrée offre les mêmes marques d'activité et de patience rurales. Vers Olette et dans le vallon d'Oreilla, partout les pentes sont divisées en gradins rappelant les champs suspendus du Vivarais et des Cévennes. Sur les degrés inférieurs, les figuiers abondent. Seuls les châtaigniers dédaignent l'artifice des terrasses : ils s'accrochent fièrement à la montagne et semblent contenir la terre et le roc par leurs robustes racines.

Olette, bourg bien bâti, ayant presque l'aspect d'une petite ville, est une des plus grandes communes du Conflent, bien qu'elle n'atteigne pas mille habitants. Par la population elle est au cinquième rang dans la petite province [1]. Une grande rue très vivante est formée par la route; au-dessous de ce quartier neuf dont les maisons

1. 918 habitants, dont 653 agglomérés.



sont badigeonnées d'ocre jaune, la vieille ville est comme collée aux parois de l'abîme au fond duquel coule la Têt. L'église possède un clocher récent, tour carrée aux arcades de briques. Ce petit centre doit sa prospérité au passage des voitures qui montent en Cerdagne ou en reviennent; il n'a guère d'autre industrie que la production des gourdes en peaux de bouc, si généralement employées dans toute la contrée, surtout en Catalogne.

Le pays, du reste, se dit catalan, ce qui ne veut pas dire séparatiste; bien au contraire, nulle contrée n'est plus attachée à la patrie française. Mais la population est de même race que celle de l'autre versant des Albères et des Pyrénées et le langage est identique. « Nous autres Catalans », ai-je entendu dire souvent. Et l'autre jour, à Perpignan quelqu'un racontait près de moi :

« Cet officier est marié à Olette, avec une Catalane..... »

Je profite d'une voiture pour achever la course jusqu'à Villefranche. La chaleur est soudain devenue forte, les monts perdent de leur fraîcheur, c'est bien le Midi cette fois. La Têt n'a plus ses belles eaux claires, les sources thermales char-

gées de glairine et de conferves lui ont enlevé sa transparence ; elle roule des ondes d'aspect huileux.

A un kilomètre au-dessous d'Olette, la vallée s'épanouit légèrement en un petit plan. Ce bassin possède deux tours et des débris de courtines, seuls restes du château de la Bastide d'Évol qui défendait le passage. De là on a brusquement la vue du Canigou ; la crête de la noble montagne est encore couverte d'une éblouissante carapace de neige, surprenant d'autant plus que voici, au bord de la route, de grandes touffes d'agavés aux feuilles énormes et raides et des vignobles semblables à ceux de la plaine. Cette présence des agavés, appelés ici aloès, comme sur tout le littoral, est faite pour étonner, car il n'y a pas encore d'oliviers.

Ceux-ci se montrent bientôt, sur la rive droite à l'issue de ravins que barrent les travaux des forestiers. Là descend un chemin de fer à plan incliné par lequel était amenée une partie des minerais des riches gisements d'Escaro. Les frais d'exploitation ont fait abandonner cette voie pour la remplacer par un câble porteur tendu à une énorme hauteur — 250 mètres — au-dessus d'un vallon. En ce moment douze wagonnets courent à la fois sur ce fil aérien pour venir se

déverser à Serdinya, dans les wagons du chemin de fer industriel de Ria.

Le plan incliné aboutit au bord de la Têt, à Joncet, où parvient déjà la plate-forme de la section de voie ferrée concédée entre Villefranche-de-Conflent et Olette. Mais les rails n'ont pas été posés, par suite de la décision prise de construire le tronçon à voie étroite et avec traction électrique. Les travaux exécutés jusqu'à Joncet serviront à cette ligne nouvelle dont la force motrice sera fournie par une prise d'eau à la Têt, effectuée en amont de Montlouis, près de la Llagone.

Joncet dépend de Serdinya, village bâti sur les deux rives de la Têt, reliées par un vieux pont étroit et hardi. De là part le chemin de fer industriel sur route qui permet de conduire les minerais à Ria. Avant l'ouverture de cette ligne, quarante chevaux, d'une taille inconnue dans les Pyrénées et amenés de Lyon, conduisaient à la gare des voitures venues aussi des bords du Rhône. Ils pouvaient faire ensemble cent cinquante voyages par jour et à chacune de ces courses conduire cinq tonnes. La distance est courte d'ailleurs ; entre les monts conquis à la végétation par le service des forêts on ne tarde pas à voir apparaître les remparts de Villefranche, dominés par le fort qui couronne un rocher abrupt.

Cet ouvrage, très fièrement campé, est fort élégant d'allure, avec ses parapets de brique, ses embrasures, les ouvertures servant à éclairer l'escalier voûté, où l'on compte neuf cent quatre-vingt-dix-neuf marches, par lequel on monte de la ville. Des batteries protègent ce souterrain.

Voici maintenant le chemin couvert, des fossés, des chicanes, une porte aboutissant à une rue qui rappelle, avec l'animation en moins, celle de Barcelonnette dans les Basses-Alpes[1]. De vieilles maisons fortifiées, une tour découronnée, évoquent un passé belliqueux. Elles datent de l'époque lointaine où Villefranche se peuplait à l'aide d'aventuriers attirés par le fondateur, un comte de Cerdagne. Mais l'enceinte et le fort sont plus récents, on les doit à Vauban qui employa pour les édifier le marbre rouge extrait des montagnes voisines. Grâce à ces matériaux de choix, remparts, casernes, magasins, arsenal, ont un remarquable aspect de solidité. Ils sont désormais inhabités, la garnison a été renvoyée à Perpignan, une poignée d'hommes, fantassins et artilleurs, relevés tous les mois, gardent la poudrière et surveillent les bâtiments sous la direction d'un portier-consigne.

1. 10e série du *Voyage en France*, chap. XIX.

Ainsi close, avec ses rues étroites et silencieuses bordées de maisons anciennes, la petite ville est sévèrement belliqueuse encore. Et l'on est surpris de ne pas rencontrer d'uniformes.

L'église, seul monument non militaire, possède deux intéressants portails romans. Le clocher est une tour crénelée ayant jadis servi à la défense.

Pas d'autre bruit que celui des ruisseaux coulant au long des trottoirs étroits; ils roulent une eau abondante et vive qui permet à chaque ménagère de laver le linge devant sa porte. Ces scènes de vie domestique donnent un peu de gaieté à cette menue ville où 700 habitants suffisent à remplir l'enceinte [1].

On a vite parcouru la cité; voici une autre porte percée sous la muraille que recouvre un toit épais formant abri pour les défenseurs. De ce côté de la vallée, les ingénieurs militaires ont transformé en casemate une grotte curieuse, la *cove bastera,* où l'on a installé deux canons dirigeant leurs feux dans un vallon où monte la route des bains du Vernet.

Au-dessus de Villefranche, sur la rive gauche de la Têt, se dresse une montagne à cime régu-

1. La population totale de la commune est de 863 âmes.

lière, fièrement escarpée. C'est une masse tabulaire de marbre rouge qui semble s'imposer pour une forteresse. On y a récemment édifié une batterie correspondant par le télégraphe optique avec le fort de la Tausse à Mont-Louis. Au-dessous de cet ouvrage, s'ouvrent les carrières de marbre rouge dont l'exploitation donne un rang industriel à l'ancienne capitale du Conflent, détrônée de son rang de chef-lieu de viguerie au profit de Prades, quelques années avant la Révolution.

Le nouveau régime ne restitua point à Villefranche son ancienne prépondérance, la mignonne ville fut une simple commune du canton de Prades; de nos jours le chemin de fer lui a rendu un peu de vie. Terminus de la ligne de Perpignan, elle est le point de départ des diligences pour le haut Conflent et la Cerdagne et sera le lieu de transit pour la ligne électrique. L'été, les voyageurs sont assez nombreux, car là viennent débarquer ou s'embarquer les baigneurs du Vernet.

Cette station thermale est proche — une lieue et demie à peine, — au fond d'une vallée d'aspect plus cévenol que pyrénéen, les calcaires ayant fait place aux schistes. Jusqu'à Corneilla-de-

Conflent, c'est un étroit défilé parcouru par le torrent du Cadi, descendu des flancs du Canigou. Au pied de Corneilla, village jadis monastique, qui conserve les bâtiments d'un prieuré et une jolie église romane, trois vallons s'unissent et forment un bassin verdoyant; l'étroite prison dans laquelle coulait le Cadi fait donc place à un paysage plus ample, bien abrité des vents où, malgré l'altitude de près de 700 mètres, l'hiver est tranquille et doux. Aussi le Vernet n'est-il pas seulement une ville balnéaire par ses sources sulfatées sodiques, c'est aussi un séjour pour les maladies recherchant la douceur et la constance du climat. Un sanatorium de montagne y a été créé dès 1890. C'est le premier en date de ces établissements édifiés en France.

Le bassin du Vernet n'est pas seulement riche en eaux thermales, il possède aussi des mines de fer très importantes, dont les produits sont dirigés sur les hauts fourneaux de Ria et la gare de Villefranche.

---

## V

### DE CONFLENT EN ROUSSILLON

Les forges de Ria et les mines du Canigou. — Les forges à la catalane. — L'industrie métallurgique autrefois. — Ria. — Prades et sa plaine. — Le col de Ternera. — Entrée en Roussillon. — Vinça. — Ille aux belles pêches. — Millas. — Dans le Rivéral.

Perpignan. Juillet.

Au milieu de ces belles campagnes du Canigou et du Conflent, ensoleillées, lumineuses, faites, semble-t-il, pour la vie rustique telle que la dépeignit Virgile, on est surpris de trouver des cheminées fumantes de hauts fourneaux et de voir courir sur des rails les petits trains de wagonnets chargés de minerais. Cette vie industrielle qui surprend comme un nonsens, est active et paraît devoir se développer encore.

C'est que les contreforts du Canigou sur chaque versant, Tech ou Têt, sont riches en minerais de fer qui firent jadis la réputation de la province du Roussillon. En ces temps fabuleux des « maî-

tres de forge », qui sont pourtant près de nous, il y avait partout dans ces montagnes de petites forges à la catalane produisant un acier excellent. Au Moyen-Age et jusqu'à la Révolution, ces usi-




(Échelle au 1/320 000e.)

● *Mines et minières de fer sur le versant nord du Canigou.*
---- *Chemins de fer miniers.*

nes abondaient, elles avaient consommé une telle quantité de bois pour la préparation du charbon, que les forêts s'étaient épuisées et bien des mines et des forges avaient dû être abandonnées. De tous côtés, dans le département, on trouve trace d'exploitations et de foyers ; le nombre en fut

vraiment extraordinaire. Peu à peu il s'est réduit de telle façon que, vers 1835, époque encore prospère, on ne comptait guère qu'une vingtaine de forges. En 1854, on en constatait dix en activité et douze en chômage.

Ces usines étaient des forges à la *catalane* dont le nom très ancien provenait de la province espagnole englobant alors notre futur département des Pyrénées-Orientales. Les procédés modernes de traitement des minerais par la houille ont accéléré la décadence et le dernier coup a été porté par la déphosphoration qui a permis d'utiliser les minerais de l'Est, dont les gisements sont énormes et à haute teneur [1]. Il ne reste plus qu'une forge de ce type dans le département, à Arles-sur-Tech ; elle occupe huit ouvriers ; celle de Saint-Laurent-de-Cerdans a disparu en 1900.

Le système des hauts fourneaux avait fait son apparition par la création de belles usines à Ria ; elles existent encore, mais offrent moins d'activité que jadis et continuent à produire des aciers au bois de haute qualité, très appréciés pour certains articles. Cet établissement appartient à une des grandes sociétés du bassin de la Loire.

---

1. Sur les minerais de l'Est (Meurthe-et-Moselle), voyez la 22e série du *Voyage en France*, chap. II.



La métallurgie n'est donc plus pour les Pyrénées-Orientales la branche principale de son industrie, celle qui apportait la vie au sein des montagnes, qui, sans elle, eussent été désertes. Les forges à la catalane, autrefois fameuses dans le monde industriel, ne sont guère qu'un souvenir.

Ce procédé désormais rétrospectif avait le grand défaut d'être très coûteux, il fallait consommer beaucoup de bois pour obtenir peu de fer. En 1830, les dix-neuf forges du département donnaient à peine 40 000 kilogr. d'un fer d'ailleurs excellent, ne cassant ni à froid, ni à chaud. On commençait par griller le minerai pour le débarrasser de sa gangue terreuse, il était ensuite lavé et criblé. Dans cet état, on le disposait par couche alternative avec du charbon de bois dans un foyer couvert. La combustion et la fusion étaient activées peu à peu par la soufflerie appelée *trompe* ou *trombe,* actionnée souvent par une force hydraulique. Le fer se précipitait au fond du creuset ; à mesure qu'il descendait, on renouvelait au-dessus du foyer les couches de charbon et de minerai ; les scories étaient retirées de temps en temps au bas du four.

On jugeait enfin que la quantité de fer était suffisante, le produit de la fonte était retiré sous forme de loupe appelée *masset.* Ce masset, placé

sur une enclume, était frappé, pour chasser les scories, par un marteau qu'actionnait une chute d'eau. Ainsi martelée, la *loupe* était divisée en morceaux que l'on façonnait en rectangles nommés *tronqués*. Ceux-ci, soumis encore au marteau, s'allongeaient et devenaient des *massoques* que l'on transformait enfin en barres.

Pour ces usines, bâtiments et matériel étaient modestes; on les plaçait le plus près possible de la mine, des bois et du torrent qui actionnait les roues et fournissait l'eau destinée à refroidir fréquemment le marteau et l'enclume. Mais cette installation économique ne pouvait compenser la quantité de charbon nécessaire et le faible rendement; à peine obtenait-on 60 p. 100 du fer contenu dans le minerai. Aussi le traitement des scories laissées par ces antiques fourneaux est-il travail profitable.

On aurait pu craindre que la disparition des forges eût pour contre-coup l'abandon des mines et des minières. De fait, pendant quelque temps, les minerais des Pyrénées-Orientales furent faiblement exploités, sauf par les hauts fourneaux de Ria. Mais aujourd'hui la métallurgie cherche le manganèse pour l'associer au fer. Or, les minerais des Pyrénées-Orientales sont manganésifères en même temps qu'ils ont une haute teneur

en métal. Celle-ci varie entre 34 et 92 p. 100 avec des richesses intermédiaires de 60 et 68 p. 100. La quantité de manganèse est de 3 à 6 p. 100.

La création des chemins de fer du Conflent et du Vallespir a donné aux mines des moyens d'exportation; soit constamment sur rail, soit par Port-Vendres, les minerais peuvent maintenant se rendre dans les hauts fourneaux du centre, aux nouveaux établissements créés à Cette par le Creusot, à Pauillac sur la Gironde, où sont de grands établissements récents, et dans l'Ariège. Aussi constate-t-on un grand essor. La production des mines est décuple de ce qu'elle était il y a quarante ans. En 1864, on recensait, pour les huit mines exploitées sur vingt-huit concédées, 23 138 tonnes valant 180 866 fr.; en 1902, on a extrait 224 596 tonnes d'une valeur de 1 558 273 francs sur place. Il y a environ un millier d'ouvriers. Ces chiffres sont presque entièrement produits par les *mines,* c'est-à-dire les exploitations souterraines; les minières, extractions à ciel ouvert, ont un tonnage oscillant entre 20 000 et 25 000 tonnes et emploient 100 ouvriers.

En 1901, ce personnel de 1 100 travailleurs avait amené au jour 250 000 tonnes. La plus grande partie de cette extraction provient du bassin de la Têt, où les mines occupent les

pentes inférieures du Canigou, depuis les environs d'Olette jusqu'à ceux de Vinça. Toutes ces exploitations sont donc en Conflent, la petite province finissant en aval de cette dernière ville, au col de Ternera où commence le Roussillon.

Bien que Villefranche soit le terminus du chemin de fer à section normale, ce n'est pas le point d'aboutissement du chemin de fer minier. Celui-ci contourne la ville, longe la grande voie ferrée et va, comme elle, desservir les hauts fourneaux de Ria. Les deux lignes, la route et la Têt emplissent la vallée. Un hardi viaduc d'une seule arche portant des arceaux sert au passage des trains, près de carrières de marbre blanc et rouge activement exploitées. L'industrie minérale se complète par l'extraction de granit vers Fillols; cette roche sert à préparer des pavés expédiés par la gare de Villefranche.

Sur les bords de la Têt, l'étroite bande de terrain qui règne de chaque côté est cultivée en taillis de micocouliers; les gaules, élancées et droites, portent des panaches de feuillage argenté qui forment, vus de haut, comme un long tapis. On trouve ces plantations jusqu'à Ria, où fument les hauts fourneaux qui représentent à peu près, à eux seuls, tout ce qui subsiste de la métallurgie

dans les Pyrénées-Orientales. L'usine, voisine de la gare, à laquelle la relie un embranchement, appartient à la maison Jacob Holtzer et Cie d'Unieux, près de Firminy ; elle sert uniquement à alimenter les aciéries foréziennes de fonte pure obtenue au bois. Les minerais spathiques de la mine de Thorrent, près de Sahorre, de Sahorre et d'Escaro amenés par la ligne industrielle y sont grillés dans huit fours soufflés. Trois hauts fourneaux au charbon de bois les réduisent en fonte, la production moyenne journalière est de 135 tonnes. La Têt fournit la force motrice de cent cinquante chevaux nécessaires au soufflage ; en cas de basses eaux, une machine à vapeur de cent chevaux est prête à être mise en marche.

L'usine n'a plus l'importance qu'elle posséda jadis, mais le nombre des ouvriers de Ria n'a pas sensiblement diminué, les maîtres de forge ayant employé la main-d'œuvre à l'exploitation des carrières de marbre rouge. La gare est le point d'expédition pour ces blocs comme elle l'est pour le minerai amené par la petite ligne de fer.

Le bourg de Ria est double : près des hauts fourneaux est le quartier ouvrier de la Forge aux maisons régulières ; le vieux village est sur la rive gauche de la Têt ; il semble collé contre le

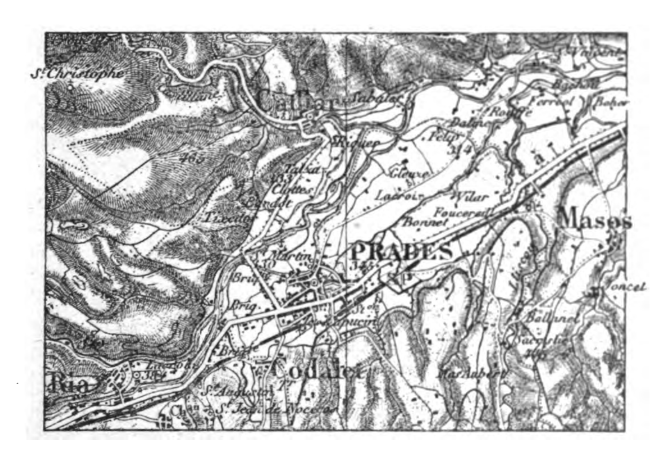
rocher ; avec ses toits plats de tuile rouge, rongés par le soleil, il est d'un caractère ultra-méridional. Au-dessus de la Forge apparaît la vieille et grise église de Sirach.

Ria garde l'issue du haut Conflent. A peine a-t-on dépassé le bourg et l'on voit la vallée s'entr'ouvrir en un large bassin au cœur duquel est Prades. Sans le Canigou et ses pentes vertes, le paysage serait assez morose. Vers le nord apparaissent les Corbières dénudées du canton de Sournia, lambeau de Languedoc qui fut attribué aux Pyrénées-Orientales avec les cantons de Latour-de-France et de Saint-Paul-de-Fenouillet à la création des départements.

L'aspect des choses a changé : les plantations de micocouliers sont nombreuses et les oliviers en multitude couvrent les pentes. Ils s'élèvent assez haut sur les flancs du Canigou dont on aperçoit en entier la masse superbe. La vallée de Taurinya semble pénétrer au cœur du massif ; elle montre avec une extrême netteté toutes les zones de végétation qui forment une série d'anneaux au flanc du colosse et qui ont rendu celui-ci célèbre parmi les naturalistes.

Prades, largement étalé à l'endroit où aboutit le vallon de Taurinya parcouru par la ligne industrielle des mines de Fillols, est une aimable

petite ville. Elle se présente coquettement au visiteur ; ses maisons propres et riantes sont entourées de jardins fleuris de lauriers-roses et d'autres plantes des rivages méditerranéens. N'était cette flore, on pourrait se croire en quelque cité de la molle Touraine.



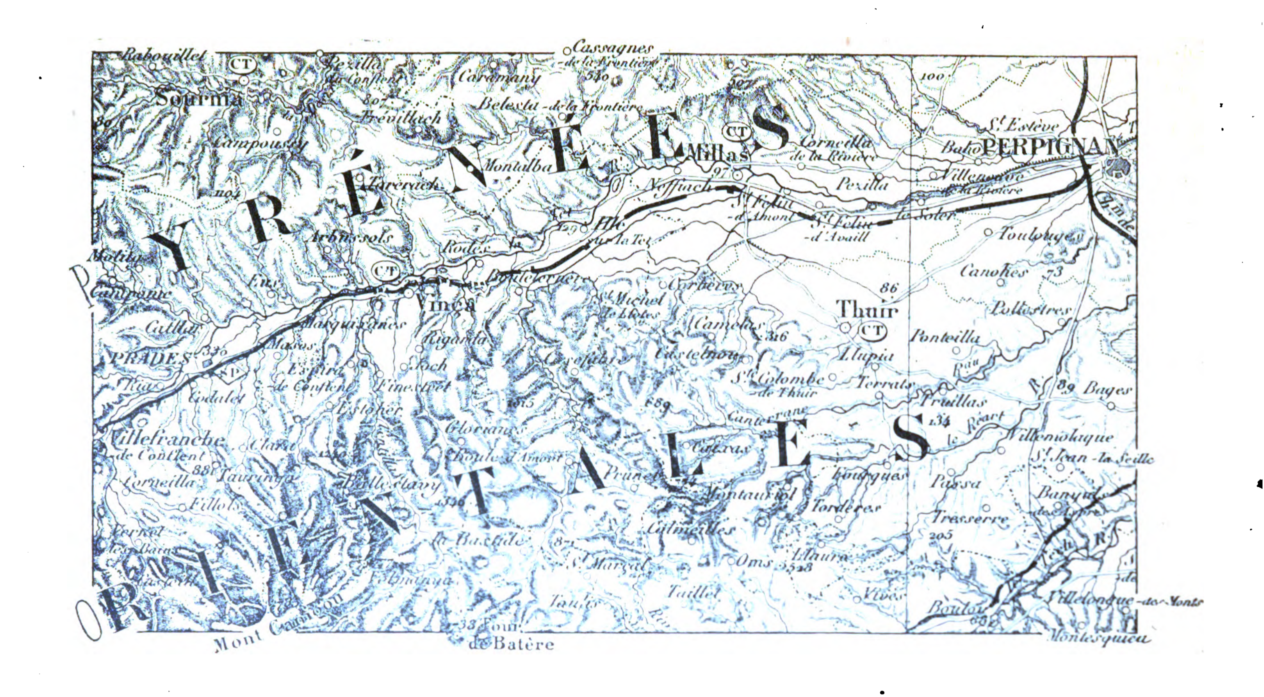

A l'intérieur, une ou deux rues commerçantes. Contrairement à tant de villes du Midi, Prades n'a point porté sa rumeur sur des boulevards d'enceinte, la vie s'est maintenue au centre, sur la place et les allées Arago. Beaucoup de vieilles maisons ont un ample portail encadré par des blocs apparents du marbre rouge et blanc exploité à Villefranche et à Ria.

La population est trop peu considérable [1] pour que Prades soit une ville bien active. L'industrie est représentée par des tanneries et une fabrique de gourdes. Le commerce est cependant assez important, c'est un centre d'approvisionnement pour le Conflent et la Cerdagne.

Peu d'édifices publics : une fontaine de marbre rouge et une église à clocher roman placée au cœur de la ville. La place est ombragée par un énorme micocoulier. Le véritable monument de Prades est encore le Canigou qui se présente sous son plus majestueux aspect. Il est remarquable ainsi, sans expliquer toutefois l'espèce d'adoration dont il est l'objet chez beaucoup d'écrivains et de touristes. Les Alpes ont des monts autrement grandioses ; le Canigou, par exemple, n'est pas aussi saisissant que le massif de la Meije et du Pelvoux vus des monts de la Grave.

Au-dessous de Prades, la vallée de la Têt s'élargit encore en un beau bassin encadré de villages. Pentes douces sur la rive droite où elles sont des contreforts du Canigou, pentes plus raides sur la rive gauche où viennent mourir les Corbières. De ce côté, les hauteurs sont divisées en terrasses revêtues d'oliviers. Ce versant des Corbières c'est

1. 3 835 habitants.


PYRÉNÉES ORIENTALES
PERPIGNAN
Thuir
Millas
Vinça
PRADES
Sournia
Villefranche de Conflent
Cassagnes de la Frontière
Caramany
Montalba
Arboussols
Rodès
Ille sur la Têt
Néfiach
St Féliu d'Amont
St Féliu d'Availl
Le Soler
Toulouges
Canohès
Pollestres
Ponteilla
Llupia
Terrats
Trouillas
Bages
Villemolaque
St Jean la Seille
Passa
Tresserre
Banyuls des Aspres
Fourques
Tordères
Montauriol
Calmeilles
Oms
Llauro
Taillet
Vivès
Boulou
Villelongue des Monts
Montesquieu
Prunet
Boule d'Amont
Glorianes
Marquixanes
Rigarda
Joch
Finestret
Estoher
Espira de Conflent
Codalet
Ria
Catllar
Molitg
Campome
Taurinya
Fillols
Corneilla
Vernet les Bains
St Marsal
Taulis
La Bastide
Castelnou
Camélas
Corbère
Bouleternère
St Michel de Llotes
Ste Colombe de Thuir
Bélesta de la Frontière
Trévillach
Tarérach
Campoussy
Pézilla de Conflent
Rabouillet
Cornella de la Rivière
Pézilla
St Estève
Baho
Villeneuve de la Rivière
Mont Canigou
Tour de Batère

déjà le Languedoc et la Provence, les villages ont la même physionomie farouche que dans les Cévennes ou les vallons de l'Argens. L'un d'eux, Eus, s'étale en amphithéâtre au-dessus de la Têt sous une église campée au sommet, telle une forteresse.

La vallée se rétrécit encore, formant un défilé gardé par Marquixanes, dont l'église possède un clocher flanqué de quatre tourelles surmontées de boules. Cette courte gorge s'ouvre, à l'ouest, sur les riantes campagnes d'Espira-de-Conflent, de Finestret et de Joch, large plaine de culture qui fait une somptueuse banlieue à la petite ville de Vinça, dernier centre du Conflent. De toutes parts accourent des ruisseaux qui viennent parcourir Vinça avant d'atteindre la Têt. Tout ce pays est grand producteur de fruits et la bourgade est devenue marché et point d'expédition pour les vergers et les jardins. Mais Vinça vient bien après une de ses communes, Ille, comme importance agricole et population. Un campanile en fer forgé couronne la tour de l'église accostée d'une mince tourelle d'angle.

La vallée se resserre encore ; à l'issue de la gorge finit le Conflent. Le petit col de Ternera où passent la route et la voie ferrée marque l'entrée du Roussillon. Car, en dépit de l'étendue

du gouvernement provincial de ce nom, la province était constituée seulement par la plaine entre l'Agly et le Tech et les premières pentes des Corbières et du Canigou [1]. En cet étroit passage la Têt est retenue par un puissant barrage.

Dans ce défilé, des parois d'argile sont curieusement façonnées par les eaux. En face du col de Ternera, une colline des Corbières porte le village de Rodès aux toits ardents, plaqué contre des pentes abruptes. Au-dessous, la Têt est très rétrécie ; c'était un passage dangereux quand le petit fleuve, unique moyen de transport économique, servait au flottage des bois, rôle complètement disparu. Beaucoup d'oliviers sur les coteaux, jusqu'à Bouleternère, où la vallée n est plus qu'un prolongement de la plaine roussillonnaise.

Tout s'agrandit, la campagne s'étend vers la mer dans une perspective infinie. Le Canigou, dont les contreforts masquaient en grande partie la hauteur, semble jaillir en une majestueuse envolée. A Bouleternère commence la plantureuse huerta, une des merveilles agricoles de la France.

La Têt, saignée par de multiples canaux, s'en

1. Voyez la carte, pages 8 et 9.



va à travers cette plaine et la transforme en prairies et en jardins. De Bouleternère à Ille, on ne quitte pas l'ombrage des arbres fruitiers, des pêchers surtout répandus dans les vignes, les céréales, les prés artificiels. Beaucoup de cerisiers et de mûriers, car la sériciculture est prospère; beaucoup de micocouliers aussi dont les perches sont destinées aux ateliers de Sorède.

Le torrent coule très profondément dans cette plaine; il a creusé son lit dans des argiles étrangement découpées par les érosions atmosphériques. Elles forment des aiguilles et des obélisques. A Ille ces berges sont fantastiques.

Ille est le cœur de la zone de culture intensive. *Ille aux belles pêches,* dit un vieux livre. L'épithète est demeurée vraie : Ille produit plus que jamais ces fruits savoureux; elle a joint les primeurs à ses récoltes d'autrefois, le chemin de fer lui permettant de participer au marché de Paris. Les grandes maisons de commission de la capitale y possèdent des représentants. Aussi, malgré son rang modeste, cette commune est-elle par la population la deuxième de l'arrondissement de Prades [1]. C'est d'ailleurs une vieille cité, illustre dans l'histoire du Roussillon, et possédant

1. 3 114 habitants, dont 2 678 agglomérés.

quelques anciens édifices et des restes de fortifications.

La campagne, de plus en plus riche, étale vers l'est ses champs abondamment arrosés, ses vergers au-dessus desquels se montre encore la ramure de châtaigniers énormes qui ont survécu à la transformation du pays en jardins. Toujours des pêchers innombrables qui tolèrent autour d'eux des pommiers et des figuiers. Au long des chenaux d'irrigation croissent peupliers et saules. Le vent du nord-ouest, la terrible tramontane, se fait malheureusement sentir; beaucoup d'arbres, des pommiers surtout, sont inclinés par lui.

La tramontane a causé un point d'arrêt dans la richesse; les champs n'étant pas entourés de cyprès pour résister au mistral comme ils le sont en Provence, on a dû renoncer aux cultures délicates. La vigne et les mûriers dominent; le pays, vers Millas, fait beaucoup de vers à soie; des industriels avisés ont entrepris le grainage cellulaire, ou sélection des œufs. C'est un travail qui se développe, car il y a beaucoup de jeunes mûriers; ils gagnent sur les châtaigniers et les oliviers, nombreux encore.

Cette région, qui fait partie du *Rivéral,* c'est-à-dire de la partie irriguée du Roussillon par op-

position à la partie sèche ou des Aspres[1], a pour centre la mignonne ville de Millas[2], de pittoresque apparence avec sa chapelle, les ruines d'un château et des débris de remparts enveloppés de lierre. Vers le nord, la chapelle et les restes du château de Força-Réal font un beau décor. Au sud, on distingue nettement la dépression du Perthus, ouverte entre la chaîne déchiquetée des Albères et les premières cimes pyrénéennes.

Maintenant la vigne domine ; jusqu'à Perpignan on est sans cesse dans les pampres ; au milieu se dressent de beaux villages : Saint-Féliu-d'Amont, Saint-Féliu-d'Aval, Pezilla, Toulouges, le Soler, d'autres encore. Les canaux d'irrigation bordés d'arbres continuent à parcourir la plaine, la Têt y coule entre des bosquets. Grâce à cette végétation semi-aquatique, le vignoble n'a pas la monotonie des grands espaces de vignes du Narbonnais et du Bitterois.

On voit surgir les édifices de Perpignan, ils grandissent rapidement. Voici bientôt la ville dans son admirable ceinture de jardins.

---

1. Sur le Rivéral et les Aspres, voyez la 37[e] série du *Voyage en France,* chap. XVII.

2. 2 244 habitants.

# VI

## LE FENOUILLET

Débouché de l'Agly. — Espira-de-l'Agly. — Cases-de-Pènes. — Estagel et les Arago. — Dans les olivettes. — Ancienne frontière. — Latour-de-France. — Maury et sa vallée. — Le château de Quéribus. — Le curé de Cucugnan. — Saint-Paul-de-Fenouillet. — Les gorges de la Fou. — Saint-Antoine-de-Galamus. — Caudiès-de-Fenouillèdes. — Fenouillet. — Le canton de Sournia. — Puilaurens. — Descente vers l'Aude.

Axat. Juillet.

De Rivesaltes[1] on voit s'ouvrir dans le massif des Corbières une étroite vallée. Par là débouche le petit fleuve d'Agly qui vient achever son cours à travers la fertile plaine de la Salanque. Il pénètre à travers le somptueux vignoble rétabli à force de peine par les paysans roussillonnais et qui est déjà plus étendu qu'il ne le fut jamais. Le bourg d'Espira-de-l'Agly marque cette issue; il s'étale autour d'une église à tour carrée évoquant vaguement l'idée d'une mosquée.

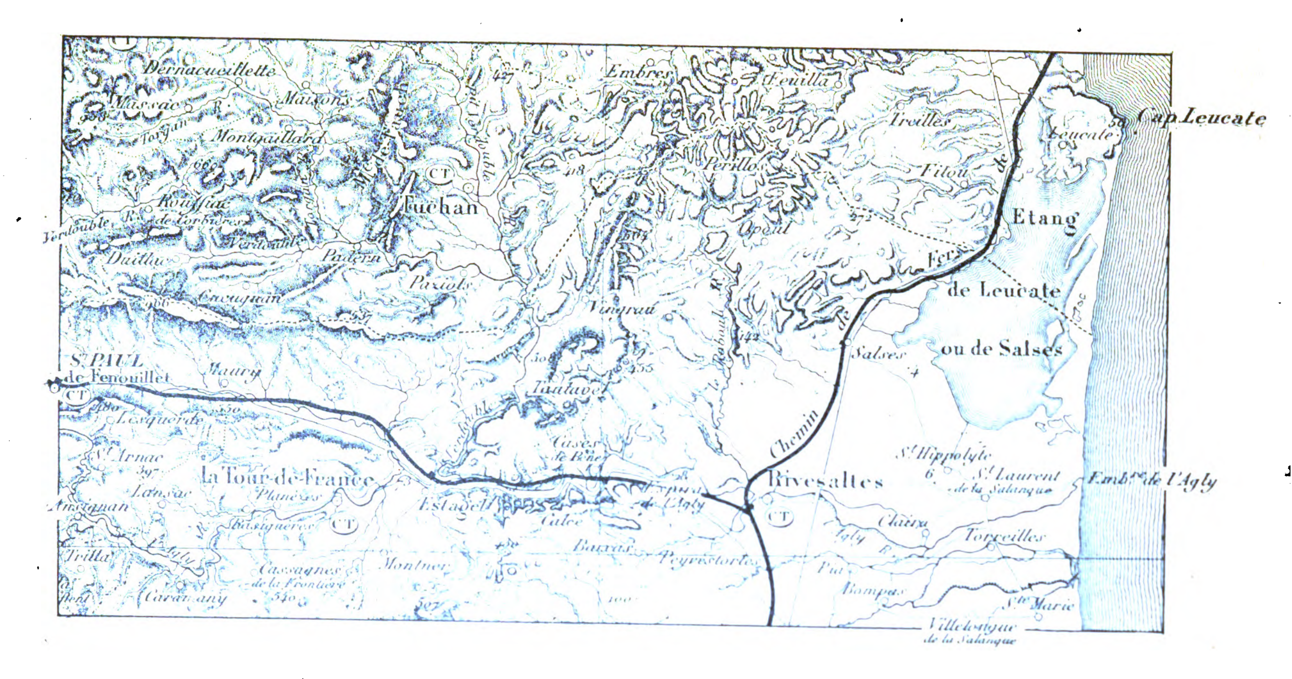
1. Sur Rivesaltes et le littoral du Roussillon, voyez les derniers chapitres de la 37e série du *Voyage en France*.



Sur les bords du cours d'eau se dressent les Corbières, petits monts de calcaire blanchâtre, aux parois dénudées ; l'étroite bande plane des rives est couverte de vignes, particulièrement luxuriantes dans une plaine à demi entourée par une boucle de la rivière. Celle-ci décrit plus haut un brusque méandre autour d'un promontoire aigu, arête d'une nudité absolue, surmonté d'une chapelle qui se confondrait avec la roche aveuglante sans le toit rouge qui la recouvre. A cet ermitage, auquel on parvient par un sentier ardu et un escalier de cinquante marches, s'attache une légende très répandue dans cette partie des Pyrénées, notamment à Font-Romeu, en Cerdagne [1] : un bœuf aurait indiqué à son gardien le point où était enfouie une statue de la Vierge. Le précipice voisin a également sa légende que l'on retrouve sur tant de points : le suicide d'une jeune fille trahie qui se précipita du haut du rocher, c'est le *Salt de la donzella* (le saut de la pucelle).

L'Agly roule des eaux rares autour de cette pointe, dans un large lit de sables et de roches noires ; un vieux pont le franchit et conduit à Cases-de-Pène, bourg aux toits ardents. Le site

1. Page 175.



Cap Leucate
Leucate
Etang
de Leucate
ou de Salses
Dernacueillette
Massac
Maisons
Montgaillard
Tuchan
Embres
Feuilla
Treilles
Perillos
Fitou
Opoul
Vingrau
Paziols
Padern
Duilhac
Cucugnan
Rouffiac
Verdouble
Salses
Chemin de Fer
Rivesaltes
St. Hippolyte
St. Laurent de la Salanque
Embre. de l'Agly
Claira
Torreilles
Pia
Bompas
Ste. Marie
Villelongue de la Salanque
Peyrestortes
Baixas
Calce
Estagell
Espira de l'Agly
Cases de Pène
Tautavel
Maury
St. PAUL de Fenouillet
Lesquerde
St. Arnac
la Tour-de-France
Planèzes
Lansac
Ansignan
Rasiguères
Trilla
Caramany
Cassagnes de la Frontière
Montner
Agly

est sauvage ; le fleuve descend entre des pentes de schistes noirs que hérissent des roches calcaires brusquement redressées ; la verdeur des vignes et le feuillage pâle des oliviers font mieux ressortir ces teintes brutales de la pierre.

Le paysage devient plus riant à partir du confluent du Verdouble, torrent descendu d'une partie brûlée des Corbières, le canton de Tuchan, dans l'Aude. Les hauteurs s'écartent et bientôt la vallée devient une plaine très verte et riche. A l'entrée de ce bassin, une petite ville se dissimule dans la ramure d'immenses platanes, c'est Estagel où naquirent François Arago et ses frères, devenus célèbres à la faveur de sa gloire. La statue du grand savant a été érigée en face de la maison natale.

Estagel est un centre riant et prospère, enrichi par le commerce des vins qui a fait naître des industries annexes comme la tonnellerie. Les rues animées, de beaux magasins révèlent que c'est, mieux que Latour-de-France, le point vital du canton. La population est plus considérable d'ailleurs [1] et le chemin de fer, récemment ouvert, a sa gare aux abords de la ville. La population, qui avait décru à la suite de l'inva-

1. Estagel, 2 789 habitants ; Latour-de-France, 1 318.

sion phylloxérique, remontera sans doute, car le vignoble reprend sa prospérité; mais, comme partout en Roussillon, on n'a pas reconstitué avec les cépages fins qui donnaient des vins de liqueur analogues à ceux de Rivesaltes. Là encore, la faveur du vigneron se porte vers les espèces à grand rendement.

Le bassin d'Estagel renferme beaucoup d'oliviers dont les produits sont réputés. Ces arbres étaient plus nombreux au milieu du XIXe siècle. En 1852, avant le grand développement de la viticulture, le recensement constatait 5 525 hectares couverts d'oliviers; en 1892, date de la dernière enquête décennale connue, on évaluait cette surface à 2 452 hectares seulement. De 37 869 hectolitres d'olives, dont 21 700 convertis en huile, constatés en 1882, la production est tombée, dans la décade suivante, à 31 864—18 599 transformés en huile. Il est très probable que cette décroissance a atteint son apogée, la surproduction des vins arrêtant la destruction des olivettes. D'ailleurs, les méthodes un peu empiriques de culture de l'olivier font place à des procédés plus scientifiques. Cet arbre qui, bien conduit, donne des revenus de 500 à 600 fr. à l'hectare, de 4 000 fr. même lorsqu'il produit des fruits de conserve, offre l'immense avantage de

croître sur des terrains où tout autre végétal est moins rémunérateur.

L'olivier est particulièrement abondant sur les collines, vers Montner qui est encore roussillonnais comme Estagel, et vers Latour-de-France, commune du Languedoc. Sauf Estagel, Espira et Montner, le canton est en effet un démembrement de la grande province voisine ; il faisait partie du petit pays de Fenouillet ou Fenouillèdes dont Saint-Paul était la capitale et qui tirait son nom du château de Fenouillet, centre féodal primitif. Latour-de-France était donc à la frontière avant que Richelieu eût fait annexer le Roussillon au reste du royaume. L'ancien état de choses se perpétue par ce surnom de France disant à quelle souveraineté appartenait la tour-forteresse qui gardait le passage, et par celui de deux communes voisines : Cassagnes-de-la-Frontière et Bélesta-de-la-Frontière, utilisé par la carte d'État-major s'il est répudié par l'administration des postes, au grand détriment des correspondances sollicitées par d'autres Cassagnes et d'autres Bélesta.

Latour a gardé des débris de son château. Cet humble bourg, voué, lui aussi, à la culture de la vigne et de l'olivier, compte de nombreux sériciculteurs. C'est un des points des Pyrénées-

Orientales où les mûriers sont le plus nombreux. Jusqu'à Millas, sur la Têt, on rencontre ces arbres [1].

Les méthodes de sélection de graines de vers à soie semblent maintenir cette charmante industrie rurale. Elle aussi bénéficiera du ralentissement dans l'augmentation des vignobles.

Le langage change avec les limites de l'ancienne province ; à Estagel, le parler catalan domine encore dans les relations populaires ; au delà, soit dans la vallée de l'Agly qui décrit un grand détour au sein du Fenouillèdes, soit dans celle du ruisseau de Maury moins solitaire, plus régulière, empruntée par la route et la voie ferrée, on entend partout résonner l'idiome languedocien. La création des départements n'a donc pas nivelé les anciennes divergences ethniques.

La vallée de Maury est ainsi entièrement languedocienne ; elle se creuse au sein des Corbières plus hautes, plus raides et plus décharnées au nord, sur la rive gauche. Au milieu de ce profond sillon rempli de vignes surgissent de petits coteaux aigus, serrés comme des vagues et re-

---

1. Les Pyrénées-Orientales eurent 380 éleveurs de vers à soie en 1900 ; ils ont produit 28 504 kilogr. de cocons. C'est peu de chose sur l'ensemble de la production française : 136 214 éleveurs, 9 180 404 kilogr. de cocons.



couverts de broussailles. Par l'ouverture de vallons secs on voit se dresser vers le nord, telle une muraille, une des crêtes les plus rudes des Corbières. Sur ces rochers en apparence inaccessibles surgissent fièrement les ruines du château de Quéribus, encore doté de son donjon à huit pans. Quéribus, qui appartient à l'Aude et semble toujours chercher par-dessus le Fenouillet ce qui peut se passer dans le Roussillon, dépend de la commune de Cucugnan. A ce nom sonore les félibres et, à leur suite, Alphonse Daudet ont fait un sort. Le curé de Cucugnan est le héros d'une des *Lettres de Mon Moulin*. Mais les félibres ont annexé Cucugnan; à croire Daudet, le village est « en Avignon » au lieu de se cacher dans un coin des Corbières, non moins brûlé, il est vrai, que la Montagnette ou les Alpilles.

Quéribus est à 688 mètres d'altitude, de ses raides talus descendent des ravines; l'une d'elles aboutit au ruisseau de Maury, près du bourg de ce nom dont les vins étaient fameux jadis. Les vignes couvrent l'étroite laisse alluviale, au pied de Maury disposé au flanc d'un coteau. Le ruisseau perd ses eaux dans les graviers, les montre de nouveau au jour et les cache encore.

Beaucoup de viticulteurs et de commerçants en vins à Maury, marché considérable pour les

Corbières. Les vignerons de ces âpres monts ensoleillés viennent par un col, le *grau* de Maury, acheter les produits de la plaine et porter leurs bois, leurs vins et leur huile. Depuis l'ouverture du chemin de fer, Maury est le débouché naturel du bassin supérieur du Verdouble.

Le site est d'une beauté austère. La vive lumière fait saillir les formes nettes des collines, que la vigne semble assiéger par ses conquêtes successives, surtout sur la rive droite. Dans les fonds s'abritent de vieux oliviers, tordus, crevassés, de taille médiocre. Au sud, un chaînon des Corbières, très étroit, se prolonge jusqu'à Saint-Paul, à peine déprimé sur deux ou trois points par des cols où s'élèvent des sentiers. Au nord, un autre chaînon des Corbières, plus haut — près de 1 000 mètres — plus farouche aussi, le plateau de Saint-Paul, est extraordinairement raviné. Il semble se prolonger sans interruption vers l'ouest; il y a là cependant une énorme coupure, celle des gorges de Saint-Antoine-de-Galamus, par lesquelles l'Agly s'est frayé un passage.

A l'issue de ces gorges, à l'entrée d'une autre entaille, ouverte dans la crête rectiligne du sud, c'est-à-dire entre les deux défilés de l'Agly, sur l'espèce de seuil compris entre les sources du ruisseau de Maury et l'embouchure de la Boul-

zanc, est l'humble ville de Saint-Paul-de-Fenouillet, ancienne capitale du pays. Le point est tout indiqué pour un centre, ruisseau de Maury et Boulzane offrant en quelque sorte un couloir unique pour aller de la mer à la haute vallée de l'Aude et l'Agly coupant à angle droit cette voie naturelle. Par là, on pouvait descendre dans le Roussillon, à travers le pays aride de Sournia, également languedocien et devenu canton des Pyrénées-Orientales. Aussi le centre de Saint-Paul est-il assez populeux[1] pour cette contrée médiocrement fertile.

La grande rue, formée par la route, est bordée de maisons grises dont les rez-de-chaussée ont beaucoup de cafés et de boutiques. Les autres artères sont étroites, des portes marquent l'entrée de quelques-unes. L'église possède une tour carrée couronnée de bizarres créneaux aigus. Beaucoup de petites industries ; les bois des Corbières y sont travaillés : pendant que la racine de bruyère fournit des pipes, le buis est tourné pour faire des billes de jeu, des toupies, des robinets, etc. La peau des boucs sert à la fabrication de ces gourdes *avinées* que chasseurs, paysans ou bergers gardent précieusement. Deux ateliers

1. 2310 habitants.

font des espadrilles ; enfin les chênes verts des Corbières donnent lieu à un important commerce d'écorces ; les bois de ces montagnes fournissent encore la matière première pour les *corps* de ces grands colliers si fièrement portés par les chevaux et les mules.

Saint-Paul possède des sources minérales et un établissement balnéaire dans un site saisissant : la coupure faite dans la grande muraille calcaire qui se prolonge depuis Estagel. Un pont enjambe l'abîme au-dessous de la jonction de la Boulzane et de l'Agly. Les eaux, salines sulfatées calciques, jaillissent au même point ; elles attirent déjà un petit noyau de baigneurs.

Le chemin de fer donne plus de vie à la ville, appelée à devenir un centre d'excursion — sinon en été, où la chaleur est implacable dans les Corbières, au moins au printemps et en automne. La vallée supérieure de l'Agly est fort intéressante : elle possède une des grandes curiosités orographiques de notre pays dans les gorges de Saint-Antoine-de-Galamus. Jusqu'à ces dernières années, le site était célèbre par son pèlerinage à une grotte transformée en chapelle et placée à l'entrée de la cluse mystérieuse et inviolée, creusée pendant des siècles par le torrent. Désormais cette grotte miraculeuse et la maison d'er-

mite qui la précédait attireront moins la foule que la fissure elle-même, maintenant qu'une route a été entaillée dans les parois et monte, vertigineuse, à 300 mètres au-dessus du fond de ce précipice, si étroit et obscur, qu'on ne peut en distinguer le fond. Tantôt en corniche, tantôt en tunnel, tantôt en surplomb, cette voie, chef-d'œuvre de l'ingénieur, atteint la vallée supérieure où les villages de Camps et de Cubières cultivent de maigres champs entourés de pâturages secs, parcourus par les brebis. Au fond du bassin surgit une grande pyramide rocheuse, ayant quelque bois sous son versant nord, c'est le sommet culminant des Corbières, le pech (puy) de Bugarach, ainsi nommé d'un pauvre village assis sur le versant occidental.

Tout ce pays serait curieux à visiter, mais de même que j'ai dû renoncer il y a quelque temps à parcourir longtemps les Corbières vers Monthoumet [1], de même aujourd'hui j'hésite devant ce soleil plein de flammes qui semble mettre en fusion ces roches éblouissantes maigrement revêtues de broussailles et de plantes odorantes. J'irai chercher la fraîcheur plus haut, près des lacs du Donézan et dans les pâturages du Capcir.

---

1. 38e série du *Voyage en France,* chap. XI.

Pays de Razès
Pays de Sault
Capcir
Conflent
Roussillon
FENOUILLÈDES
Fenouillet
Ferrial
Granès
Bugaraigne
Bugarach
Pech de Bugarach
Soulatgé
Rouffiac
Cubières
Duillac
Camps
Cucugnan
Paziols
Tuchan
St. Just
St. Julia
St. Bertrand
St. Louis
Col St. Louis
Forêt des Fanges
St. Martin
Prugnanes
St. PAUL
-de Fenouillet
Maury
Caudiès
de Fenouillèdes
Axat
Puilaurens
Lesquerde
St. Martin
St. Arnac
la Tour-de-France
Planèzes
Estagel
Ansignan
Lansac
Rasiguères
Gincla
Forêt de Boucheville
Fellu
Trilla
Montfort
Prats
Rabouillet
Sournia
Pézilla du Conflent
Caramany
Cassagnes de la Frontière
Montner
Bélesta de la Frontière
Felluns
Campoussy
Montalba
Millas
Corneilla de la Rivière
Néfiach
Tarérach
Ille sur la Têt
St. Féliu d'Amont
St. Féliu d'Avall
Counozouls
Puig Dourmidou

(Échelle au 1/320 000°.

Le soir, après la grande chaleur, nous nous mettons en chemin vers l'Aude, par la belle chaussée que le chemin de fer doublera bientôt, car les travaux sont très avancés[1]. Elle remonte la Boulzane, dans une vallée régulière, orientée franchement de l'est à l'ouest et continuant ainsi la vallée du ruisseau de Maury dont la tête est au seuil de Saint-Paul et l'autre extrémité à Estagel. Au fond se dressent de hautes croupes, nettement découpées : le sommet des Compets, la serre de Montredon.

Bien dessinée, tapissée de vignes dans les parties basses, verdoyante de forêts sur sa rive droite, cette vallée est fort belle, sans mériter pourtant l'excès d'enthousiasme de ses admirateurs. L'un d'eux ne va-t-il pas jusqu'à préférer ses lignes et sa couleur à la vallée du Graisivaudan à Grenoble !

Sur la rive droite, l'arête calcaire est plus régulière encore ; le point culminant, à 632 mètres, où passe un sentier conduisant à Fosse, est la Couillade de Vente-Farine ; ce nom bizarre serait dû à ce que les vents qui viennent par-dessus la montagne apportent l'humidité nécessaire au froment. De chaque côté de la route, les pentes

1. La ligne doit être ouverte dans l'été de 1904, quand paraîtront ces pages.

sont revêtues de broussailles parfumées, avec des chênes verts isolés ; quelques-uns, énormes, sont les témoins d'une époque où cette région était une forêt épaisse. Peu d'habitations, des masures, des bergeries, des bordes et des métairies écartées ; l'une d'elles est voisine d'une chapelle appelée le tombeau de Peyralade. Ces maisons rurales sont entourées de cultures variées : pommes de terre, maïs et vignes. Sur un ravin parcouru par le ruisseau de Rec-Nègre est jeté un beau viaduc de la voie ferrée. Ici les métairies sont plus nombreuses, le pays est mieux cultivé. Par l'ouverture du Rec-Nègre on aperçoit une chapelle au sommet des collines ; elle appartient à la pauvre commune de Fenouillet, dont les maisons s'éparpillent autour des ruines du château qui fut le premier séjour des seigneurs de ce pays de Fenouillet et lui valut son nom.

Fenouillet est infime, la vie de cette partie de la vallée se porte toute au bourg assez populeux de Caudiès[1]. Celui-ci, appelé longtemps *de Saint-Paul,* a adopté le suffixe *de Fenouillèdes*. Le nom principal de Caudiès veut dire eaux chaudes ; il vient de la fontaine d'Aiguebonne, voisine.

Le chemin de fer fera de Caudiès-de-Fenouil-

---

2. Fenouillet, 128 habitants ; Caudiès, 1 109.

lèdes, centre assez commerçant déjà, un des débouchés du canton de Sournia, pays bien pauvre auprès de ses voisins et dont le chef-lieu, agglomération la plus peuplée, a 600 habitants à peine. Peu de cultures, nombreux troupeaux de chèvres, pas d'industrie. Aussi la population est-elle faible et ne cesse de décroître ; jadis les paysans allaient faire les récoltes chez leurs voisins du Roussillon, aujourd'hui ils préfèrent émigrer tout à fait. En 1835, on y comptait 3 765 âmes ; il n'y en a plus que 2 677, réparties en onze communes sur un territoire de près de 15 000 hectares. Ce pays, constitué à peu près entièrement par le bassin de la pauvre rivière de Desix, qui se tord au fond de gorges désertes, offre donc bien souvent l'aspect de solitudes ; rares sont les fermes, des abris de bestiaux appelés *cortal* s'éparpillent sur les pentes des Corbières, de formes moins hardies que vers le nord.

L'humidité manque à ce pays déboisé par l'imprévoyance humaine, mais çà et là jaillissent de grandes sources, notamment à Sournia même, bourg qui garde les restes d'un château autrefois puissant. Les Corbières forment un cadre superbe malgré leur aridité, leur cime atteignant de 1 100 à 1 200 et 1 300 mètres vers la vallée de la Têt ou sur les confins du département de l'Aude.

Caudiès est dominé à l'est par des montagnes hardiment sculptées, entre lesquelles descend la Boulzane. Cette zone est fraîche, sauf au sud où la serre d'Arquières se dresse en falaises grisâtres, les monts sont très boisés, les broussailles odoriférantes des plis inférieurs sont remplacées plus haut par des chênes verts. L'olivier a disparu, mais il reste beaucoup de figuiers, médiocres de taille. La rivière est autrement abondante qu'en aval de Caudiès où, saignée par un canal d'irrigation, elle s'infiltre encore dans les graviers ; son lit se creuse dans les rochers, dont les eaux semblent avoir détaché des dalles par l'effet d'un clivage : on dirait que certaines parois ont été polies.

En arrière, se profilent les crêtes dentelées des Corbières, très belles sur un ciel d'une transparence idéale.

A un détour du chemin surgit un piton en apparence inaccessible ; il est pourtant couronné par les ruines superbes du château de Puilaurens dont on fait remonter la construction aux croisades. Les remparts crénelés, encore intacts, couvrent entièrement la cime et en épousent tous les contours ; les tours découronnées, le réduit massif, le donjon, ont grande allure. C'est une des plus splendides ruines du Midi.

Au pied de ce rocher féodal, à la Pradelle, le chemin de fer a jeté un beau viaduc de pierre qui accroît la splendeur du site. Derrière les ruines se hérisse le pic d'Estable, cime de 1 512 mètres surgissant au-dessus d'une longue falaise revêtue par les futaies sombres de la forêt de Bac-Estable. Les monts ont changé d'aspect : au lieu des calcaires de teinte éclatante, ce sont des roches plus sombres et ombragées. La Boulzane débouche de ce superbe massif; à angle droit elle tourne vers l'ouest, après avoir troué trois puissants chaînons à Gincla, Salvezines et Puilaurens, triple porte dont le château gardait l'accès.

La contrée est d'une beauté majestueuse; la haute vallée de la Boulzane, de sa source au coude de la Pradelle, est une succession de sites grandioses encore peu connus. De la Pradelle à l'Aude, vers Axat, le paysage est plus doux, mais de grande allure encore. La végétation change : au-dessus du chêne vert on voit s'étager le chêne rouvre, le bouleau et le frêne. La grande montagne s'annonce.

Les types humains se font sévères. J'ai pour compagnon de route le jeune Roger Delombre, fils de l'ancien ministre, que son père m'a confié; il est très boute-en-train et, jusqu'ici, a étonné par sa gaîté les Provençaux eux-mêmes, mais ses

boutades se figent devant ces gens rugueux, elles n'évoquent pas un sourire. Et mon jeune et exubérant ami, lui-même, devient presque sérieux depuis Caudiès.

De la Pradelle la route s'élève. A droite, c'est-à-dire à l'exposition au midi, les Corbières que le soleil calcine n'ont que des broussailles naines, à gauche les hêtres et les pins font une épaisse forêt. Il y a des cultures, mais, à cette altitude de 534 mètres, on commence à peine la moisson et voici bientôt la fin de juillet. Dans la plaine, le dépiquage était terminé.

Nous sommes au col Saint-Louis. Brusquement le pays s'abaisse vers l'Aude, de l'autre côté se dressent les montagnes du pays de Sault, riantes grâce aux hameaux et aux maisons isolées qui revêtent les pentes jusqu'à la limite des pâturages.

La descente vers l'Aude est courte, la route longe le ruisseau d'Aliès entre des monts boisés d'un grand caractère, couronnés par de belles parois blanches. Entre ces hauteurs superbes gronde le fleuve d'Aude; échappé à son étonnant couloir du pays supérieur de Sault, il va s'ouvrir un passage vers Quillan par le défilé de Pierre-Lis.

---

## VII

### LE PAYS DE SAULT

La statue de l'abbé Armand. — De Quillan à Pierre-Lis. — Belvianes. — Pierre-Lis. — Le Trou du Curé. — Le chemin de fer dans les gorges. — Saint-Martin. — Axat. — Les gorges de Saint-Georges. — La vallée de l'Aiguette. — En Roquefortès. — La grande gorge de l'Aude. — Gesse. — Sur le plateau de Sault. — La Vallée-sans-Issue. — La gorge du Rebenty. — Belcaire.

Quérigut. Juillet,

Avant de quitter Quillan[1], je suis retourné sur la place ombreuse et tranquille de la petite ville pour voir une fois encore la statue de l'abbé Armand. Si je puis aller rapidement à travers les gorges de l'Aude et gagner en deux ou trois jours les confins de l'Espagne, je le devrai à ce prêtre qui fut un apôtre. Le premier, il eut l'idée de forer un passage dans ces gorges où, sauf les contrebandiers et les proscrits, personne peut-être n'avait encore osé pénétrer. De

1. Sur Quillan, voyez la 38e série du *Voyage en France*, chap. XI.



nos jours, on a complété l'œuvre; parallèlement




à la route de l'abbé Armand, une voie ferrée hardie remonte le fleuve de Limoux et de Car-

cassonne. Cette route s'en va elle-même à travers le pays de Sault, le Donézan et le Capcir jusqu'à la lointaine Cerdagne, mais le grand honneur d'avoir, le premier, tenté d'amener la vie dans ces solitudes revient à l'humble curé de campagne. Il a réussi où Vauban lui-même hésita, puisque le grand ingénieur militaire fit franchir les monts à sa route par le rude plateau de Sault et le col ardu des Ares.

Au départ de Quillan, rien ne fait prévoir ces défilés tragiques. L'Aude coule, rapide et large, dans une belle vallée où la vigne et l'olivier croissent encore. Vers l'occident, de raides montagnes encadrent le bassin de Ginoles; la route du plateau de Sault y monte par de grands lacets. Le fleuve fournit la force motrice, aux scieries surtout, établissements considérables où l'on débite les bois des superbes forêts supérieures. Ces usines ont remplacé les forges et les laminoirs tués par la concurrence du fer à la houille.

Un premier défilé et l'on voit s'ouvrir le bassin de Belvianes, bien encadré sur la rive droite, au flanc d'un coteau que dominent de grands escarpements. Belvianes groupe des maisons grises, aux contrevents de teinte indéfinissable; de l'autre côté, le hameau de Cavirac possède

une vieille chapelle romane dont l'abside a quelque caractère. Ce paysage, très ensoleillé, est franchement méridional : l'olivier couvre les pentes, le figuier est superbe, ses fruits sont réputés dans tout le Razès. Ce serait ici un point admirable pour la grande industrie, tant l'Aude est abondante et rapide; mais, sauf une fabrique de tabletterie, aucune usine ne s'est créée.

A peine Belvianes est-il dépassé et les monts se rapprochent, l'Aude laisse juste l'espace pour la route; ici commence le travail colossal de l'abbé Armand. Une brèche étroite s'entr'ouvre dans les hautes parois calcaires. Pour y faire pénétrer un chemin, il a fallu creuser la roche, établir des murs de soutènement sur le torrent, entailler des corniches que surplombe la montagne. Tout cet effort s'est porté sur la rive gauche; de l'autre côté, le chemin de fer se fraie passage à l'aide de tunnels et de galeries offrant aux voyageurs de courts aperçus sur l'étonnante gorge. Les ingénieurs modernes ont voulu marquer leur triomphe : une des galeries est ornée de créneaux et de tourelles, comme une forteresse du Moyen-Age.

Cette entrée du défilé est elle-même triomphale de par la nature : de fantastiques aiguilles

se dressent, une arête descend, telle une muraille de cyclopes, comme pour barrer le passage ; la route y fore un tunnel, le *Trou du Curé*. Au-dessus de l'arcade, quatre vers ont été gravés en l'honneur du vaillant pasteur qui entreprit l'œuvre surhumaine :

Arrête, voyageur ! Le Maître des humains
A fait descendre ici la force et la lumière.
Il a dit au Pasteur : Accomplis mon dessein,
Et le Pasteur des monts a brisé la barrière.

La muraille calcaire monte à de formidables hauteurs, à peine l'Aude aux belles eaux vertes a-t-elle 10 ou 15 mètres pour s'étaler. Dans cet étroit espace, elle bondit sur des éboulis, blanche d'écume et répand une éternelle rumeur. Parfois les parois ont des fractures semblables à des cheminées ; alors le chemin de fer les franchit en galeries et, aussitôt, s'enfonce de nouveau dans un souterrain.

Le passage est court, 1 500 mètres au plus, mais il cause une impression profonde, plus par la puissance du labeur humain qui a ouvert ce défilé que par la grandeur de l'œuvre des siècles.

Voici la lumière plus éclatante, les pentes sont moins raides sur la rive droite, des vallons courts y aboutissent à l'Aude ; sur les rochers

où croissent les figuiers, des chèvres vagabondent. Quelques maisons en amphithéâtre, au pied d'une gigantesque falaise calcaire, constituent le village de Saint-Martin-de-Taissac, aujourd'hui Saint-Martin-Lys. L'humble église de ce hameau est celle que l'abbé Armand desservit pendant sa longue et utile existence.

Ici se terminait l'entreprise de cet homme de volonté et de cœur; désormais le fleuve, moins encaissé, permettait le passage jusqu'à Axat. La gorge est étroite encore cependant; pour la parcourir, le chemin de fer a dû multiplier les travaux d'art. Ses viaducs d'un style sévère et sobre s'harmonisent à merveille avec ce cadre austère; des tunnels trouent les éperons.

Un nouvel étranglement semble un moment empêcher le passage, deux *serres* se font face, crêtes minces portées sur de hautes murailles. Derrière l'une d'elles, la serre de Casteilles, débouche à la rive gauche de l'Aude un torrent non moins profondément encaissé, le Rebenty, appelé à devenir célèbre, car son cours offre une continuité de sites superbes. La route qui le remonte est sur bien des points comparable à celle de l'Aude.

Dans cette partie du val, le chemin de fer a dû franchir l'Aude sur des viaducs dont un, biais,

de trois arches, lance superbement son arcade centrale au-dessus des eaux.

La chaussée de Saint-Paul-de-Fenouillet débouche dans cette partie du défilé. La jonction est commandée par des ruines couvertes de lierre. Ce sont les restes d'un château construit sur un monticule derrière lequel s'abrite le bourg d'Axat.

Cet humble chef-lieu de canton est le centre d'une circonscription administrative composée d'emprunts faits à divers petits pays : Sault, Donézan et Fenouillet, mais possédant aujourd'hui une unité réelle grâce aux routes et au chemin de fer qui font d'Axat un centre d'affaires et d'excursions. Par là on rayonne dans les vallées de l'Aude, du Rebenty, de l'Aliès qui mène en Fenouillet, de l'Aiguette qui conduit en Roquefortès. La gare deviendra sans doute une des plus animées du réseau du Midi.

Le site est beau : une ceinture de monts couverts de neige pendant une partie de l'année enferme le bassin ; les uns se hérissent d'aiguilles rocheuses surgissant au-dessus de pentes noires de sapins et vertes de hêtres, d'autres sont couvertes de cultures et de pâturages auxquels des bois succèdent vers la cime. Le charme de ce paysage est dans la vaste étendue des forêts,

contrastant avec la nudité des Corbières voisines. Au delà du village, deux oliviers se montrent encore, disant la douceur du climat.

La voie ferrée du Fenouillet quitte la vallée de l'Aude en amont de ce village animé, riant et prospère par le commerce des bois, pour franchir le fleuve sur un pont de neuf arches et trouer le massif de Bac-Estable par un long tunnel.

En amont, l'Aude descend entre deux rangées d'arbres verts, au milieu de la vallée semblable à une corbeille de verdure entre de grandes cimes rocheuses. Ce beau paysage est gâté vers le sud par deux énormes tuyaux, peints en blanc, qui sont allongés au flanc de la montagne. Par là arrive l'eau captée à l'Aude près du hameau de Gesse ; la différence de niveau entre le barrage et le point d'amenée est de 100 mètres environ ; aussi la pression est-elle formidable. L'usine qui emploie cette chute produit l'électricité pour la plaine de l'Aude entre Carcassonne, Fabrezan et Narbonne. Près de cent villes, bourgs ou villages doivent la lumière au torrent. Les pentes des Corbières vers le mont d'Alaric, l'immense vignoble et, jusqu aux premières pentes de la Montagne-Noire sont sillonnés par les fils dont le point d'attache est la vallée d'Axat.

L'usine est à l'issue d'un défilé plus étroit

encore que celui de Pierre-Lis. Il n'est pas long mais superbe. Au pied des immenses parois où le fleuve a creusé un lit sinueux, la route n'a pu être établie qu'à l'aide d'encorbellements; elle évide une roche d'un blanc marmoréen et d'une nudité radieuse. Cette gorge de Saint-Georges mérite une visite.

A l'issue amont, l'horizon s'élargit un peu. Les monts sont admirables de couleurs et de formes : dents, murailles, pics, couvrent les sommets, les ressauts sont tapissés d'une végétation puissante. Plus haut, d'autres cimes plus élevées encore, entièrement revêtues de sapins et de chênes, semblent la limite d'un monde.

Sur la rive gauche court le canal de l'usine électrique, aqueduc de forme rectangulaire, construit en ciment armé, procédé économique peut-être mais bien laid. La houille blanche, vie du paysage lorsqu'elle est en liberté, devient un affront pour lui par les procédés trop modernes de captage. Autrefois, les arcs rampants des aqueducs donnaient de la noblesse aux choses, aujourd'hui tuyaux et chenaux géométriques gâtent les sites les plus riants. A quand une chaire d'art, ou tout au moins de goût, à l'École polytechnique et à l'École centrale? En attendant, il faut que les forêts mettent le rideau vert




La partie non grisaillée représente l'ancien pays de Sault

des sapins et des hêtres devant ces horribles choses. Cela importe d'autant plus que la plupart de ces usines n'apportent pas la vie avec elles, ne font pas naître de centres ouvriers; leurs turbines transforment la houille blanche en volts et en ampères et, sur des poteaux et des fils bien laids, eux aussi, portent la clarté et l'énergie loin de la rivière nourricière.

La vallée bifurque; celui des deux bras qui semble continuer l'axe du cours de l'Aude n'est cependant qu'un affluent, tandis que l'Aude débouche à angle droit sur la fissure régulière. Le torrent qui arrive ici est l'Aiguette ou Guette. Il coule entre deux rangées de montagnes presque à pic, mais si bien revêtues d'arbres que l'on dirait un couloir de verdure. Jadis déserte, cette fissure est aujourd'hui parcourue par une route hardie s'élevant sur la rive droite au long de l'Aiguette tombant par des chutes successives. La chaussée retrouve le bord des eaux au village de Sainte-Colombe, où accourt le ruisseau de Bailleurs descendu du Tuc-Dourmidou, dont la cime, la Montagne-Rase, dressée à 1 845 mètres, à la jonction des Corbières et des Pyrénées, voit naître sur son autre versant des ruisseaux allant à la Têt.

Sainte-Colombe est à l'entrée des vallées et

du plateau qui doit à son principal village, Roquefort, le nom de Roquefortès. C'est une subdivision féodale de l'ancien pays de Sault, dont on a formé le canton de Belcaire et une partie de ceux d'Axat et de Quillan. L'Aude la sépare en deux fractions dont le Roquefortès est la moins populeuse et la plus étendue, comme elle est la plus solitaire. Peu de cultures, pas de maisons isolées, l'exploitation des bois est la principale source de vie des pauvres villages perdus dans ces solitudes. La route remonte la rive gauche de l'Aiguette ; sur la rive droite, un sentier muletier s'élève, très raide, vers une issue entre les rochers : le pas du Traoü, et atteint Counozouls, village juché très haut, comme perdu dans les nuages[1]. Ce pauvre gîte borde le formidable précipice où le torrent mugit après avoir traversé un vallon alpestre dont la tête est au sein de la belle forêt de Lapazeuil, sylve de hêtres et de sapins couvrant 500 hectares de monts extraordinairement plissés.

Si la haute vallée de l'Aiguette ne renferme aucun village et ne possède comme habitations que de rares granges et des scieries, un vallon adjacent parcouru par la Clarianette est le cœur

1. Voyez la note de la page 126.

du Roquefortès. Ce ruisseau descend en cascades du plateau supérieur dont il est la grâce et la vie. A Roquefort, il fait mouvoir des moulins et une filature de laine. Avec l'exploitation des bois et celle, intermittente, du talc, ce sont les grandes branches d'activité du plateau.

Le village est double: au bas, à 1 009 mètres, le centre communal; à 1 039 mètres, le hameau de Buillac; entre les deux, une église et une chapelle. Tout autour, le plateau, très mouvementé, est une heureuse succession de sapinières sombres et de prairies d'un vert doux. Au sud, où les montagnes se haussent à plus de 2 000 mètres, les cimes sont couvertent de grandes forêts, entre lesquelles des pâturages se montrent.

Tout ce bassin rustique est si bien encadré, que l'on se croirait dans un monde fermé. Cette sensation est plus grande encore au village du Bousquet, situé sur un chemin conduisant à Escouloubre par le col de Caravel, ouvert à 1 300 mètres, au milieu d'un plateau hérissé de roches.

Ces hauts parages sont voués surtout à l'exploitation des bois, devenue active par la création des routes nouvelles qui ont remplacé les rudes sentiers, seuls moyens de communication il y a vingt ans encore. Jadis on produisait surtout du charbon, aujourd'hui on peut descendre

les troncs énormes de sapins et de hêtres, si on ne veut les débiter dans les scieries. Les arbres sont si nombreux dans les deux parties de la contrée, que le nom de Sault viendrait, dit-on, de *Saltus :* la forêt sauvage.

Le Roquefortès possédait dans Escouloubre la capitale nominale du pays de Sault, mais Escouloubre fit bientôt partie du Donézan, avec lequel ses relations sont plus faciles, par la proximité sinon par l'état des chemins, qui étaient et sont encore extrêmement raides.

La déclivité des pentes est telle, d'ailleurs, que les rives de l'Aude semblent constituées par des murailles titaniques ; celles du Roquefortès sont splendides avec leur revêtement de bois où l'on se hisse difficilement en suivant de vertigineux sentiers en lacets. Aussi est-ce toujours désormais par la route de Sainte-Colombe que l'on monte en Roquefortès.

Au-dessus du confluent de l'Aiguette, on pénètre dans la partie la plus extraordinaire de la vallée. Jusqu'au château d'Usson, pendant 14 kilomètres, c'est une gorge resserrée entre des parois immenses, revêtues jusqu'à leur cime du plus merveilleux manteau de forêts que l'on puisse voir. Malgré son peu de largeur et sa

profondeur, l'abîme est en pleine lumière, car il est orienté de l'est à l'ouest. Il y a vingt ans, c'était une expédition d'alpiniste que le passage dans l'énorme gorge : les récits des rares voyageurs en font un tragique tableau. Aujourd'hui, une route superbe borde le courant, offrant sans cesse de splendides décors. La rivière bruyante laisse à peine place au chemin, de chaque côté les futaies escaladent les raides parois, plus humides et fraîches sur la rive droite exposée au nord, plus sèches, souvent nues du côté tourné vers le soleil. Ici les chênes verts se voient encore et les chênes rouvres dominent; plus haut, les hêtres, les frênes, les sapins, montent jusqu'à la lèvre du Roquefortès. Au fond, une rangée d'aulnes borde le torrent et y baigne des racines rougeâtres.

Du sein de cette végétation intense s'élancent des roches grises. Deux câbles ont été tendus pour descendre les bois de la forêt de Navarre; les grands troncs de sapins font là une course vertigineuse de plus de 300 mètres. Du côté opposé, la formidable terrasse du Sault porte le village du Clat, riche en truffes. Soudain la gorge semble fermée par deux grandes pyramides de rochers; un de ces rocs évoque vaguement un profil humain, c'est la *tête de Louis XIV*, pour les gens du pays. Au pied de cet obstacle,

l'Aude a un lit de 2 mètres de largeur à peine, dans lequel elle mugit et se cabre. Des sources ruissellent des monts, des cascades se précipitent. Ce passage est en quelque sorte une limite de végétation, le chêne vert disparaît peu à peu; le chêne blanc, l'érable, le merisier, le tilleul, se mêlent aux pins qui, plus haut forment de belles futaies. Par son côté sylvestre, cette gorge est une des plus splendides de notre pays; sa beauté est relevée encore par les broussailles et les flancs nus de la rive gauche, dont cette nudité fait mieux comprendre la hauteur des parois.

Voici le barrage qui retient les eaux de l'Aude et les oblige à pénétrer dans le canal de l'usine électrique. C'est un remarquable travail. On l'a établi, avec sa maison de garde, dans une partie de gorge un peu évasée, il y a même place pour une petite prairie. Là sont les deux ou trois maisons et l'auberge de Gesse où les voyageurs du Donézan s'arrêtent pour déjeuner. On y voit quelques cultures; un chemin accessible aux voitures s'élève dans un petit vallon et conduit sur le plateau de Sault, entre d'immenses rochers bizarrement découpés, pour atteindre le village de Bessède-de-Sault. Une roche porte une ruine au sommet.

Au delà de Gesse, la gorge de l'Aude se res-

serre de nouveau. La forêt de Gesse au sud, noire de sapins et de hêtres, couvre la falaise de la rive droite ; en face sont les maigres bois de Sarrebiau. A l'extrémité de ces sylves, descendent deux torrents : l'un, appelé Laguzon, vient d'Escouloubre, c'est-à-dire du Donézan, et forme ici la lisière des deux pays ; l'autre descend du col des Aichides, sur le plateau de Sault.

En route pour ce plateau. Il y a bien là-bas, vers Fontanès, un chemin de voiture, mais l'embranchement est loin, la route décrit des lacets pour atteindre des rochers qu'elle troue en tunnels ; aussi je préfère tenter l'escalade directe vers Aunat. Le chemin en zigzag est raide, mais il aboutit bientôt à un premier col, celui des Clausels ; la route conduit ensuite, à travers un plateau en cuvette, au col des Aichides, à 1 011 mètres d'altitude. Pendant tout ce parcours, les vues sont fort belles sur le défilé de l'Aude, les monts et le vallon d'Escouloubre.

Le col des Aichides domine une dépression profonde et dénudée que la carte appelle la *Vallée-sans-Issue*. Sur les parois se dresse Aunat, village qui est le cœur de la partie du Sault comprise entre l'Aude et le Rebenty.

Le plateau est vaste, peuplé, assez bien cul-

tivé, les monts qui l'entourent sont couverts de forêts. Les villages et les hameaux sont nombreux et relativement considérables, bien que le paysage immédiat soit nu et triste. Mais la plaine se creuse de ravins où coulent des fontaines allant au Rebenty par le fort ruisseau que bordent Rodome et Munès.

Au delà d'un petit col qui domine Rodome, le chemin va passer au pied de Mazuby et descend dans la gorge du Rebenty, sinistre à l'heure crépusculaire où je l'atteins, en face d'une tour qui rend le site plus fantastique. Puis ce sont des lacets longs et raides et, enfin, les lumières d'Espezel, où je trouve gîte.

Au matin, debout dès les premières lueurs de l'aube, j'ai le chagrin de voir le plateau couvert de nuages. Il faut me mettre en route sous ce ciel bas et gris, présageant d'imminentes averses. Au lieu de prendre la grande chaussée, je m'en vais à Roquefeuil, village populeux mais triste par ce temps qui permet à peine de deviner les pics et les rochers hérissant cette partie du plateau. Cependant un peu de clarté s'est faite dans la brume quand apparaît la masse amphithéâtrale du bourg de Belcaire, dominée par des ruines et un calvaire.

La pluie tombe bientôt à flots, le plateau dont je voulais voir les pertes de ruisseaux est noyé dans la buée lourde, les forêts de sapins que j'espérais parcourir sont inabordables.

Enfin l'averse s'est apaisée; le ciel reste sombre, il faut décidément renoncer aux courses projetées. Navré, je retourne vers la gorge de l'Aude pour gagner le Donézan. Cette fois je suis allé traverser la profonde vallée du Rebenty à Niort, dont le château fut le siège de l'autorité féodale dans le pays de Sault. La course a été longue jusqu'au pied de Fontanès, où je trouve la voiture de Quérigut.

Pourrai-je jamais monter encore dans cette contrée dont je désirais surtout voir les grands bois, merveilles aux yeux des gens des Corbières et du bas pays [1] !

1. Depuis ma visite au pays de Sault, cette contrée a été mise en émoi par de graves incidents survenus à Counozouls. Les habitants, qui exerçaient, par tolérance du propriétaire, des droits de dépaissance sur des forêts, s'opposèrent à la prise de possession de ces bois par un acquéreur. Un procès s'est engagé, les habitants l'ont perdu; ils ont tenté d'empêcher l'exécution de l'arrêt: armés de fusils de guerre, ils menaçaient de tirer sur les autorités. En décembre 1903, le préfet, dans une expédition difficile à cause des neiges, parvint à calmer les esprits.

# VIII

## LE DONÉZAN

L'Aude entre Gesse et Usson. — La fontaine d'Argent. — Les bains d'Usson. — Le château d'Usson. — Ce qu'était le Donézan. — La Sonne. — Rouze. — Mijanès et sa montagne. — La vallée de la Bruyante et ses lacs. — Le massif et le lac du Laurenti. — Artigues. — Le Pla. — Blocs erratiques. — Quérigut. — Les bains de Carcanières et d'Escouloubre. — La république du Donézan.

Puyvalador. Juillet.

Depuis l'embouchure du Laguzon, torrent d'Escouloubre, jusqu'au pied des ruines d'Usson, la gorge de l'Aude est plus belle encore qu'en aval. Le fleuve descend par une pente très rapide, en bonds vertigineux ; l'eau jaillit jusqu'aux aulnes d'un vert sombre, dont les rameaux s'unissent en berceau au-dessus du lit étroit ; les clématites grimpent aux arbres et vont d'une rive à l'autre en laissant pendre leurs élégantes lianes. Au-dessus des forêts de sapins qui tapissent la montagne conique du pic de Laguzon (1 382 mètres), se hérissent de belles roches. Des grottes se creusent ; l'une d'elles est superbe,

à en croire mon cocher, qui la visita au cours d'une excursion plutôt mouvementée. En face, les escarpements sont plus formidables encore : c'est la montagne de la Gouge (1 538 mètres). Ce versant ensoleillé n'a qu'une pauvre végétation, mais la roche est admirablement fière par les teintes puissantes des grandes cimes. Au pied de la Gouge, le chemin de chars de Fontanès et du plateau de Sault atteint la grande route, au débouché d'un ruisseau descendu du bassin enclos de forêts de sapins et de roches aux teintes vigoureuses, véritable entonnoir où se cache le pauvre village de Campagna-de-Sault. Aucun hameau n'est plus isolé que celui-ci, enfoui à 900 mètres d'altitude ; des monts dépassant 1 700 mètres, atteignant près de 2 000 mètres au Sarrat d'En-Silici (1 966 mètres) et au pic d'Ourthizet (1 937 mètres), l'enferment dans un cirque majestueux et austère. Les sombres forêts de Salvanères et d'Aspres revêtent en partie ces rudes amoncellements de rochers. Dans l'étroit bassin, un torrent a scié la roche et creusé de profonds abîmes. Les habitants, bûcherons ou pasteurs, ont de petites cultures et, pendant les veillées, tressent des paillons et des cabas. *Village misanthrope,* ont dit de Campagna-du-Sault deux botanistes qui ont patiemment exploré

la contrée[1]. L'épithète, juste lorsque la route nationale n'était pas construite, le reste aujourd'hui : c'est au prix d'un long détour que l'on atteint cette solitude.

Près et en amont du débouché de Campagna, où l'on pénètre dans le département de l'Ariège, une abondante source, d'une extrême limpidité, jaillit avec violence au bord de l'Aude ; ses eaux sont d'une belle teinte blanche qui lui a valu le nom de *Hount* (fontaine) d'Argent. On attribue cette puissante naïade aux eaux qui tombent sur la montagne de Mijanès, dont les parois sont constituées par des roches perméables ou fissurées.

Plus loin, de longues et maussades constructions bordent la route. Elles sont complètement dévastées, portes et fenêtres ont été enlevées ; des salles qui semblent avoir eu quelque confort se transforment en abri pendant les orages : on y fait reposer les chevaux et le bétail. Cette lugubre bâtisse fut un établissement thermal auquel la création de la route paraissait assurer quelque avenir. Les habitants du Donézan et du pays de Sault utilisaient depuis longtemps les

---

1. Le docteur Jeanbernat et M. Timbal-Lagrave dans leur livre sur le massif du Laurenti.

eaux pour les maladies nerveuses ou rhumatismales, les affections de la peau et surtout les plaies ; ils appelaient la source principale *Fontaine des Plaies*. Cependant les thermes n'ont pu se développer, le propriétaire les a abandonnés, les gens du pays ont enlevé les portes et les fenêtres. Il ne reste d'intact qu'une villa sur la rive droite de l'Aude, les misanthropes y trouveraient un asile selon leur goût.

Un défilé s'entr'ouvre entre des roches aiguës, et l'on voit apparaître sur un promontoire les ruines du château d'Usson. Elles n'ont pas de beauté propre, ce sont de régulières murailles déchiquetées par le temps ; merveilleusement campées, elles dominent un petit cirque d'une fraîcheur exquise. Sous les aulnes géants et les noyers vigoureux s'étendent des prés fleuris, où abondent de grandes ancolies d'un bleu pâle.

Lorsqu'on lit les récits des visiteurs d'autrefois, quand on songe avec quelle difficulté on pénétrait dans ce pays, on est surpris de trouver une forteresse aussi considérable que celle d'Usson ; la contrée, semblait-il, devait se défendre elle-même. Mais il ne faut pas oublier la mobilité des anciennes armées, des bandes surtout ; elles n'avaient pas nos lourds impedimenta de voitures et de canons ; piétons et cavaliers passaient

partout. Telle position inexpugnable aujourd'hui ne l'était pas alors ; de là, nécessité de créer des châteaux forts pour défendre des sentiers ou d'autres points de passage.

Or, le château d'Usson fermait l'entrée la plus facile de la haute vallée de l'Aude et du large bassin de Quérigut, ouvert entre les âpres cimes rayonnant du puissant massif montagneux du Laurenti. Aux temps féodaux, ce grand cirque, bien délimité, constituait la seigneurie du Donézan, partie du comté de Foix. Circonscrit par les montagnes qui le séparent du pays de Sault, de la haute Ariège, du Capcir et du Roquefortès, le pays avait une individualité naturelle qui a persisté malgré la création des routes. Le mot de Donézan est demeuré dans les expressions locales. Les hasards de la constitution des États au Moyen-Age en avaient fait un domaine des comtes de Foix ; pour en protéger l'entrée contre la France, ces princes construisirent le château d'Usson. Après la réunion à la couronne, le Donézan conserva ses coutumes et ses privilèges et fit toujours partie du domaine royal.

La Révolution respecta ces liens. Au lieu d'attribuer le Donézan au nouveau département de l'Aude vers lequel il tend naturellement par le cours du fleuve, elle en fit un canton de l'Ariège,

bien que les relations soient difficiles à travers le massif du Laurenti et même impossibles en hiver. Pour aller de Foix à Quérigut, on doit souvent passer par Toulouse et Carcassonne!

Aujourd'hui, Usson n'est plus qu'une saisissante ruine, plus imposante que les pauvres restes de Saint-Félix, seul vestige du bourg de *Donatianum*, capitale de la contrée, dont le nom a formé celui de Donézan.

Toute la population de ce petit pays, sauf Escouloubre, de l'autre côté de l'Aude, qui lui fut rattachée, est réunie sur les bords de la Sonne et des torrents qui la forment. Deux des villages dominent le bassin : le Puch et Escouloubre, les autres ont chacun leur vallon de prairies et de cultures.

La Sonne atteint l'Aude sous les ruines d'Usson ; la route nationale, qui jadis la suivait pour aller franchir le col des Ares, a été transportée au long du fleuve, où elle continue son étonnant tracé au fond de gorges, moins belles, il est vrai, couvertes de broussailles au lieu de forêts. L'ancienne voie n'est plus qu'un chemin vicinal, bien entretenu ; assez raide, il s'élève rapidement vers Rouze. Bientôt on domine Usson, et ses ruines paraissent plus farouches et belles. Le torrent tombe en cascades d'argent au milieu des arbres

et des prés. Jusqu'au village, c'est une suite de chutes admirables et bruyantes.

Rouze ouvre la ligne des centres d'habitation ; il couvre une terrasse au confluent de la Bruyante et du ruisseau de Laurenti, dont la réunion forme la Sonne. Tout autour, les eaux bondissent à grand bruit. Sur un chaos de rochers, le village a des façades blanches et des toits d'ardoises ; les fenêtres ouvrent vers la vallée de la Sonne, si profonde que le château d'Usson, couronnant son roc contre lequel un hameau est accroché, semble au fond de l'abîme. Rouze a de belles cultures : seigle, froment, pommes de terre, luzerne, même un peu de maïs encore, malgré l'altitude de 975 mètres.

Des deux torrents réunis à Rouze, la Bruyante est le plus considérable; elle descend au pied de la montagne de Mijanès hérissée de rochers. Les obstacles qu'elle rencontre l'obligent à une lutte bruyante qui, dit-on, lui aurait valu son nom. Sur ses rives, à un kilomètre de Rouze, est le bourg de Mijanès, la plus grosse agglomération du Donézan après Querigut [1]. C'est le centre dont le tracé est le moins irrégulier, mais les rues

1. 410 habitants, tous agglomérés ; Quérigut, 600 habitants, dont 437 agglomérés.

sont en pentes raides, pavées de cailloux inégaux et d'une remarquable saleté. Mijanès s'appuie à sa montagne décharnée à cause de l'imprévoyance humaine qui a détruit les bois, soit pour alimenter en charbon une pauvre forge aujourd'hui disparue, soit pour remplacer les arbres par des pâturages que les orages ont bientôt détruits.

En amont de Mijanès, on ne trouve la vie que pendant l'été, quand le bétail paît les immenses pelouses arrosées par les torrents coulant au fond de vallées sévères. Ces cours d'eau, descendus des hauts sommets du Laurenti formant ligne de faîte entre la Méditerranée par l'Aude et l'Océan par l'Ariège, ont pris naissance au sein de petits lacs endormis entre les rochers et les pâturages. Ces nappes, qui se succèdent tels les grains d'un collier, étaient plus nombreuses jadis. Beaucoup ont été comblées par les alluvions ou les couches successives de tourbe et forment des fondrières perfides appelées *mouilles*. La Bruyante possède beaucoup de ces laquets atterris.

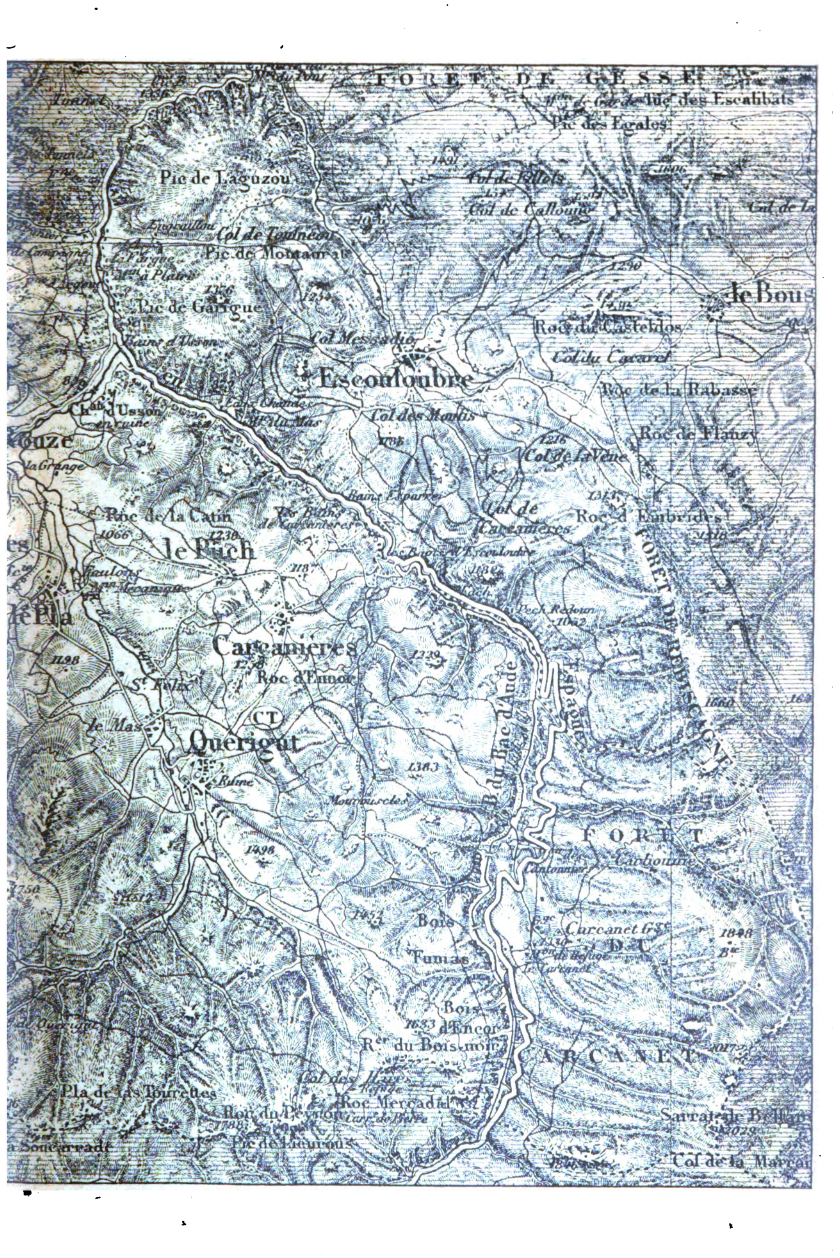
Les abords immédiats du village sont nus; on retrouve la grande végétation en remontant la Bruyante bordée d'arbres, aulnes ou peupliers. La forge qui a détruit tant de forêts est en ruine au-dessous du bois de France peuplé de hêtres,

devant lequel descend le ruisseau de Paillère, venu du lac minuscule de ce nom. En remontant la Bruyante dans son vallon coupé de mouilles, on atteint de belles forêts de sapins dont celle de Paillarel est la plus épaisse. Ces bois vont finir contre des cimes décharnées, couvertes de neige la plus grande partie de l'année et qui enclosent de hauts vallons, où dorment des lacs. La Bruyante se forme entre le pic de Tarbezou (2 366 mètres) et le pic de Balbonne (2 322) par les eaux du lac Noir, du lac Bleu, du lac de Rabassolès et du lac de l'Estagnet, improprement appelés étangs par les habitants et la carte d'État-major, bien que ces pièces d'eau peuplées de truites n'aient rien d'artificiel. Dans un autre vallon, auquel on parvient par un effroyable chemin, l'*escale,* c'est-à-dire l'échelle, dort le lac, plus froid, de Valbonne.

Cette partie des Pyrénées est très sauvage ; si la forêt de Paillarel possède des sapins splendides, le reste est nu ; il n'y a d'autres abris que d'abominables cabanes de bergers dont MM. Jeanbernat et Timbal-Lagrave, explorateurs botanistes du pays, font un repoussant tableau.

Au sud-est, de petits lacs et des mouilles se suivent au long du ruisseau de Barbouillères


ANCIEN PAYS
DE DONEZAN
Echelle au 1/80000
Campagna
Forêt de Salvanières
Roc de la Pinouse
MONTAGNE DE MIJANES
Mijanès
Pic de Fontargent
Pic de Mounegou
Roc de la Maoure
FORET
DES
HARES
les Grandes Pâtures
Roc de l'Estagnet
Pic de las Trauses
Pic de Balbonne
Pic de la Camisette
Roc de Frontils
Roc des Cougats
FORET DE BRAGUES
St de l'Embinade
Roc de Bragues
le Roc Blanc
Pic de Camp Ras
Pic de Baxouillade



Pic de Laguzou
Pic de Gargue
Escouloubre
Col des Moulis
Roc de la Rabasse
Roc de Flanzy
Col de la Vène
le Bous
Roc de la Catin
le Puch
Carcanieres
Roc d'Ennor
Querigut
St Felix
le Mas
Col de Carcanieres
Roc d'Embrides
Pech Redoun
Chat. d'Usson
Bois
Fumas
Bois d'Encor
Rr du Bois noir
Roc Mercadal
Pla de las Tourrettes
FORET
DU
CARCANET
1491
1606
1290
1216
1313
1066
1238
1187
1062
1229
1363
1498
1453
1633
1848
1198
1668
2029

qui se creuse un vallon profond dans la forêt. Les sources de ce petit cours d'eau sont au cœur du massif du Laurenti, un âpre chaînon le sépare du bassin où le lac de ce nom dort entre les pins, les rhododendrons, les sapins et les hêtres de la forêt de Bragues. Sur les eaux tranquilles du lac se reflètent de hautes cimes, le Roc Blanc, le pic de Joucarels, le pic de Fronteils, d'autres encore.

Ce sont des solitudes, toujours superbes, souvent charmantes, mais où le touriste ne trouve aucun gîte, sinon les odieuses cabanes des gardiens de bestiaux, seuls hôtes de ces monts. Les sentiers qui y conduisent, souvent difficiles, rayonnent tous vers Mijanès dont ils font le centre véritable de la contrée.

Sauf Mijanès, il n'y a pas de villages dans les vallées du Laurenti et de la Bruyante ; mais le premier de ces cours d'eau est gardé à son débouché vers le ruisseau de Quérigut par deux petits centres : Artigues, assis sur une croupe molle, couverte de belles prairies encadrées peupliers, et Le Pla. Artigues est purement pastoral ; Le Pla, au contraire, possède auberges, notaire, artisans nécessaires à la campagne, et même deux minuscules filatures. Le petit bourg

fait face à une montagne hérissée de roches ; tout autour, des champs de seigle et des prairies dessinent une ceinture aimable. En cette contrée où le confort et même la propreté sont encore choses inconnues, Le Pla offre des ressources de gîte ; aussi le préfère-t-on à Quérigut comme séjour : le percepteur, l'agent voyer, le garde général des forêts, le receveur de l'enregistrement, y résident. Tout à l'heure je faisais route avec des agents d'une société qui veut créer un chemin de fer électrique dans ces montagnes ; ils sont descendus à l'auberge du Pla, mieux tenue que celles du chef-lieu.

Des abords de ce « Versailles » du Donézan, on embrasse d'un coup d'œil tout l'ensemble du pays qui affirme bien nettement son unité par le cadre de ses grands monts : massif du Laurenti et chaîne de Madrès. Vers le sud, le bassin s'élève en pente douce striée de vallons. Au milieu trône Quérigut, dominé par la silhouette noire de son château singulièrement dressé sur un rocher sombre. En bas, s'aligne une rangée de constructions blanches : les écoles.

Cette haute vallée est très verte par les moissons, assez peu étendues, et par les prairies naturelles autrement vastes ; mais ces ondulations sont parsemées d'une multitude de traînées

ou de roches isolées de granit. Ce sont des blocs erratiques, témoins de l'ancienne expansion glaciaire. Ils forment sur les sommets des mamelons de fantastiques amas ruiniformes, comme les débris de forteresses de géants.

Dans cette contrée chaotique, Le Pla est relativement horizontal ; seul entre tous les villages du Donézan il n'est pas formé de rues raides et rocailleuses. De ses deux torrents, celui de Laurenti débouche par une gorge assez laide, creusée dans une vaste moraine.

Le Laurenti donne la vie à des scieries où sont débités les hêtres et les sapins des grandes forêts étendues au-dessus de la zone des prairies ; le ruisseau de Quérigut fait également mouvoir de petites usines, moulins à blé et à foulons. Ce dernier cours d'eau a pour vallon une admirable conque de prairies, en ce moment blanchies par la profusion des narcisses qui répandent une puissante senteur.

La route s'élève encore de 100 mètres jusqu'à Quérigut, en franchissant des torrents descendus de hauts sommets revêtus par la forêt de Bragues. Des pentes parcourues, on découvre, sur la rive opposée, des moraines tapissées de prairies au milieu desquelles les blocs erratiques, particulièrement nombreux, offrent des disposi-

tions étranges. Ici ce sont des cascades subitement figées, là des amoncellements, plus loin de hautes aiguilles. Les crêtes de ce pays bouleversé sont des dents de scie ébréchées. Au-dessus de ce chaos, deux villages, le Puch et Carcanières, sont d'aspect misérable.

Une route forestière, bien entretenue, du moins à la jonction avec le grand chemin, se détache à l'entrée du vallon de Saint-Jammes pour pénétrer dans l'intérieur du massif du Laurenti. Elle a son point de départ en face des ruines informes du hameau de Saint-Félix, le *Donatianum* qui fut la métropole du futur Donézan. De là, Quérigut se montre sous son aspect le plus original; on le devine à peine derrière un rocher à trois pointes dont la cime médiane garde les ruines du château. Pour atteindre le bourg, il faut traverser un hameau, le Mas, d'où part le chemin du Puch, franchir le torrent et, par des pentes que gagne le reboisement, tourner brusquement à l'est.

Alors on arrive à Quérigut, un des plus tristes chefs-lieux de canton que l'on puisse voir : des rues étroites, sinueuses, raboteuses, déclives, bordées de maisons de granit d'un aspect rébarbatif. Cela se colle au rocher noirâtre et dévale vers Carcanières. La pluie d'hier et de ce matin a accumulé les immondices au milieu de ces voies

maussades. Pas une devanture de boutique un peu accueillante, pas une façade blanche. La rue principale, qui fut la route nationale d'Albi en Espagne avant la déviation par les bords de l'Aude, est elle-même de parcours assez difficile.

Ce milieu peu folâtre est pourtant celui dans lequel naquit le futur duc de Roquelaure, « duc à brevet et plaisant de profession », a dit Saint-Simon. Les Roquelaure n'ont pas disparu de ce pays, le *Bottin* indique comme directeur d'un des établissements thermaux de Carcanières, M. de Roquelaure.

Quérigut, au temps où naquit le facétieux maréchal et duc, constituait la capitale de l'espèce d'État indépendant qu'était alors le Donézan. Les franchises du petit pays, garanties par les comtes de Foix, l'avaient été par leurs successeurs, les rois de France. Les communes actuelles formaient des « consulats » s'administrant eux-mêmes. Ces consulats nommaient un syndic placé à la tête de l'administration du pays. Deux fois par an, le juge mage, celui de Foix d'abord, celui de Pamiers ensuite, venait dans la vallée pour régler les différends; le souverain seul pouvait trancher en appel.

Ce régime républicain remontait aux plus anciennes traditions du pays; les comtes de Foix

et les rois l'avaient tous respecté, mais Louis XIV, oublieux de ces privilèges, renonça à la seigneurie directe pour la vendre au marquis de Bonnac, et celui-ci supprima le rôle du juge mage pour créer une charge de juge souverain. La Révolution balaya le seigneur et le juge. Elle maintint les droits indivis des communes sur les pâturages et les bois toujours exercés aujourd'hui.

Actuellement le Donézan est un pays en voie de dépeuplement ; à l'époque de la guerre, on comptait encore 2 709 habitants, il n'y en avait que 2 238 au recensement de 1901. Peu à peu les gens émigrent dans les grandes villes ou vers le vignoble. Rien ne les retient, car il n'y a pas d'industrie, les cultures sont rares, la vie est surtout pastorale. L'hiver, les étables sont pleines, mais dès le printemps les vaches s'en vont dans les hautes pelouses, s'élevant à mesure que, la neige ayant fondu, les prairies renaissent à la vie. Les bouviers qui surveillent ces troupeaux passent la nuit dans d'immondes chalets, pleins de vermine. Ils vivent de pain et de laitage. Chaque samedi, on leur apporte des provisions, du vin surtout. MM. Jeanbernat et Timbal-Lagrave ont raconté avec quelque humour les désagréments que leur valut cette coutume, rendant trop loquaces les gardiens de troupeaux dont ils

étaient les commensaux. Les vieux auteurs décrivent déjà cette existence pastorale; elle est donc la même depuis des siècles.

La nouvelle route nationale par la vallée de l'Aude, qui dessert directement les bains de Carcanières, amène quelques voyageurs dans le Donézan. Ces bains étaient autrefois fort peu accessibles, aussi leur installation était-elle sommaire. Maintenant un village thermal d'hôtels et de maisons de location occupe les deux rives du petit fleuve. A gauche ceux de Carcanières, à droite ceux d'Escouloubre, noms des deux communes sur le territoire desquelles ils se trouvent. Mais ces pauvres centres sont loin, on n'y accède que par des chemins en lacets, très ardus, de véritables échelles.

Pour les baigneurs ingambes, Quérigut est un but d'excursion; ses forêts, la vallée supérieure de son torrent, le lac auquel il donne son nom, perle des lacs du Laurenti, sont des sites d'une réelle beauté. Cela, hélas! manque d'abri et ce ne sont pas les auberges plutôt sommaires du bourg qui compensent l'absence de chalets du Club alpin.

---

# IX

## LE CAPCIR

En route pour le col des Ares. — Un canton de l'Ariège à l'écart du département. — La forêt des Ares. — Les abus du pâturage. — Bergers du Donézan. — Ascension dans le brouillard. — Au col des Ares. — Entrée dans le Capcir. — Propos d'un indigène. — Puyvalador. — Fontrabiouse. — Formiguères. — La forêt de la Matte. — Matemale. — Les Angles et la source de l'Aude. — Le col de Casteillou et la Quillanne. — La Llagone. — Arrivée à Mont-Louis.

Mont-Louis. Juillet.

La pluie qui m'avait bloqué à Quérigut semblait se calmer; elle devenait plus fine et l'on voyait les nuages s'élever sur le flanc des monts. Le temps est trop menaçant encore pour me permettre d'atteindre les lacs de Quérigut et de Laurenti, mais il sera possible de franchir sans guide le col des Ares[1] pour aller prendre à Formiguères le courrier de Mont-Louis qui, me dit-on, part avant la nuit. Dans ma hâte d'échapper

1. *Hares* dans beaucoup de documents, notamment la carte d'État-major.

au maussade Quérigut, j'ai aussitôt endossé mon sac, bandé savamment mes molletières alpines et pris le chemin raviné et montueux qui fut autrefois route royale, impériale, puis nationale. Tous ces titres n'en firent jamais une voie bien fameuse ; Vauban l'aménagea pour l'artillerie du grand Roi ; on put, tout au plus, y faire passer des chars rustiques ou des voitures légères. Aujourd'hui l'abandon est complet, la route des bords de l'Aude par les bains de Carcanières a fait déserter l'antique chemin qui, d'ailleurs, monte trop haut. Et Quérigut n'a plus de communications directes et régulières avec le Capcir, pas plus qu'il n'en possède avec le département auquel on l'a rattaché.

Ce canton est peut-être le seul de France qui soit sans relations vicinales avec la circonscription administrative dont il fait partie. Non seulement aucun chemin de fer, mais encore aucune route ne le relie à son chef-lieu. Pour se rendre à Foix et dans le reste de l'Ariège, il faut traverser à pied ou à mulet le massif de Laurenti par des sentiers à peine reconnaissables et aller gagner Ax-les-Thermes, où l'on trouve la civilisation sous forme de gare, de route et même de casino. Encore ce trajet est-il faisable pendant trois mois de l'année, quatre au plus !

Pour gagner la vallée de l'Ariège, une voiture devrait mônter par le plateau de Sault et Belcaire, dans le département de l'Aude ; or, les pentes sont telles, que le plus simple est encore d'aller prendre le chemin de fer à Quillan, en attendant l'ouverture de la gare d'Axat.

Quant au voyage par le Capcir et la Cerdagne, c'est encore une expédition, à moins de s'en aller, comme je le fais, bagage au dos et bâton à la main.

Adieu donc Quérigut ! Le chemin du col s'élève rapidement au-dessus du torrent, au flanc de monts pauvrement boisés. Le vallon se creuse ; sur l'autre versant, les arbres de la forêt des Ares descendent jusqu'au filet d'écume. Immense, cette forêt, au point qu'elle a reçu des noms différents, selon le canton. Les futaies atteignent jusqu'aux hérissements rocheux qui constituent les crêtes du Laurenti, ses premiers arbres se mirent dans les eaux transparentes des lacs. L'étendue est de 7 339 hectares, mais les droits d'usage sont tels, qu'il y a moins de 3 000 hectares de soumis à un aménagement régulier. Près de 4 700 hectares restent en proie aux déprédations autorisées par les privilèges dévolus à l'espèce de république que constituait le Doné-

zan. Même dans les parties aménagées, les habitants des six communes ont droit au bois mort, ils peuvent faire pâturer les « bêtes aumailles », c'est-à-dire le gros bétail, et exercer le « maronage à titre onéreux ».

Entre les pins à crochets qui peuplent la forêt aux abords de Quérigut, on voit s'entr'ouvrir le vallon conduisant au lac. Des nuages masquent les cimes principales et étendent une ombre triste sur ce pli sylvain. Le chemin, abrupt mais boueux, est tracé entre les blocs erratiques surgissant au milieu de prairies en pentes raides. Des génisses pacagent sous la garde de bouviers; le gros des troupeaux est dans la montagne.

Je tente de causer à ces gardiens, un seul paraît me comprendre. Je lui demande s'il y a des fruitières, des beurreries, des fromageries; il ouvre de grands yeux étonnés, évidemment ces mots lui paraissent vides de sens. Tout est à faire encore dans ces pays pour l'éducation économique des habitants. Quand donc les hommes qui ont charge de l'instruction des paysans comprendront-ils que les notions d'économie rurale doivent être la base même de l'instruction? Au lieu d'aller chercher des sujets de dictée et de lecture dans les œuvres d'auteurs que les élèves ne liront jamais davantage, pourquoi ne pas

puiser simplement dans quelques livres spéciaux et de graver ainsi, à l'insu même des enfants, des idées nouvelles qui germeront un jour? Tout, dans l'école, devrait être ramené à l'amour du sol natal et au développement de ses richesses naturelles. Pour cela il ne faudrait pas imposer le même programme scolaire au gamin du Donézan et à celui de Toulouse ou de Paris. A quoi servira la teinture de science donnée au futur bouvier de Carcanières, pour aller se terrer dans la *jasse* immonde où il passera les nuits d'été? N'eût-il pas mieux valu lui enseigner quelque souci d'hygiène et un peu de sciences naturelles appliquées à son métier d'éleveur d'aumailles?

Quittant ces braves gens dont l'ignorance m'amène à cette digression, je reprends le chemin. Il est fort maussade: à gauche des pentes gazonnées couvertes de blocs de granit masquent la vue, à droite d'autres pentes parsemées de pins rabougris et de cépées de hêtres. Cette misérable végétation n'est point due au sol, mais aux coutumes de déprédations des habitants qui laissent dévorer les pousses par le bétail et coupent sans remords les beaux baliveaux. Au fond d'un ravin coule le ruisseau du col des Ares, formé dans la *mouille* du Mercadal.

Le brouillard me prend, adieu désormais tout

espoir de découvrir les monts du Laurenti ! Je monte sur leurs flancs sans voir autre chose que les amoncellements de rochers et les buissons de hêtres. Heureusement le chemin reste bien tracé, j'y vois assez clair encore pour juger des brusques lacets et les couper par des sentiers creux. Depuis longtemps j'ai cessé d'apercevoir le château de Quériqut, surgissant des toits d'ardoises et Le Pla, gracieusement posé au milieu du bassin.

Les nuages se résolvent en pluie, mais sans cesser de planer très bas. Et cette montée est lugubre, on la dirait sans fin. Là-haut je distingue vaguement des animaux qui me semblent énormes, c'est un effet d'optique : lorsque je les atteins, je me trouve au milieu d'un troupeau de moutons. Le berger, enveloppé dans un grand manteau, est abrité sous une roche en saillie. Je lui demande si le col est loin encore.

— Vous y êtes, me dit-il ; là-bas, voilà Rieutort.

Et du doigt il m'indique le sud — dans la brume.

Je consulte la carte : elle indique un refuge ; la brume ne me permet pas de voir si la baraque existe toujours. Le col, bien dessiné par les officiers d'état-major, entre le pic du Lieurous et le roc Mercadàl, n'est pas coté, mais il s'ouvre à

1 600 mètres au-dessus de la mer, 350 mètres au-dessus de Quérigut.

L'ancienne route est toute défoncée ; souvent elle se perd dans les flaques de boues amenées par les pluies, ou se transforme en lits de ruisseaux qu'il faut éviter par le passage à travers des prairies fangeuses, des mouilles. Triste, douloureusement triste l'entrée en Capcir sous la brume.

De ce côté pas d'arbres, mais des pelouses continues. Il me semble qu'elles s'étendent peu à peu, on dirait qu'elles s'illuminent. Vraiment je sors du brouillard ! Et voilà que s'ouvre une vallée très longue, entre des montagnes fort hautes et régulières, revêtues de bois. Le fond, large de près d'une lieue, aplani comme un lit d'ancien lac, est couvert de prairies et de cultures.

C'est le Capcir.

Une ligne d'arbres révèle le cours de l'Aude, dont ce vaste terroir, long de 10 kilomètres, est le bassin supérieur. La base des monts de Madres, vivement éclairée par le soleil oblique, fait vigoureusement ressortir deux villages : Odeillo et Réal. Au-dessous du chemin que je suis, voici un autre hameau, Ricutort ; plus loin Puyvalador couvre une croupe gazonnée.

L'aspect n'est pas aussi morose que le disent

certains auteurs, il n'a pas non plus la grâce pastorale vantée par d'autres écrivains. Le bassin est beau, mais d'une majesté froide par la monotonie du plan de prairies et de céréales et la régularité avec laquelle les bois de sapins viennent finir sur les essarts. Cela manque de variété, car il n'y a pas de haies, pas d'habitations isolées et les villages, surtout en amont, sont séparés par de trop grands intervalles.

D'ailleurs ces centres d'habitation sont rares, le Capcir possède seulement six communes et, en dehors des chefs-lieux, les hameaux de Rieutort, Odeillo, Espousouille, Villeneuve et Creü. Cela ne suffit pas à remplir le paysage.

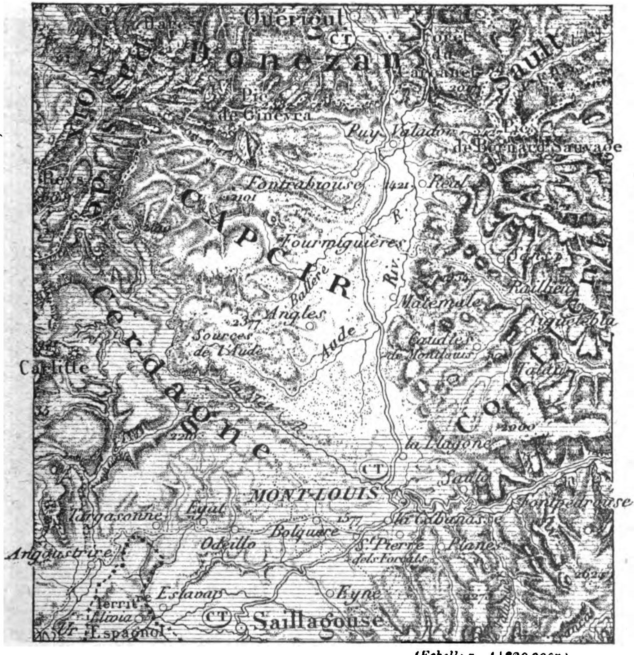
Pendant que je contemple ce tableau, retentit un sonore bonjour. Un paysan descend près de moi ; il porte sur l'épaule un outil, hache à un bout, houe de l'autre, qui lui a servi à réparer les fossés d'irrigation. Je réponds à sa politesse en allant lui tendre la main et en achevant le chemin avec lui. Me voyant crotté et mouillé, il me dit en riant :

— Pas fameux le chemin du col des Ares !

Et subitement, devenu sérieux, il ajoutait avec une sorte de mélancolie qui me frappa :

— C'est pourtant celui de nos ancêtres. Il en est passé ici, des anciens ! On en voyait plus

qu'on ne voit maintenant de monde sur la grand'-route. On gravissait le col à l'entrée de l'hiver pour aller dans la plaine et l'on rentrait au prin-




(Echelle au 1/320 000e.)

temps avec quelques écus en poche. Maintenant on s'en va encore, mais en voiture, par la route, et l'on ne revient guère : les villes et le vignoble gardent bien des nôtres !

Je me trouve en compagnie d'un homme intelligent, jeune encore, trente ans à peine, qui a accompli son service militaire dans la « Plaine », terme vague employé par les montagnards pour indiquer ce qui n'est pas leurs vallées et leurs sommets. Comme je m'étonne de ce qu'il ne s'est pas laissé tenter par l'émigration, il me dit:

— Certes j'ai eu l'idée, moi aussi, de rester là-bas, mais j'ai pensé que, si rude soit l'hiver dans notre Capcir, la vallée assurait l'existence et donnait suffisamment carrière à l'activité. Vous ne voyez pas notre pays dans sa vie, il faudrait pour cela monter sur les *plas* qui couvrent les montagnes. Vous y trouveriez par centaines les chevaux et les vaches gardés par les bergers. Car nous avons beaucoup de chevaux, et de belles bêtes, très recherchés dans la plaine et en Espagne. En ce moment, il n'y a en bas que les bêtes de travail et les jeunes génisses.

Et comme je l'entreprenais à son tour sur la possibilité de créer des fruitières qui permettraient de donner le bien-être, et de retenir la population, il eut un geste vague:

— On y viendra peut-être un jour!

Ainsi causant à travers les prés fleuris de narcisses, nous avions atteint le bas de la côte, au

pied de Puyvalador, dont les maisons blanches se groupent près d'une église très humble, sur un mamelon de gazon. Ce fut « dans les temps » une ville fortifiée, me dit mon compagnon, les rois d'Aragon y tenaient garnison contre la France. Le pays a bien perdu : jadis il y avait une forge, elle a été ruinée par la concurrence du Nord, comme une autre établie sur le ruisseau de Lladure, au delà de Fourmiguères.

Nous nous séparons : mon guide d'un instant remonte à Puyvalador en me souhaitant bon voyage et je m'en vais par la chaussée bien empierrée, soigneusement entretenue, qui a remplacé comme route nationale 118 l'ancien chemin par lequel Vauban amena les canons qui devaient armer Mont-Louis.

La route franchit un gros ruisseau, formé un peu plus haut par deux cours d'eau descendus du Laurenti, l'un par le hameau de Rieutort bâti à 1 540 mètres et qui renferme plus du tiers des habitants de la commune de Puyvalador, l'autre par Fontrabiouse, où il s'accroît d'une fontaine abondante et bruyante : *font rabiouse,* c'est la fontaine rageuse.

Un troisième torrent, plus long et plus abondant encore, reçoit ces eaux, la rivière de Galbe

ou Galba, elle aussi venue du Laurenti à travers une des gorges les plus inaccessibles de ces monts ; la Galbe est sortie d'un laquet endormi au pied d'un des cols élevés de la chaîne, la Porteille d'Orlu (2 277 mètres), que domine le pic de Camp-Ras (2 554), sous lequel dort, au nord, le lac du Laurenti. A peine quelques « corals », abri de bouviers, dans les parties les moins resserrées de l'abîme, et, à l'endroit où la rivière sort de sa prison, le misérable hameau d'Espousouille qui possède une église.

Ces pauvres centres ont quelque culture, de seigle, d'avoine ou d'orge. La moisson n'est pas mûre encore ; lorsqu'on la fera, il sera temps de mettre en terre les semences pour la récolte suivante, car la neige ne tardera pas à recouvrir la plaine en ce moment verdoyante.

Mais l'altitude est si grande ! Nulle part au bord de l'Aude, elle n'atteint moins de 1 400 mètres ; Fourmiguères, qui fut la capitale du Capcir, est à 1 480 mètres, les Angles sont à 1 650. Les vents du nord ont toute carrière dans ce large couloir ; ils amènent les tempêtes de neige et les froids rudes.

La route est solitaire : je ne croise ni un homme ni un animal jusqu'à Fourmiguères, assez gros bourg assis au pied d'une crête dite Las Pina-

touse. Le torrent très abondant de Lladure[1] accourt à grand bruit, en flots blancs d'écume et coupe en deux parties ce centre principal du Capcir. Les maisons, hautes et grises, sont d'aspect ancien, beaucoup remontent peut-être à l'époque loitaine où le roi Sanche d'Aragon, qui passait ses étés ici, rendit l'âme dans son pauvre palais de plaisance. En tous cas, l'église qui borde un des côtés de la place vit ce prince et le reçut souvent ; c'est un édifice roman gardant une porte et une fenêtre intéressantes ; on fait remonter sa fondation au IXe siècle.

Une scierie mue par la Lladure donne la gaîté de son bruit à la bourgade en voie de dépopulation, comme tout le reste du Capcir. Beaucoup d'habitants se sont installés à Perpignan, où ils excercent notamment le métier de marchands de lait, de beurre et de fromage, mais ils aident à la prospérité de leur pays d'origine en tirant du Capcir la plus grande partie de leurs produits. D'autres sont marchands de chevaux, c'est même la branche la plus importante du commerce local. Des filatures de laine travaillent les toisons du pays pour la préparation d'étoffes qui permettent de résister à la rudesse du climat. En

1. Prononcez *iadure*.

errant par les rues je ne retrouve pas les logis à demi sauvages dont on m'a parlé; des lampes à pétrole sur la cheminée montrent que l'on a abandonné l'usage des copeaux et des branches de pins pour l'éclairage domestique.

A ma grande déception, il n'y a pas de voiture pour Mont-Louis avant neuf heures du soir et il est cinq heures à peine. Je marche depuis Quérigut, mais plutôt que de rester dans la salle incommode d'auberge où je prends une collation, je me décide à repartir, tout en écoutant les doléances d'un consommateur se plaignant de la stagnation des affaires, causée par l'abandon du pays.

Le Capcir, comme le Donézan, a beaucoup perdu de sa population, en effet. En 1835, on y comptait encore 3 303 habitants. En 1901, le nombre est tombé à 2 348. A Fourmiguières, où l'on recensait 804 âmes, il n'en reste plus que 612. Le développement de l'industrie laitière pourrait seul remédier à cette décadence.

Laissant les hôtes de l'auberge groupés autour d'un pauvre feu, car on se chauffe en plein mois de juillet par ces journées pluvieuses, je me mets en route. Voici la Lladure franchie. Il doit pleuvoir beaucoup depuis quelques jours sur le vaste plateau glacé de Comporeils d'où descend

le torrent ; celui-ci roule en grondant d'abondantes eaux jaunies.

La route, après avoir gravi une courte rampe, s'en va par la plaine herbeuse et bientôt traverse un coin de la forêt de la Matté. C'est une surprise, cette superbe sylve, uniquement composée de pins à crochets, moussus, trapus offrant de merveilleuses colonnades au-dessus d'un tapis d'airelles.

Cet arbre précieux pour le boisement des hautes régions possède, dans les Pyrénées-Orientales, un de ses habitats préférés ; on le rencontre sur les deux versants, en Catalogne et en Andorre.

De la forêt, le sol descend en pente douce jusqu'à l'Aude, coulant dans un pli très creux au fond duquel est blotti Matemale. Pour le voyageur venu de la plaine, ce village est signalé à l'avance par le sommet et le campanile de sa haute tour émergeant de la ravine. Quand on approche, on voit se presser les maisons blanches couvertes d'ardoise ; au milieu, l'église montre une façade plate dans laquelle s'ouvrent trois niches, vides de cloches.

Il est 6 heures, le soleil a disparu derrière les hautes cimes du massif de Carlitte où naissent l'Aude, la Têt et le Sègre, torrent qui sera grande



rivière espagnole. Les troupeaux rentrent du pâturage et suivent la rive de l'Aude, ici ruisseau, sous la conduite de bergers enveloppés dans un ample manteau brun. Cette file de bêtes et de gens animent un peu le paysage sévère.

La nuit va venir, Mont-Louis est loin encore, il faut reprendre la route, montueuse maintenant; elle va franchir le col de Casteillou pour redescendre en Conflent à la Llagone, puis en Cerdagne à Mont-Louis. Je monte rapidement, car le ciel se couvre et des gouttes commencent à tomber. Mais les horizons restent clairs, derrière les futaies de la Matte on aperçoit le gros village des Angles, le plus élevé du Capcir, bâti à 1 650 mètres sur une terrasse d'un contrefort projeté par le Roc d'Aude. Une bande de nuages empêche de distinguer cette cime, sous laquelle le petit fleuve s'échappe du lac d'Aude. Angles domine de haut la plaine où l'Aude, évadée de ses gorges natales, erre en détours au sein d'immenses pâturages encadrés de forêts de pins.

La route, un moment sous bois, longe un ravin et aboutit enfin au col ou plutôt au plateau étalé à 1 720 mètres d'altitude. Cette plaine, infiniment triste entre ces monts couverts de bois sombres, porte le nom de la Quillanne. D'énormes montagnes la dominent; sauf une maison

cantonnière semblable à un blockhaus et sans ouverture du côté des vents froids, il n'y a aucune habitation. Pas de cultures, mais des pâturages en ce moment déserts. Au milieu, un ruisseau s'accroît peu à peu, se creuse un lit profond dans lequel il se brise entre de grandes masses de granit. La route domine de haut ce ravin qui va devenir abîme, contourne un mamelon, et atteint le village de la Llagonne. Dans le crépuscule très sombre, les maisons se détachent, grâce à leur blancheur. Toutes les ouvertures regardent vers le midi, aucune fenêtre n'est percée des côtés nord et ouest d'où viennent les pluies. Au fond, on distingue confusément, dans la nuit qui brusquement se fait, les hautes murailles de la citadelle de Mont-Louis.

---

# X

## LA CERDAGNE FRANÇAISE

Mont-Louis et sa citadelle. — A la jonction de trois provinces. — Le tombeau du général Dagobert. — Les forts de la Tausse et de la Serra de Bolquère. — Planès et son église. — La sécherie de graines de la Cabanasse. — Le col de la Perche et le col Rigat. — Vue sur la Cerdagne : la Soulane et la Baga. — Saillagouse. — La vallée de Llo. — Err.

Bourg-Madame. Mai,

Quand on atteint Mont-Louis par la vallée inférieure de la Têt, la ville se montre comme au sommet d'un piédestal puissant, que couronnent les murs réguliers édifiés par Vauban. Ainsi perchée dans les nuages, au-dessus du formidable abîme, la petite ville a grande allure. Si l'on arrive par le col de Casteillou ou par le col de la Perche, tout autre est la physionomie de la minuscule cité : la forteresse dont elle fait partie est de médiocre élévation au-dessus du plateau, la poignée de maisons qui constitue la cité disparaît dans l'enceinte ; seuls les toits de la citadelle

émergent au-dessus des glacis. Tout autour se dressent de hautes montagnes, blanches de neige, mais qui ne produisent pas l'impression




que l'on s'attendrait à éprouver devant des cimes dépassant 2 750 mètres. C'est que la forteresse de Mont-Louis est elle-même à 1 600 mètres au-dessus de la mer, la différence de hauteur est donc assez faible et ces monts semblent de taille

modeste à qui les voit de ces confins du Capcir, de la Cerdagne et du Conflent.

Mont-Louis est, en effet, à ce que l'on pourrait appeler le point de suture de trois des petites provinces dont se forma sous Louis XIII le gouvernement de Roussillon. La Têt, qui coule profondément sous les murs de la place, est partagée entre Conflent et Cerdagne, la ville restant à cette dernière contrée. Le Capcir, on l'a vu, commence au col de Casteillou, dans la haute vallée de la Quillanne, à une lieue des remparts, à vol d'oiseau. Aussi, à la formation des départements, dut-on emprunter des communes à chacun des petits pays pour former le canton. On lui donna tout le Capcir; à la Cerdagne on prit, outre Mont-Louis, Saint-Pierre-del-Forcats, Planès, la Cabanasse et Bolquère ; au Conflent, Caudiès, Fontpédrouse, la Llagone et Sauto. Devenue chef-lieu administratif comme elle était place importante de guerre, Mont-Louis est pourtant demeurée un village. Huit rues très courtes tracées à angle droit, comme dans les bastides, vont du rempart à la citadelle. Une seule offre quelque vie c'est la rue du général Meunier, par laquelle on pénètre dans la place à l'issue d'une porte voûtée, très basse. Là sont quelques humbles magasins. Un des côtés de cette voie est

dominé par une terrasse portant la place principale, que bordent l'église, modeste édifice dû à Vauban, et la façade presque monumentale d'un hôtel dont l'élégante tenue est faite pour surprendre. Sur le bord de la terrasse, se dresse une pyramide évidée, en granit, surmontée d'une bombe et abritant une pierre fruste, à peine dégrossie, avec cette inscription :

CI-GIT — LE BRAVE — DAGOBERT — G^al^— DES — ARMÉES — FRANÇAISES

De l'autre côté on a gravé :

MORT — LE 28 — GERMINAL — AN 2 R^e^—

Cette pauvre pierre est l'hommage touchant des soldats de l'armée des Pyrénées-Orientales à leur chef, le vainqueur des Espagnols, qui succomba aux rudes fatigues de la campagne. La bizarre pyramide à jour a été édifiée il y a peu de temps à l'aide d'une souscription ouverte dans la division de Perpignan. Un médaillon de bronze représentant Dagobert y est encastré, avec ces mots et ces dates :

LA PERCHE — OLETTE — 1736-1794

Deux noms de victoire, les années entre lesquelles s'écoula la vie du héros.

Une plaque de marbre rappelle que le monument fut restauré et entouré d'une grille par les soins de la 32e division d'infanterie et de la garnison de Mont-Louis.

Tout est modeste dans cette place de guerre, plus petite encore que Rocroi ou Colmars. Petite l'église, minuscule la halle. C'est un assez maussade séjour pour les soldats, pendant huit mois d'hiver surtout. Car cette saison dure longtemps, nous sommes en mai et de grandes plaques de neige s'étalent encore sur la contrescarpe. Au cœur de l'hiver, le thermomètre descend souvent à 20° au-dessous de zéro et des nuages enveloppent la ville pendant de longues journées.

Malgré les grands travaux de Vauban, Mont-Louis ne serait guère en état de soutenir une attaque contre les armées modernes, on la conserve comme un réduit et un arsenal. 4 000 hommes, dit-on, pourraient y loger. La défense a été portée sur les montagnes voisines, d'où l'on commande à la fois le débouché de la Cerdagne, la route de Carcassonne par le Capcir et celle de Perpignan par le Conflent.

Les plus importantes de ces fortifications sont dans le Conflent, sur le pic nu de la Tausse, surgissant d'un piédestal couvert de belles forêts. Il y a là deux forts appelés les ouvrages de Fi-

guema, nom d'un pic d'où rayonnent plusieurs chaînons, mais à Mont-Louis on dit les forts de la Tausse ; l'un est à 2 038 mètres, l'autre à 2 037. Le chemin en lacets qui y conduit est barré par une batterie sous laquelle, à une grande profondeur, apparaît le village de Sauto.

A l'ouest, la *serra* de Bolquère, allongée entre la Têt naissante et les eaux d'un ruisseau descendant au Sègre, porte les ouvrages de Bolquère et des Estagnols, battant de leurs feux le col de la Perche par où l'on descend dans la basse Cerdagne. L'altitude étant bien moins grande que celle de la Tausse, les batteries ne donnent pas la même impression de puissance.

Mont-Louis vivait beaucoup par sa garnison, autrefois considérable ; celle-ci ne comprend plus que deux compagnies, bien insuffisantes pour animer la forteresse. Malgré le climat, les soldats ont résolu le problème de faire du jardinage en transformant en potager les fossés les mieux abrités. Toute l'animation de la « ville » vient du croisement des routes et du rôle d'entrepôt pour le Capcir.

La commune ne comprend que l'enceinte vers la campagne et une partie de la gorge de la Têt : 39 hectares de maisons, de rues, de casernes et surtout de rochers presque inaccessibles. A peine

est-on sorti de la ville par son unique porte et l'on se trouve sur un autre territoire, celui de la Cabanasse. De là et mieux encore du haut des remparts,on découvre plusieurs villages ou hameaux. Les cimes âpres, rocheuses, profondément entaillées en arêtes font cortège au point culminant, le Cambre d'Aze, qui porte sa pointe à 2 750 mètres et masque les sommets plus hauts du Puigmal (2 909 mètres). Ces montagnes sont couvertes à leur base de forêts de pins sous lesquelles s'étendent de grandes prairies et des cultures où les pommes de terre et le seigle dominent. Dans ces champs, sous le pic de Jonquines, se montrent les maisons blanches de Planès, éparpillées en trois ou quatre groupes autour d'une église très humble, mais qui a cependant fait répandre plus d'encre que bien des monuments de premier ordre. C'est un édifice en plan triangulaire : une coupole portant sur trois piliers réunis par trois absidioles. Ce type d'architecture, inconnu ailleurs, a fait naître une foule de théories, la plus commune et la plus vieille est que ce serait une ancienne mosquée. Là-dessus se sont débattus les archéologues et le plus illustre architecte de ce temps, Viollet-le-Duc. Dans le livre si complet et si intéressant qu'il a consacré à la Cerdagne, M. Emmanuel Brousse est à peine

parvenu à résumer en vingt pages une partie des notices publiées par les savants. Il faut lire cela, c'est plus intéressant que l'église même, où le simple voyageur ne voit rien de bien curieux, sinon l'exiguïté du monument et la bizarrerie de ses dispositions.

Planès est sur un plateau en pente, profondément découpé par des ravins. Entre la base des monts et la serra de Bolquère sont d'autres villages, au fond d'un grand pli herbeux parcouru par le gros et bruyant ruisseau du Jardo. L'un d'eux, Saint-Pierre-del-Forcats, est riant, vu de loin, avec ses maisons blanches à toits d'ardoises, habitées par des cultivateurs et des bûcherons. De l'autre côté du torrent est le village de la Cabanasse, moins considérable mais d'aspect plus prospère, grâce à quelques grandes constructions rurales d'allure vaguement industrielle. Il y a là une véritable ferme modèle pour ce pays où l'agriculture est encore bien retardataire, c'est le domaine des Moulins, où l'on a adopté toutes les installations modernes compatibles avec le climat : drainage, irrigations, fosses à purin, etc. Dans le voisinage existe une des rares fruitières des Pyrénées, créée par un Suisse, alimentant de beurre toute la partie haute du Conflent.

Mais le principal intérêt de la Cabanasse est

dans la sécherie de graines forestières installée par l'administration des forêts, sur le modèle de celles qu'elle possède à Murat dans le Cantal et à Moûtiers[1] en Savoie. Cette usine a surtout pour but d'extraire de leurs cônes et de sécher les graines de pins à crochets et aussi celles de pins sylvestres, essences qui résistent le mieux aux longs et durs hivers des hautes régions. D'après les chiffres fournis à M. Brousse, on reçoit environ 10 000 hectolitres de cônes, payés à raison de 3 fr. l'hectolitre aux populations qui font la récolte. Cette quantité représente en moyenne 5 000 kilogrammes de graines de pins à crochets et 1 500 kilogrammes de graines de pins sylvestres. L'hectolitre de cônes pèse 53 kilogrammes, il rend suivant les années de 640 à 1 020 grammes de graines.

Les cônes sont placés dans des wagonnets et ceux-ci amenés dans des étuves où ils restent soumis à une chaleur de 105°, alors ils s'entr'ouvrent, la graine tombe facilement et subit un criblage qui la livre exempte d'impuretés. On dispose ainsi de semences excellentes que l'on répartit entre les diverses pépinières de l'ad-

1. Sur Murat, voyez la 32e série du *Voyage en France*, chapitre XI ; sur Moûtiers, la 10e série, chapitre II.

ministration ; un de ces champs avoisine la sécherie.

Grâce à ces dispositions, on peut entreprendre avec chance de succès le reboisement des montagnes de la Cerdagne et du Conflent, dénudées par l'abus du pacage et par les anciennes forges qui ont dévoré tant de bois pour produire, à grands frais, des quantités infimes de fer, excellent, il est vrai.

Bien que ville cerdane et même capitale de la Cerdagne depuis la conquête jusqu'à la Révolution, Mont-Louis est sur le versant de la Têt, en dehors de la pente générale des eaux dans la petite province qui alimente surtout la rivière espagnole du Sègre, née sur le territoire français. Des abords de la place on ne voit pas le reste du pays, une haute croupe herbeuse où monte la route d'Espagne masque les horizons. Cette croupe est le col de la Perche, dominé par la serre de Bolquère.

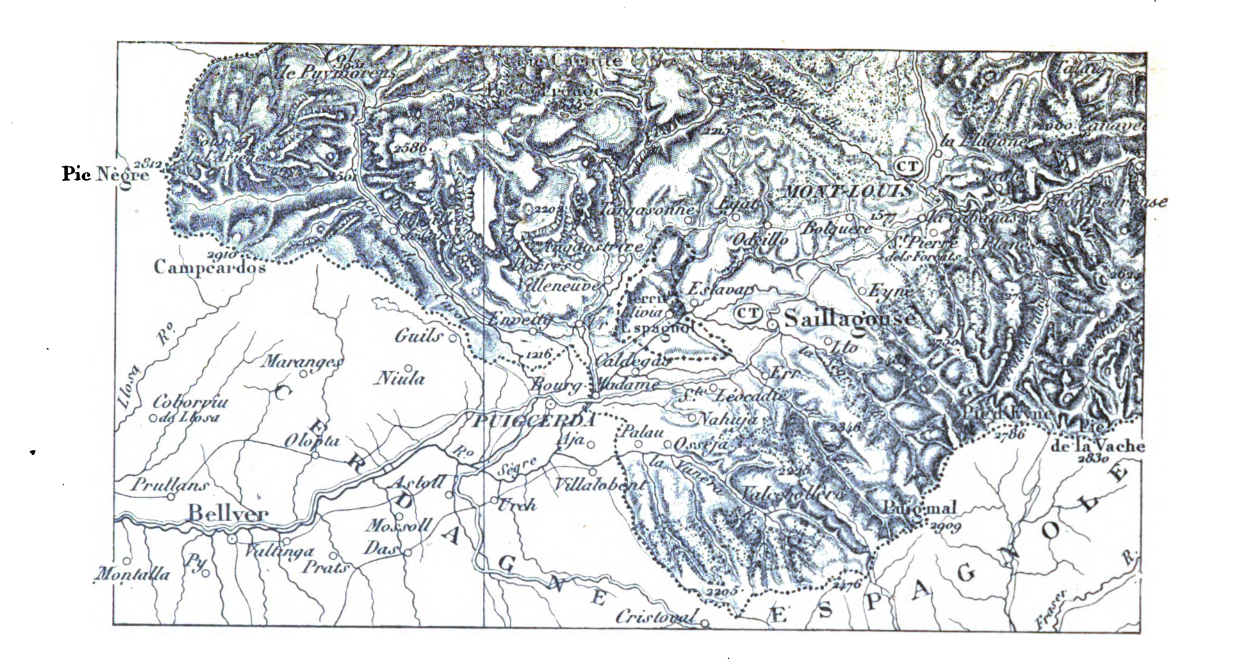
C'est un des paysages les plus tragiques des Pyrénées pendant l'hiver, la neige y atteint une épaisseur énorme et les tempêtes y sont terribles. Cependant le chemin de fer électrique de la Cerdagne doit emprunter le col. Cette ligne recevra la force du torrent de la Têt, dont le

débit sera régularisé à sa source à l'aide de la transformation en lac du marais de la Bouillouse, vaste de 100 hectares, étalé sur le versant méridional du Roc d'Aude. Moyennant une dépense de 1 200 000 fr., on pourra emmagasiner 13 millions de mètres cubes d'eau. Le flot amené sera utilisé pour les irrigations après son passage sur lés turbines.

En attendant que les wagons conduisent confortablement les voyageurs à Bourg-Madame, le trajet se fait en diligence, mais les voitures ne desservent naturellement que la grande route et j'ai dû faire le trajet à pied pour visiter les villages assis à l'entrée des vallées.

En montant au col de la Perche, une longue arête encore blanche de neige apparaît au-dessus de la croupe herbeuse, c'est une sierra de Catalogne dressée au-dessus de la rive gauche du Sègre. Sur la pente parcourue par la route, les cultures sont assez étendues, les laboureurs guident la charrue menée par des bœufs petits et roux. Au-dessous voici La Cabanasse, comme enfouie dans sa combe où elle s'abrite un peu contre les rafales du nord; plus haut, exposés à la bise, se montrent les toits d'ardoise de Saint-Pierre-del-Forcats.

Le col de la Perche est à une faible distance


Pic Nègre
2812
Campcardos
2910
Col de Puymorens
2586
2205
Targasonne
Egat
MONT-LOUIS
CT
la Llagonne
Bolquère
1577
Odeillo
St Pierre dels Forcats
Villeneuve
Enveitg
Estavar
Saillagouse
CT
Eyne
Llo
Err
Caldegas
1216
Bourg Madame
Ste Léocadie
Nahuja
PUIGCERDA
Palau
Osseja
Aja
2348
Villalobent
Valcebollera
Puigmal
2909
2786
Pic de la Vache
2830
Guils
Niula
Maranges
Coborriu de Llosa
Llosa
Olopta
Prullans
Bellver
Astoll
Urch
Mossoll
Das
Valltinga
Prats
Py
Montalla
Sègre
Cristoval
2205
2476
CERDAGNE
ESPAGNOLE

de Mont-Louis — une demi-lieue à peine. De grandes maisons servant d'auberge marquent le passage. Elles sont en vue d'un des plus grands paysages pyrénéens. En se retournant vers l'est, on découvre toute la vallée de la Têt, d'une profondeur énorme, enfermée entre des montagnes immenses que domine la masse gigantesque du Canigou. Au premier plan, Mont-Louis et sa grise citadelle, dominée par les croupes rousses de la Tausse, couvertes d'ouvrages fortifiés.

Vers l'ouest le panorama est plus grandiose : on a sous les yeux le vaste bassin qui fut un lac il y a bien des siècles et des siècles et qui constitue aujourd'hui la plaine de Cerdagne, partagée entre la France et l'Espagne. Des montagnes superbes l'encadrent, hérissées de pics, blanches de neige au sommet. Le point capital de ce tableau superbe est le massif de Carlitte, si profondément coupé de vallées et de gorges, enfermant entre ses plis les lacs les plus vastes et les plus nombreux des Pyrénées.

De chaque côté la plaine est bordée de villages ; vers le nord et l'ouest, ils couvrent la base de monts chaudement éclairés par le soleil ; cette partie du territoire, depuis Bolquère jusqu'à Targassonne et à la vallée de Carol qui conduit

au col de Puymorens, a reçu, à cause de cette exposition, le nom de Soulane, qui veut dire l'ensoleillée. Le milieu de la plaine appartient à l'Espagne, c'est le territoire de Llivia[1], complètement enclavé par des communes françaises. Vers le sud, les villages sont plus longtemps dans l'ombre, la chaîne et les contreforts du Puigmal arrêtent de bonne heure les rayons solaires ; ce côté se nomme la Baga.

Toute la Cerdagne apparaît donc ici, du moins la Cerdagne française, une partie de la zone espagnole étant masquée par les monts. C'est une région relativement très peuplée comparativement aux vallées françaises voisines. Les communes cerdanes, y compris celles de la vallée de Carol, comptent près de 9 000 habitants[2]. En Espagne, le district de Puigcerda en renferme 8 000 et celui de Bellver, appelé la Battlia, en a 7 000. Chose assez rare en France, le nombre des habitants augmente malgré la diminution dans quelques communes. Le canton de Saillagouse, qui avait 7 262 âmes en 1896, en comptait 7 475 en 1901. Par contre, les communes cerdanes du canton de Mont-Louis sont en décroissance.

---

1. Voyez chapitre XI.
2. Exactement 8 967.

Près de la Perche, le village de Bolquère est gentiment campé au pied de sa serra que revêt la forêt de Font-Romeu, rendez-vous célèbre pour toute la Cerdagne par son ermitage, ses belles eaux et ses clairières de pelouses. Un ruisseau descend de ces bois ; d'abord babillard et mutin, il se creuse profondément un lit et devient torrent dans un prodigieux chaos de blocs éboulés ou empilés. Au-dessus de ce ravin s'étendent les cultures, entourées de murs de pierre sèche. Pas d'arbres, sinon quelques saules aux pousses blanches, autour d'Odeillo et d'Égat, villages assis sur des plateaux verdoyants parsemés de roches. Même à distance, cette partie de la Soulane est d'aspect bouleversé, tant sont innombrables les moraines où les érosions ont laissé comme témoins les blocs de granit.

La route parcourt les bords du ruisseau de Bolquère entre des pâturages humides, franchit le torrent d'Eyne et s'élève sur une triste croupe dominant sur l'autre versant la plaine où débouche le Sègre, qui vient de naître à la frontière, dans le haut bassin du Puigmal. Le point culminant est le col Rigat, traversé par un canal d'irrigation qui fertilise les territoires de Saillagouse et d'Estavar.

De là on jouit d'une vue plus complète que

de la Perche sur la Cerdagne française et la Cerdagne espagnole, admirable bassin dont la beauté est accrue par la variété d'aspect des montagnes. En France, les granits, les schistes, les névés éclatants ; dans une partie de l'Espagne on retrouve les immenses escarpements semblables à ceux du Villard-de-Lans, près de Grenoble.

Au centre du tableau trône Puigcerda, la « riche Puigcerda », comme Victor Hugo l'appela, pour le rythme, dans les *Orientales*. Elle est très pimpante et pittoresque sur sa colline verdoyante, entre ses remparts. Au-dessous de la ville espagnole se groupe le village français de Bourg-Madame. De la « ville » espagnole de Llivia, quelques maisons seulement apparaissent. Au pied du col, à l'issue d'un ravin, est Saillagouse, tout petit, sa flèche grise dressée au-dessus des toits d'ardoises. Plus loin, Err s'allonge dans un pli.

C'est un panorama d'une magistrale beauté, ample, harmonieux, trop roux encore en ce moment, mais en juin, quand les pelouses auront reverdi et fleuri, ce doit être merveilleux.

Si nombreux sont les pics et les dômes de neige, que je ne puis me reconnaître avec la carte dans cet océan de grands monts. Encore le col est-il trop bas pour permettre de distinguer tout l'é-

norme massif du Carlitte. La cime maîtresse est elle-même cachée par une montagne neigeuse que je ne puis identifier. Le mont Veni (?), me dit un laboureur.

La vie est assez active, des paysans conduisent la charrue, d'autres ouvrent les vannes pour répandre des eaux fécondantes sur les prairies. Voici un troupeau de moutons, j'y reconnais la toison épaisse et soyeuse des mérinos ; ils appartiennent à la commune d'Eyne, où l'on se livre avec succès à cet élevage, On leur fait paître les abords du col en attendant que les hauts pâturages soient débarrassés de neige.

Un sentier permet de couper les lacets de la route et de descendre sur Saillagouse, capitale administrative de la plaine de Cerdagne par son rang de chef-lieu de canton. Bien groupé au bord du Sègre naissant, aux deux côtés de la route, à l'entrée de la grande plaine cerdane, le bourg a des allures de petite ville. Au cœur de l'agglomération est une place très vivante pendant les beaux soirs d'été, le dimanche surtout ; jeunes gens et jeunes filles se réunissent pour danser à la clarté des lampes électriques qui ont apparu sur plusieurs points de la Cerdagne, grâce à l'abondance de la force motrice.

Les hauteurs du col Rigat, revêtus de pâturages et de carrés de cultures, dominent Saillagouse; un beau bétail les anime ; beaucoup de vaches appartiennent à un cultivateur intelligent, M. Carbonell, qui a créé une laiterie sur le territoire espagnol près de Llivia, par laquelle il alimente le marché de Barcelone.

Sur la place et au long de la route, le bourg est coquet et citadin d'allures; au delà ce sont des rues tortueuses et étroites, bordées de maisons basses. A travers ces voies, on retrouve les vieux costumes catalans, mais, comme partout, la casquette confectionnée remplace l'antique coiffure, c'est rarement que l'on rencontre le bonnet de laine rouge, la *baratina,* à laquelle les Cerdans espagnols sont mieux restés fidèles.

La petite capitale cerdane, ou *cerdagnole,* est très contestée dans son rôle : les habitants de la vallée de Carol et ceux de la Soulane préféreraient Bourg-Madame comme chef-lieu, ce dernier village étant au cœur des communications de toute la Cerdagne française. Plus de 40 kilomètres séparent du centre cantonal le village le plus éloigné, Porté, dont Bourg-Madame est plus rapproché de 10 kilomètres. Mais Saillagouse tient à son rang, bien que deux autres communes, Osséja et Latour-de-Carol, soient plus populeuses

et puissent aussi disputer les autorités cantonales.

Le joli bourg a d'ailleurs de l'activité. Il possède la seule usine cerdane de quelque importance, une fabrique de bonneterie qui a survécu à la fermeture de tant d'autres établissements. Il y a même une industrie d'art, l'atelier de céramique de M. Étienne Oliva, neveu du sculpteur, qui a trouvé des voies nouvelles dont il garde soigneusement le secret. L'atelier, fort modeste, de l'artiste potier est dans la maison où naquit Oliva, le statuaire original et fécond.

Saillagouse, malgré son éloignement d'une partie des communes, est le centre d'activité pour les éleveurs de chevaux, qui obtiennent de beaux animaux d'un race très appréciée et dont le nombre de têtes s'accroît d'année en année, malgré la rudesse du climat. Un des producteurs, M. de Rivera, général de brigade espagnol, a des juments célèbres.

La présence d'un Espagnol parmi les propriétaires cerdans n'est pas un fait isolé, les plus beaux domaines appartiennent à des habitants de la Péninsule, attirés par la beauté de ces campagnes et la fraîcheur de la température estivale.

Dans la vallée du Sègre, en amont de Sail-

lagouse, est un autre village, Llo, auquel on parvient par un chemin de 2 kilomètres, bordé de hameaux. Llo occupe un site curieux, bien au-dessus des gorges par lesquelles le grand affluent de l'Èbre débouche dans la plaine. Ce sont des pentes rocheuses contre lesquelles les maisons blanches à toit d'ardoises semblent collées. L'emplacement est incommode pour la vie moderne, mais il fut imposé par la protection d'un château fort qui gardait jadis une des entrées de la Catalogne par le col de Fenestrelles ou de Llo. Cette forteresse est en ruine, les toits et les murailles éboulées dominent le village.

Deux autres communes complètent ce que l'on pourrait appeler la banlieue de Saillagouse. A l'endroit où débouche un torrent descendu de la cime du Puigmal, est bâti Err, formant une agglomération supérieure en nombre d'âmes à celle du bourg chef-lieu. C'est un des plus beaux centres de la contrée, riche de prairies et de moissons, dont les maisons revêtues de ces toits d'ardoises chers à la Cerdagne masquent sous un crépi éblouissant leur maçonnerie de pierres reliées par de l'argile. Ces maisons sont l'œuvre d'artisans du pays, une grande partie des habitants se livrent aux métiers de maçon et

de plâtrier. L'été ils travaillent dans la Cerdagne française et espagnole, l'hiver ils vont en des climats plus cléments, en Catalogne, en Aragon, en Roussillon et surtout, dit M. Brousse, dans l'Aude et l'Hérault.

Quelques petits ateliers continuent à travailler la laine : on tisse des bas à Err et l'on y trouve un moulin à foulon.

Quand le chemin de fer électrique de Bourg-Madame sera construit, Err deviendra sans doute un des points les plus fréquentés de la Cerdagne, non seulement à cause des riantes campagnes qui attireront en grand nombre les habitants des régions chaudes, mais surtout par les facilités d'accès au Puigmal, géant de cette partie des Pyrénées.

Un autre village, plus modeste, Sainte-Léocadie, éparpille ses maisons dans la plaine, non loin de la lisière de Llivia. De village il n'y en a pas en réalité : la commune se compose de fermes isolées entre les prés et les cultures. C'est une chose assez rare en Cerdagne, où les habitations sont d'ordinaire groupées autour de leur église à pignon triangulaire percé de trois niches pour les cloches. On retrouve pourtant cette dissémination dans une commune du voisinage, Caldégas, proche du Sègre, groupe de

fermes dont fermiers et *brassiers* sont d'origine espagnole.

Caldégas est dans une autre sphère d'influence, celle de Bourg-Madame, c'est-à-dire de Puigcerda, car la ville espagnole demeure le centre d'attraction pour la Cerdagne entière, dont elle est l'agglomération la plus populeuse et le grand marché.

---

# XI

## L'ENCLAVE DE LLIVIA ET LA SOULANE

Pourquoi le haut bassin du Sègre est-il français? — La géographie en contradiction avec l'économie politique. — Le traité des Pyrénées. — Comment Llivia resta espagnole. — La vallée de la Vanéra. — Osséja, Valcebollère et Palau. — Bourg-Madame : pourquoi ce n'est plus les Guinguettes. — Hix. — En route pour Llivia. — Le chemin neutre. — Llivia. — Estavar et ses mines de lignite. — Sur le chemin de la Soulane. — D'Odeillo à Angoustrine. — Les Escaldes.

Dorres. Mai.

La Cerdagne française est pour le géographe à courte vue un contresens ; sauf Mont-Louis et ses abords immédiats, que beaucoup de gens du pays estiment conflentais jusqu'au col Rigat, toute la contrée regarde vers l'Espagne ; le Sègre, grand collecteur des eaux, les conduit à l'Èbre, fleuve purement espagnol. Et il semble qu'il y ait là un non-sens historique, comme pour le val d'Aran demeuré espagnol malgré son caractère franchement français.

Mais lorsqu'on examine le pays de près, on

reconnaît que les négociateurs du traité des Pyrénées, Mazarin pour la France, don Luis de Haro pour l'Espagne, avaient une vue juste des choses. A cette époque où la science de l'ingénieur n'avait pas trouvé les moyens de percer les montagnes et de conduire des chaussées aux grandes altitudes, toute une partie du territoire français, le comté de Foix et les pays languedociens de Sault et de Razès, ne pouvait communiquer avec quelque facilité que par la Cerdagne, où l'on pénétrait par le col de Puymorens pour sortir par Mont-Louis et le Capcir. La Cerdagne était la route naturelle dont notre pays devait s'assurer la possession, nécessité rendue plus évidente avec l'annexion du Roussillon, qu'il fallait aussi relier à Foix et à Toulouse.

Aussi les négociateurs espagnols cédèrent-ils sur ce point, en reconnaissant comme français tout le versant du Sègre parcouru par la route de la vallée de l'Ariège à la vallée de la Têt. Cette nécessité fit scinder la Cerdagne entre les deux royaumes, malgré le désir des Cerdans de garder l'unité de leur province. Longtemps les populations des trente-trois villages devenus français se montrèrent réfractaires à l'absorption ; mais les temps sont bien changés, il est peu de pays plus français que notre Cerdagne, l'exemple des voi-

sins, leurs sanglantes luttes civiles, leur situation économique incomparablement inférieure, ont attaché intimement les Cerdans à leur nouvelle patrie.

Le tracé fut cependant bizarre, nulle part il ne s'inspira de limites précises. Même on laissa toute une paroisse, Llivia, soumise aux lois espagnoles, bien qu'elle fût enclavée en territoire français : la raison était que Llivia avait rang de ville et non de village. Puigcerda dut également à ce titre de cité de rester espagnole. Sans cela, on aurait pu donner à la Cerdagne française des bornes plus nettes en suivant la Vanéra et le Sègre jusqu'à l'embouchure de l'Aravo, torrent de Carol, qui aurait ensuite formé la frontière jusqu'au point où il quitte aujourd'hui notre territoire.

Cette délimitation a donc laissé à la France non seulement le cours supérieur du Sègre, mais aussi celui de torrents rejoignant cette rivière sur le territoire espagnol et dont les vallées supérieures semblent isolées. Ainsi le centre le plus populeux de la Cerdagne française, Osséja, et les villages de Valcebollère et Palau sembleraient à l'écart s'ils ne possédaient de beaux chemins bien empierrés les reliant à Bourg-Madame et Saillagouse, alors que l'Espagne les atteint par d'abominables pistes.

La Vanéra est le cours d'eau de cette vallée ; au débouché sur la plaine s'étend Osséja, riante bourgade entourée de superbes vergers de poiriers dont les produits sont transportés sur-




tout à Barcelone. Les eaux de la Vanéra servent à l'arrosage de prairies verdoyantes, parmi les plus belles de la Cerdagne. Il y a quelque industrie : des tissages de bas de laine, deux fabriques de chocolat, des carrières d'ardoises activement

exploitées. Malgré ces sources d'activité et le commerce avec les villages voisins, tels que Nahuja, Osséja est en voie de décadence, alors que les autres communes s'accroissent. De 885 habitants au recensement de 1896 [1], le nombre est descendu à 735. Il faut peut-être attribuer ce fait à la date du recensement, effectué avant le retour de l'émigration.

La petite ville, car on peut donner ce titre à Osséja, est dans une situation heureuse, sur des pentes abritées des vents les plus froids, tels que le *carcanet* du sud-est ; aussi est-elle un des séjours d'été des riches familles de Barcelone. Pour les touristes elle possède la vallée de la Vanéra, gorge profonde où ruissellent d'abondantes eaux, entre des parois couvertes de sapins. Dans un épanouissement du val, est le village de Valcebollère, à demi suspendu au flanc de la montagne, à 1 500 mètres d'altitude, au milieu d'une rude contrée. Cette commune d'aspect si pauvre est une curiosité dans notre pays : M. Brousse signale que le percepteur n'y eut jamais de taxe irrécouvrable, nulle part l'impôt n'est plus fidèlement payé.

Au-dessous d'Osséja, à un kilomètre à peine

1. En 1835 on en recensait 1 105.

de la frontière, le petit village de Palau domine la Vanéra, face au village espagnol de Villalovent. En face de Palau s'ouvre un profond vallon, entre des monts boisés de pins superbes.

Si les villages de la vallée de la Vanéra sont en décroissance, il n'en n'est pas de même de Bourg-Madame, bâti à l'extrême frontière, au point où la route de Barcelone vient se relier au réseau français des voies de communication. Au commencement du XIX^e siècle, il n'y avait là que de pauvres boutiques, des cabarets peut-être, car le lieu se nommait les Guinguettes-d'Hix, à cause de la proximité du hameau d'Hix, misérable reste de l'ancienne capitale de la Cerdagne ruinée par la création de Puigcerda. En 1815, le duc d'Angoulême entra en France par cette porte de la frontière, les habitants obtinrent de lui le changement de nom en Bourg-Madame. La construction des routes carrossables accrut l'importance de ce lieu de passage, de belles maisons s'élevèrent entre le Sègre et la Rahur, rue courte mais donnant l'illusion d'une ville par l'élégance des édifices. Toutes les relations d'affaires entre les deux Cerdagnes se font par là, tous les chemins de la partie française y aboutissent. Aussi Bourg-Madame est-il le centre le plus vivant du canton, pendant l'été surtout, le

territoire français devenant un lieu d excursion pour les riches résidants de Puigcerda et cette cité estivale étant le point de rendez-vous d'affaires et de plaisir pour toute la Cerdagne française. Puis Bourg-Madame est habité par plusieurs fonctionnaires dont les demeures d'allure bourgeoise donnent plus d'élégance au bourg.

La rue finit à la Rahur (Raour) dont le lit forme frontière; un pont est jeté sur ce ruisseau abondant mais étroit. Construit à frais communs par les deux États, le *pont international* est gardé d'un côté par nos douaniers, de l'autre par les gendarmes et douaniers espagnols. Aussitôt ce passage franchi, on se trouve en présence d'une route montueuse, très raide, dont la chaussée laisse quelque peu à désirer; en dix minutes elle conduit à la pittoresque cité de Puigcerda, capitale de la Cerdagne espagnole, forteresse célèbre dans les luttes civiles de nos voisins.

Bourg-Madame est pour les Espagnols un centre d'achat considérable; par là entrent chez eux les mules que les Cerdans français achètent en Poitou et élèvent dans leurs pâturages; les bœufs et les moutons sont également l'objet d'un commerce actif, grâce au voisinage de la grande cité de Barcelone et des autres villes industrielles de Catalogne. Par là encore sont dirigées sur la

Péninsule les pommes et les poires produites en abondance dans la Cerdagne française. Aussi l'aspect de bien-être, général chez nous et qui contraste si fort avec la région espagnole voisine, est-il plus accentué encore à Bourg-Madame.

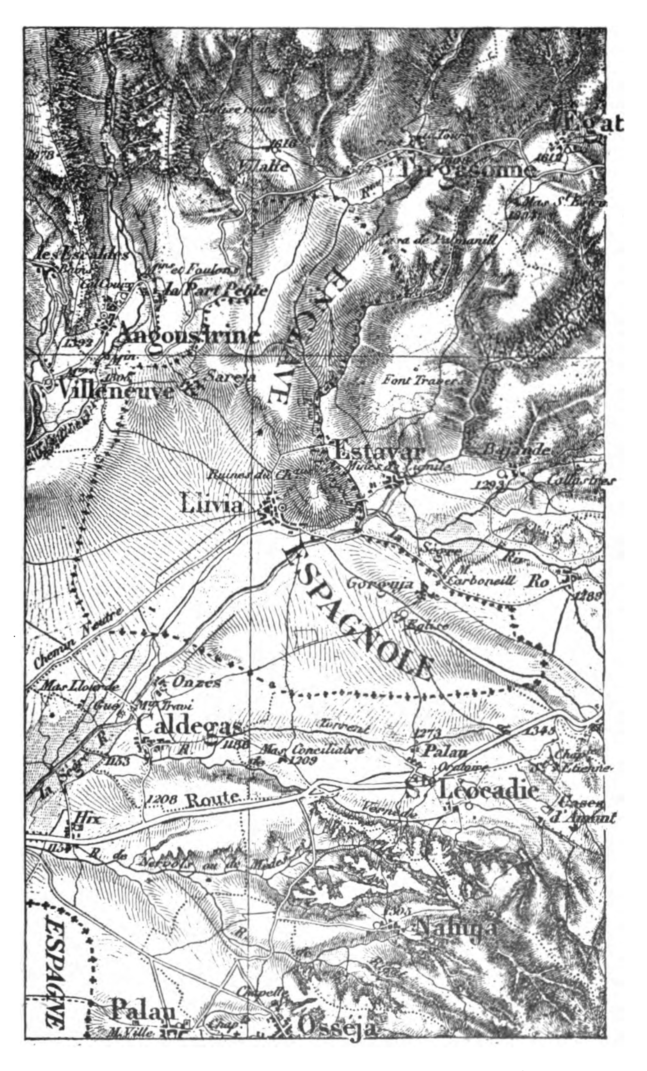
Une partie du commerce de Llivia a lieu avec notre commune, bien que l'enclave soit reliée à Puigcerda par une route neutre, servant en même temps aux relations de Bourg-Madame et du village français d'Estavar, bâti de l'autre côté de l'enclave. Comme je l'ai dit déjà, l'existence de ce municipe espagnol au milieu de notre territoire, grande curiosité de la Cerdagne, est due à une de ces subtilités linguistiques chères à la diplomatie. Le traité des Pyrénées cédait trente-trois *villages* à la France ; or, Llivia étant pour lui une *ville,* le délimitateur espagnol ne voulut pas comprendre le territoire de cette paroisse dans les terrains annexés à la France; mais comme il fallait le chiffre fatidique de 33, on nous concéda un autre hameau cependant moins bien désigné, naturellement.

Qu'est donc cette *ville* de Llivia? J'ai tenu à la visiter. On s'y rend de Bourg-Madame en suivant la belle route nationale du col de Puymorens jusqu'au croisement du chemin neutre

reliant la cité de Puigcerda à l'humble *ayuta-miento,* c'est-à-dire commune de Llivia. Cette voie, qui vient de franchir la Rahur, donne aussitôt l'impression que l'on est en Espagne, tant elle a de profondes ornières. Même sur la partie de territoire français qu'elle emprunte, nul ne se met en frais d'entretien. On oublie de contempler le paysage quand la carriole cahotante donne toutes les sensations d'un rude roulis.

Ce chemin est au centre de la plaine, entre les grands monts blancs de neige, en vue de la vaste pente herbeuse qui descend depuis les cols de la Perche et Rigat jusqu'au Sègre. De chaque côté, les prairies, bien encloses et irriguées, contrastent par leur opulence avec cette primitive vicinalité espagnole. Dans ces pâturages, beaucoup de juments accompagnées de poulains. Les mères ont au cou, en guise de cloches, des cylindres de bronze produisant un son étrange.

Une borne annonce l'entrée de l'enclave. A l'extrémité du chemin, la bourgade apparaît au pied d'un mamelon arrondi ; les maisons occupent un assez grand espace ; plus loin se dresse la masse considérable de l'église. Ainsi vue à distance, Llivia donne l'impression d'une ville importante, presque autant que Puigcerda. A


Egat
Villalte
Targassonne
Mas St Bertou
Angoustrine
la Part Petite
les Escaldes
Villeneuve
ENCLAVE
Font Traverse
Estavar
Bajande
Ruines du Chau
Livia
ESPAGNOLE
Gorguja
Carboneill
Ro
Chemin Neutre
Mas Eloi de
Onzés
Caldegas
Torrent
Mas Conciliabre
Palau
Ste Léocadie
Route
Hix
Cases d'Amont
Nahuja
ESPAGNE
Palau
Osseja
Chapelle

l'écart, au sommet d'une ride avoisinant les villages français de Villeneuve et d'Angoustrine, est un hameau, Saréja, également espagnol, comme un petit groupe de fermes nommé Gorguja, dans la direction de Saillagouse.

A mesure que l'on approche, on a l'illusion d'une banlieue citadine : les propriétés sont encloses de murs et l'on rencontre de nombreux jardins. Mais la « ville » perd de son aspect de grandeur, elle devient un pauvre bourg où l'on pénètre par une rue étroite et de médiocre caractère. Ce n'est pas ici qu'il faut chercher beaucoup de couleur locale, bien qu'il y ait des balcons de bois et des stores de teintes vives. Il n'y a guère qu'une rue, longue, sinueuse, montueuse, mal pavée. C'est la *calle del Mercadal* ou rue du Marché. Les boutiques se suivent, offrant à la clientèle des articles espagnols à bon marché ; tous les villages français viennent s'y alimenter de produits supportant chez nous de lourdes taxes fiscales : l'alcool, le tabac, les allumettes, la poudre, etc. La contrebande s'exerce activement, malgré la ceinture de douaniers qui entourent ce petit territoire.

L'ensemble est d'un aspect renfrogné et triste, nous sommes loin ici de la gaîté des boutiques de Bourg-Madame. L'officine du pharmacien

évoque d'une façon saisissante l'idée des antres d'apothicaire au Moyen Age. La poste est tout à fait primitive. Le gouvernement royal, d'ailleurs, n'a jamais voulu doter Llivia d'un bureau de poste; la commune, peuplée de 1 300 habitants, doit faire les frais d'un facteur qui va porter et chercher le courrier au bureau de Puigcerda. Pour prendre un mandat ou faire toute autre opération postale, il faut aller à la ville capitale.

L'enclave est donc abandonnée à elle-même par l'Espagne, qui se borne à lui demander sa part d'impôts — 30 000 fr., dit-on — sans rien lui donner en échange, ni poste, ni télégraphe, ni routes. Aussi l'industrie est-elle nulle, les fabriques d'étoffes de laine que l'on voit au bas de la ville, sur le Sègre, sont abandonnées. Les artisans vont travailler en France et le commerce est surtout celui de la contrebande.

Peu de monuments; un château en ruines couronne la colline et l'église occupe une terrasse dominant les toits d'ardoises de la misérable bourgade. C'est un assez vaste édifice, en grande partie reconstruit au moment où les communes voisines devenaient françaises. Comme toutes les églises espagnoles, elle est très ornée, avec plus de richesse que de goût, mais elle possède

des sculptures sur bois, retable et chaire, d'un beau style. Les abords sont dans un navrant état d'abandon.

Au-dessus de l'église, les ruines du château rappellent une époque plus heureuse pour la pauvre Llivia, qui doit son nom, d'après les archéologues, à Livie, femme de l'empereur Auguste. Cette forteresse, capitale de la Cerdagne pendant la féodalité, commande tout le pays. De ses abords on jouit d'une superbe vue d'ensemble et l'on découvre, d'un coup d'œil, tout ce territoire de 3 000 hectares englobé entre des communes françaises. Le sol est riche par l'étendue des prés et le nombre des chevaux et des vaches qui les animent ; cependant, ce cheptel est peu de chose auprès de la quantité de têtes de bétail possédées par les habitants et qui sont en ce moment en route pour le massif de Carlitte. Car une autre singularité de Llivia, c'est que cette commune espagnole est propriétaire, par indivis avec des communes françaises, d'une partie des pâturages de la haute montagne.

Chose curieuse, ce terroir abandonné à lui-même par les autorités espagnoles possède une des plus remarquables exploitations agricoles des Pyrénées : le domaine et la laiterie de Gorguja, à la frontière même ; c'est, il est vrai, la propriété

et l'œuvre d'un Cerdan français, M. Carbonel, qui transforme en beurre et en fromages le lait du beau troupeau de 150 vaches qu'il possède en France. Le fromage fabriqué est une façon de gruyère ; comme le beurre, il trouve surtout un débouché à Barcelone.

Derrière le mamelon de Llivia est le village le plus bas de la Soulane, Estavar, touchant à la frontière. Malgré une situation excellente, au pied de hauteurs qui l'abritent des vents froids, ce centre est peu peuplé. Il possède un des beaux domaines de la Cerdagne, créé par un officier espagnol, M. de Figarolas, qui a entouré son château de jardins et de vergers splendides. Pommiers, poiriers, cerisiers et pruniers tenus avec un soin admirable constituent pour les voisins la plus admirable leçon de choses ; aussi, malgré sa qualité d'étranger, M. de Figarolas a-t-il reçu toutes les distinctions que la France sait donner aux agriculteurs habiles : lauréat du prix d'honneur pour l'arboriculture au concours général de Perpignan en 1890, il voyait cette récompense accentuée par la croix du Mérite agricole, pour la première fois donnée à un étranger.

Estavar est assis sur un gisement de lignite exploité depuis bien longtemps et qui fournit à la Cerdagne une partie du combustible dont elle

a besoin. L'extraction est assez modeste ; elle dépasse rarement 3 900 tonnes[1]. Onze ouvriers, dont neuf à l'intérieur des galeries, suffisent à ramener au jour ce charbon particulièrement précieux en un tel climat. La profondeur des deux puits est de 24 mètres, la couche exploitée a 3 mètres d'épaisseur.

Estavar, en dehors de ses vergers et de ses mines, n'a aucune curiosité à montrer, sinon, à l'église, une de ces roues entourées d'une multitude de clochettes, que l'on trouve dans un grand nombre de paroisses cerdanes et mises en mouvement pour indiquer les diverses phases de l'office religieux.

Les autres villages de la Soulane ne sont pas moins ensoleillés qu'Estavar, mais ils sont plus froids, l'altitude étant autrement considérable. Estavar est à 1 300 mètres à peine, Odeillo à 1 596 et Égat à plus de 1 600 mètres.

Ces communes, surtout pastorales, ne possèdent pas de prairies suffisamment étendues pour fournir le fourrage nécessaire à la consommation du bétail pendant l'hiver. Aussi envoie-t-on les animaux dans la plaine du Roussillon et dans les

1. 3 068 tonnes en 1901, 2 852 tonnes en 1902.

environs de la ville espagnole d'Urgel, dès la fin de l'automne; on les ramène en avril ou en mai pour les conduire dans les pâturages du massif de Carlitte. Certains propriétaires ont jusqu'à soixante bêtes à cornes et 300 ou 400 moutons.

Odeillo est un village double; on lui a annexé Via, hameau qui possède des moulins sur le torrent d'Estavar. Une excellente route le relie à Bolquère et se prolonge, en bordant l'enclave de Llivia, jusqu'à Ur, où elle retrouve la grande voie du col de Puymorens. Ce chemin, qui contraste avec les misérables pistes de l'enclave, traverse ou dessert tous les villages de la Soulane : Égat, tout menu sous les ruines d'un château, Targassonne assis au-dessous d'une montagne d'où sont descendues de terribles avalanches et dominant le territoire de Llivia. Pays tourmenté où les anciens glaciers ont laissé une multitude extraordinaire de blocs erratiques. Leurs masses et leurs formes rappellent les plus étonnants amoncellements du Sidobre[1]. De Targassonne à Angoustrine, la route est sans cesse tracée dans ce chaos.

Aussi ne rencontre-t-on ni village ni maisons durant ce parcours, mais aussitôt que les amon-

1. 38e série du *Voyage en France,* chapitre Ier.

cellements de rochers ont cessé, on retrouve la campagne verdoyante avec la vallée d'Angoustrine aux eaux abondantes et pures, venues du grand massif de Carlitte par plusieurs gorges où s'égouttent les eaux de petits lacs glacés une grande partie de l'année et qui sont la seule grâce des immenses pâturages rocheux que l'on a appelés le désert de Carlitte. Ces eaux, répandues par des canaux d'irrigation à leur arrivée dans la plaine cerdane, ont donné une puissance extrême à la végétation; aussi le village a-t-il été choisi par de riches Catalans pour *veranear,* c'est-à-dire pour séjour d'été; ils ont construit de belles villas, imités en cela par des Cerdans qu'a enrichis le commerce dans les grandes villes françaises.

Angoustrine est voisin d'un autre village, Villeneuve-des-Escaldes, dont le territoire renferme un bel établissement thermal — les Escaldes ou Eaux-Chaudes — fréquenté surtout par des commerçants et des industriels de Barcelone. Les Français n'y viennent guère, à cause de la difficulté des communications. Lorsque le chemin de fer sera construit jusqu'à Bourg-Madame, peut-être prendra-t-on l'habitude de venir estiver en Cerdagne ; alors Béziers, la plus rapprochée des grandes cités du Languedoc et qui

est un client fort assidu pour les fruits des bords du Sègre, choisira-t-il les villages de la Soulane pour une de ses villégiatures d'été.

Angoustrine et Villeneuve ont de beaux vergers et participent à ce commerce spécial des pommes et des poires qui est évalué à 200 000 fr. par année. Un indigène enthousiaste me dit que certains producteurs des environs de Bourg-Madame tirent un revenu annuel de 10 000 fr. de leurs seuls arbres fruitiers.

Au-dessus des Escaldes, une autre commune, Dorres, a placé ses maisons à l'abri d'une haute montagne rocheuse, piédestal du pic de Millet. Elles semblent dominer la Cerdagne tout entière, française ou espagnole; tableau superbe dont les regards ne sauraient se lasser.

---

# XII

## LA VALLÉE DE CAROL

**Aux sources de l'Ariège. — L'Hospitalet sous la pluie. — En longeant l'Andorre. — Ascension du col de Puymorens. — Danger d'emporter des bagages. — Les mines de Puymorens. — Porté. — Les lacs du massif de Carlitte. — L'Aravo et la vallée de Carol. — Porta. — Carol. — Latour-de-Carol. — Le canal de Puigcerda. — Enveitg. — Panorama de la Cerdagne. — D'Ur à Puigcerda.**

**Puigcerda (Espagne). Juin.**

Le temps n'était guère engageant quand je quittai l'Hospitalet : la pluie serrée et froide qui m'avait poursuivi depuis Ax[1] était plus glaciale encore, elle se mêlait de flocons de neige ; sur les pâturages supérieurs — les *plas,* une épaisse couche blanche commençait à couvrir les pelouses reverdies ; les populations sont désolées, car il faut ramener le bétail déjà en estivage et, dans les granges, il n'y a plus de fourrage.

---

1. Sur la route de Foix à Ax et l'Hospitalet, voyez le chapitre XV.

La crainte du mauvais temps, la pensée qu'aucun voyageur n'osera passer le col de Puymorens par ces averses et ces neiges ont fait supprimer la voiture de Porté par l'entrepreneur du service, mais comme le cahier des charges ne prévoit pas une telle mesure à cette époque, il faut pourtant me faire traverser le col. Pour moi la chose est facile, mais j'ai la malchance d'avoir une valise avec les effets qui me permettront de séjourner à Puigcerda et à Perpignan. Après conciliabules, on décide que ce colis sera porté par l'homme faisant le courrier jusqu'au col, où la voiture de Porté doit se trouver.

Me fiant à cette conception ingénieuse, je suis parti, bien enveloppé de mon manteau; mon guide, chargé de ses lettres et de mon bagage, pénètre sur un raide chemin muletier qui va couper les lacets de la route. Bientôt le pauvre village de l'Hospitalet est au-dessous de nous, si petit, si froid, si abandonné dans sa gorge profonde où l'Ariège roule ses eaux blanches ! Un moment, nous regagnons la route pour la suivre pendant un kilomètre et, de nouveau, prendre un abrupt chemin en zigzag qui monte jusqu'au *port*. Au-dessous du point où le sentier se détache de la chaussée, le guide me montre une fontaine allant à l'Ariège, c'est la

Paloumera; elle marque le commencement de l'Andorre.

Le petit État ne présente que ce qu'on pourrait appeler son rempart : pentes raides et régulières, vertes à la base, saupoudrées de neige à mi-hauteur, complètement blanches au sommet. Pas une habitation en vue; deux remises à fourrage, quelques moutons sous la garde d'un berger, la combe profonde, étroite et longue par laquelle descend l'Ariège naissante : telle est cette frontière où commence la curieuse et minuscule république. Il faut s'élever longtemps sur ses monts sévères qui, mieux exposés au soleil que l'autre versant, ont mérité à cette face de l'Andorre le nom de Solana : l'Ensoleillée, comme la Soulane de Cerdagne, pour découvrir, du haut d'un col, les « Vallées andorranes ».

Le ciel est triste. La pluie se calme, mais elle est remplacée par un voile grisâtre, presque funèbre, qui laisse pourtant distinguer jusqu'aux crêtes supérieures. Au-dessous de nous, la route continue à longer la frontière par un énorme lacet que dominent les hauts pics de Fontfrède et de Fontnègre, au pied desquels l'Ariège sort d'un étroit laquet.

Le chemin est raide, dégradé par les eaux de la fonte des neiges; celles-ci n'ont pas disparu

complètement encore ; bien que nous soyons au 21 juin, de grandes plaques s'étendent dans les parties où les souffles tièdes ont été arrêtés par quelque abri. Voici, entre ces taches blanches, des touffes de rhododendrons d'un vert noir et luisant, une bruyère naine. L'herbe, courte et rase, commence à peine à reverdir. Sur une croupe que la neige recouvre en bien des points, un sentier s'en va qui eut son heure de vie ; il conduit aux mines de fer de Puymorens, aujourd'hui inactives, mais dont les minerais à haute teneur ont longtemps alimenté les usines ariégeoises. Comme tant d'autres, elles ont dû être abandonnées par suite de la concurrence des fers à la houille. Ici la situation se compliquait de demêlés judiciaires et de l'altitude — la mine est à plus de 2 000 mètres — malgré la création d'un chemin de fer descendant à la route, l'exploitation était entravée par le climat pendant de longs mois.

Les travaux pourront être repris dans quelques années, alors le chemin de fer d'Ax sera prolongé pour passer sous le col de Puymorens par un tunnel de trois kilomètres d'où il atteindra la vallée de Carol, Bourg-Madame et Puigcerda. Pendant que nous construirons la section, les Espagnols établiront celle de Puigcerda à Ripoll.

Cette ligne de 80 kilometres entre Ax et Ripoll constituera une voie directe de Paris à Barcelone. Elle a remplacé comme urgence tous les projets de traversée des Pyrénées qui ont été conçus.

Les mines dépassent le col en hauteur; celui-ci s'ouvre à 1 931 mètres. C'est un des passages les plus terribles des Pyrénées; d'autres *ports* plus élevés ne sont pas exposés à de telles tourmentes, mais Puymorens est la proie de chaque vent; ils y soufflent avec une inexprimable violence, grand est le nombre des victimes dues aux tempêtes de neige. La description d'une de ces bourrasques est demeurée classique par le nom de l'écrivain, M. A. Thiers, auteur de l'*Histoire de la Révolution française,* etc., qui devait devenir Président de la République; il faisait en 1822 un voyage de *reportage* — bien que le mot ne fût pas né — pour le *Constitutionnel.* Le bruit farouche du vent, les nuages de neige, le calme effrayant des moments d'accalmie, produisirent sur le futur homme d'État une impression profonde. Peut-être, dans ce récit, faut-il faire la part de l'époque où Thiers parcourait ces régions envahies par les réfugiés espagnols de l'armée de la Foi. Depuis ce temps, on s'est accoutumé à la montagne, les touristes ne prennent plus au tragique de telles aventures.

Plus heureux que Thiers, je trouve le col dégagé, la tempête de pluie et de neige qui sévit encore dans la vallée de l'Ariège est ici apaisée; un pâle soleil, qui deviendra éclatant dans quelques heures, éclaire un paysage sévère. Au bord du ruisseau abondant d'En-Garcias, descendu du pic de Coume-d'Or, un cheval gardé par un jeune homme broute le gazon jaune encore. Mon guide, qui halète sous le poids de ma valise et qui, plus d'une fois, a dû s'arrêter pour reprendre souffle, me dit :

— Voilà le relais !

En effet, le courrier de Porté vient faire l'échange ; lui aussi a jugé bon de ne pas gravir le col avec sa voiture. Le cheval devra porter ma valise, or la bête n'a pas de bât, mais simplement une couverture et une sangle. Le transport des bagages sera commode !

Notez que j'ai payé en bas le prix de la voiture que je n'ai pas eue, le guide exige cependant un pourboire, mon cavalier en voudra un lui aussi ! Heureusement, je trouverai la patache de la poste à Porté.....

On charge mon colis sur la bête, comment ? Je n'en sais rien, mais d'abord j'utilise le cheval pour franchir le torrent d'En-Garcias qu'il faudrait traverser à gué et dont les eaux glaciales

ne sont guère engageantes. J'achève la montée du col sur lequel s'ouvrent des vallons solitaires, complètement blancs de neige; depuis deux jours, celle-ci a repris possession de ces parages d'où elle avait disparu pendant deux semaines.

En contre-bas, voici des maisons, deux corps de logis reliés entre eux, construits robustement en granit. Ce sont les habitations cantonnières, destinées à servir en même temps de refuge. Pas un arbre, pas un buisson, des pelouses rocheuses entre lesquelles coulent des filets d'eau provenant de la fonte des neiges. Le pâle soleil illumine cette solitude. Devant la grille qui ferme la cour, des voitures attelées de bœufs stationnent; les fillettes des cantonniers jouent; elles m'offrent gentiment des fleurettes, les premières apparues à cette altitude.

Depuis peu de temps le col est libre; pendant l'hiver, il est souvent impraticable même aux piétons, durant des semaines entières. Alors les habitants du refuge sont prisonniers, mais prêts à porter secours aux voyageurs surpris par la tempête et que d'impérieuses nécessités ont poussés à franchir le Puymorens. Celui-ci, sauf pendant ces blocus, est traversé presque chaque jour; par là se fait le service des postes de l'An-

dorre, la République pyrénéenne reçoit ses lettres par le bureau français de Porté.

Je suis parvenu premier au refuge ; derrière arrive, de méchante humeur, le cavalier de la poste. Il n'a pu fixer ma valise au dos de sa bête et n'a pu monter sur celle-ci à cause de ce bagage gênant. Il vient donc avec le fardeau sur son dos ; la monture, privée de son maître, suit par derrière, toute ébaubie de l'aventure. Les cantonniers prêtent des liens, on arrime la valise sur le dos de l'animal et nous voici enfin partis.

La route décrit de grands lacets que je puis éviter en prenant l'ancien chemin. Abandonné depuis longtemps, sillonné par les eaux, souvent rempli de flaques, il est fort pénible, mais raccourcit de moitié le trajet. Il descend en vue d'une haute et rude montagne de 2 586 mètres, le signal de Puncho, extrémité d'un des chaînons qui se détachent du pic de Carlitte. Le reboisement tente de gagner les pentes ; déjà des pins se montrent sur ces versants du Sègre d'où la neige a disparu et que les dernières chutes n'ont pas atteints. Plus bas, des bosquets de hêtres apparaissent ; à mesure que je descends, les prés verdissent, voici même quelques fleurs ; plus bas encore, la terre fauve annonce le passage de la charrue ; sur un mamelon se dresse

un débris de tour qui gardait le passage; les monts s'entr'ouvrent en un long couloir qui semble désert. Au tournant apparaît soudain, très gris et misérable, le village de Porté, auquel on arrive par une pente rocailleuse.

Porté est un navrant séjour, fait d'une rue principale, étroite, sinueuse et sale, où s'ouvrent des ruelles plus étroites et plus sales encore. Les maisons sont basses, comme écrasées. A l'auberge d'où part le courrier, une vingtaine d'individus sont réunis, vieux, jeunes, même des enfants. Debout autour d'une longue table ils causent avec animation en dialecte catalan ; trois ou quatre seulement consomment.

Je réussis à m'entretenir avec l'un d'eux, dans l'espoir de trouver un guide pour monter au lac de Lanous et au pic de Carlitte. Ce projet cause une stupéfaction profonde. Il y a encore une couche épaisse de neige là-haut, depuis trois jours il en est tombé de nouvelle; le sentier, déjà difficile, a disparu, ce serait folie d'entreprendre une telle expédition avant le 15 juillet.

Je suis navré, bien que je m'attendisse un peu à cette mésaventure. J'avais si bien combiné mon voyage ! Pour mieux me reconnaître dans le chaos de montagnes de Carlitte, j'avais teinté d'un bleu cru sur la carte tous les *étangs,* c'est-à-



Col de Puymorens
Porte
Porta
Puncho S.at
Pic de Comaeu
Carol
Courbassil
Puig Farinos
Pic de la Cose
Roc Coloum
Royaume d'ESPAGNE
la Tour de Carol
Ques
Col de Bena

dire les lacs de ces montagnes. Ces nappes d'eau — quelques-unes très vastes — ressortaient à merveille entre le fouillis noir des hachures donnant la vie à cette vaste contrée, d'abord confuse. Un point rouge me rappelait le site exact du pic de Carlitte, un autre la baraque-refuge de l'étang Llat, où je comptais trouver abri, sur la foi du livre de M. Brousse.

Les montagnards, penchés sur la carte que je contemplais vexé, me disaient :

— Oui, c'est bien ça. Voilà Font-Vive, voilà l'étang de Lanous et les Lanousets, voilà tous les étangs de Carlitte, mais.... ils sont glacés encore et couverts de neige !

Cette région des Pyrénées, entre les départements de l'Ariège et des Pyrénées-Orientales, est celle qui possède le plus grand nombre de nappes lacustres et la plus vaste de toutes, l'étang de Lanous, long de 3 kilomètres, large de 500 à 600 mètres, rétréci en son milieu et formant ainsi deux bassins. Il couvre 110 hectares, mais ne reflète guère le ciel et ses rives désolées de pauvres pâtures et de rochers que pendant trois mois à peine, de juillet à septembre, quand la glace a fondu. Il renferme beaucoup de truites, grosses et exquises, que l'on pêche activement.

Un cadre de hautes montagnes, dépassant tou-

jours 2 500 mètres, atteignant 2 921 mètres au pic de Carlitte, entoure le lac dont le plan d'eau est à 2 154 mètres. Derrière cette barrière sont d'autres bassins lacustres; les plus vastes s'étalent au nord, dans le département de l'Ariège. Parmi tous ces lacs, il y a l'étang d'En-Beys, d'où sort l'Oriège; les étangs de Peyrisses dont l'émissaire va de cascade en cascade former le grand et beau lac de Naguilles, réservoir où l'on puisera pour irriguer un jour la plaine de Pamiers, et tant d'autres *étangs* endormis au fond des vallons où, sauf les bergers conduisant aumailles et ouailles, on ne voit jamais d'êtres humains. Ces bergers viennent en partie de l'Ariège, amenant des milliers de moutons.

Sur le versant oriental du Carlitte, dont la cime maîtresse est nommée Puig-Péric par les habitants de la vallée de Porté, s'étalent les lacs les plus nombreux, ceux du désert de Carlitte, achetés par le département des Pyrénées-Orientales qui a réparti les pâturages entre les communes. Ces étangs vont former la rivière d'Angoustrine, ou, par le marais de la Bouillouse, alimenter la Têt.

Puisqu'il faut désespérer de visiter ces lacs, je me console en allant voir le torrent de Font-Vive par lequel s'écoule le lac de Lanous. Il descend

au fond d'un immense couloir, profond, sévère, enserré de pics et d'arêtes jaillissant au-dessus de pentes neigeuses.

— Et la voiture ? demandai-je en rentrant à l'auberge.

La voiture! on a décidé qu'il n'y en aurait pas aujourd'hui, parce que je suis seul voyageur et que c'est dimanche! Elle n'est pas montée de Porta, mais j'ai le temps de l'y atteindre en confiant mon encombrante valise à un guide. Or, de porteur, on n'en peut trouver, à cause du jour de repos. Comme le courrier est un service public, je menace de signaler le cas à M. le directeur des postes, au préfet, au ministre, au viguier d'Andorre. Je ne sais quelles foudres j'ai fini par agiter, mais on décide que les frères du voiturier se chargeront de mon bagage jusqu'à Porta. Ce sont deux enfants, pouvant à peine soulever le colis; on leur adjoint un jeune homme qu'une pièce blanche séduit et nous voici enfin en chemin, c'est moins de 3 kilomètres. Pourvu qu'à Porta je trouve la voiture! Un des gamins est chargé du courrier. Pauvre courrier! Que peuvent bien écrire les gens de Porté? Nous avons, il est vrai, les lettres venues de l'Ariège et aussi celles de la Répu-

blique d'Andorre, pays primitif et simple à qui suffit, pour tout l'État, un facteur rural venu de Porté.

La vallée par laquelle nous descendons est parcourue par un grand torrent, l'Aravo, auquel on donne aussi le nom de Carol, celui du hameau central, jadis défendu par une forteresse ayant laissé de belles ruines. Cette vallée, vers Porté, est extraordinairement triste, de grands monts gazonnés l'enferment, en ce moment recouverts de neige. Ce sont les *vacants* où les habitants du pays de Carol envoient leurs troupeaux. Le fond de la gorge est un hérissement de blocs de granit, moraines glaciaires ou éboulis descendus des cimes.

Vers Porté la sortie est gardée par la tour ruinée de Casteil, ou tour Cerdane, que j'avais aperçue en descendant de Puymorens. Elle se dresse sur un amas de rochers nus, au-dessous desquels gronde l'Aravo. Ce torrent, en ce moment tranquille, eut récemment des fureurs, sur plusieurs points il a emporté les murs de soutènement de la route, il a fallu tracer une piste au long de l'abîme, entre de formidables blocs de granit rappelant en gigantesque les clapiers de grès de Fontainebleau.

Le défilé, très étroit, rempli par l'odeur forte

des genêts, s'entr'ouvre enfin; voici Porta, amphithéâtre de toits d'ardoise rougie par une sorte de mousse lépreuse. Le site est morose, je le trouve aimable cependant, car ici le courrier n'a pas imité ceux de Porté et de Puymorens : la voiture est attelée, prête à nous emporter, ma valise et moi, jusqu'à Bourg-Madame. Ma valise surtout, car j'achèverais volontiers la route à pied, maintenant qu'un vivifiant soleil remplace la pluie chargée de neige de la vallée de l'Ariège.

Avant le départ, je puis parcourir Porta. Le village, plus misérable encore que Porté, plus sale aussi, est très enfermé; pour avoir un peu de perspective, il faut descendre jusqu'à l'entrée de la vallée de Campcardos que l'on voit s'ouvrir à l'ouest. Celle-ci descend de la frontière commune à l'Andorre, à l'Espagne et à la France; le point de jonction est au pied du pic superbe de Campcardos (2 914 mètres).

J'ai pris place à côté du cocher, sur le siège du break. L'équipage s'en va à travers une campagne où la végétation est bien en retard. On ne se croirait jamais au milieu de juin; à peine les feuilles de peupliers commencent-elles à débourrer de leurs gaines luisantes, mais les saules sont déjà verts et des moissons de seigle forment

tapis entre les amas de rochers. Les monts sont chauves et les parois revêtues de blocs de granit roulant souvent sur la route menacée par l'Aravo. C'est une désolation profonde.

Ce premier défilé s'élargit, dans un site toujours sauvage, entre des montagnes abominablement dénudées, un monticule porte les restes du château de Carol, deux tours dont l'une n'a plus qu'un pan de muraille. Ce fut longtemps le chef-lieu de la vallée qui conservait une sorte d'autonomie au milieu de la Cerdagne. Un pauvre hameau abrite sous la forteresse ses toits d'ardoise très plats. Pendant longtemps Carol resta le siège du bailliage, puis de la mairie du val. Depuis que Porta, Porté et Latour-de-Carol sont devenus autant de communes, le pauvre hameau n'a plus aucune importance.

La voiture le dépasse sans qu'aucun voyageur y ait pris place. Plus loin, voici Courbassil, siège de la paroisse de Carol : quelques maisons se groupent au pied d'une église dont la classique façade triangulaire renferme trois cloches. Celles-ci tintent, une procession sort du hameau ; c'est aujourd'hui la Fête-Dieu. Les hommes vêtus d'une blouse bleue, les femmes la tête couverte d'un mouchoir de couleurs vives suivent, en chantant, le prêtre et la croix. Dans le paysage

presque sinistre de la haute vallée, cela est d'une mélancolie inexprimable.

Courbassil a bientôt disparu. La route descend au sein de sites plus doux. Des pâturages s'étendent, remplis de chevaux et de vaches. Ces chevaux cerdans sont de jolies bêtes, courtes mais vives. Les troupeaux appartiennent à une belle ferme, voisine d'une grande villa; l'ensemble forme le hameau de Quès; l'exploitation agricole est le domaine d'un Barcelonais opulent qui passe l'été au bord de l'Aravo.

Le torrent est arrêté ici par un barrage formé d'énormes blocs de rochers, prise d'eau du canal de Puigcerda. C'est un des plus anciens canaux d'irrigation que l'on connaisse: il a été construit en 1318, en vertu d'une charte du roi Sanche de Majorque, pour arroser les territoires de Latour-de-Carol, Enveitg et Puigcerda.

Depuis cette époque, il n'a cessé de fonctionner. Le traité des Pyrénées a minutieusement stipulé les conditions du partage des eaux, nécessité par la cession de la vallée de Carol à la France. De nombreux démêlés n'en ont pas moins surgi entre les communes intéressées, mais ils se sont assoupis et la ville espagnole continue à recevoir les eaux de l'Aravo, qui alimentent sous ses murs un lac artificiel et font

naître l'admirable végétation dont cette ville de plaisance est entourée.

Le canal est l'âme du pays de Carol ; il coule au bord de la route, se répand en filioles qui vont vivifier les pentes. Au-dessus de la zone où les eaux peuvent atteindre, il n'y a que de laids éboulis. Un de ces clapiers, autour du hameau de Riutès, a été conquis par des plantations de peupliers et de frênes entre lesquelles un torrent descend en cascades.

Désormais, la campagne est plus riante : on voit s'entr'ouvrir la vallée et apparaître la plaine de Cerdagne, entre des monts dont les cimes neigeuses s'élancent au-dessus de grandes pentes de pâturages tachetées par les vastes forêts de pins. A cet épanouissement du val se montre le bourg de Latour-de-Carol, fort coquet, semblable à une petite ville avec ses maisons bien blanchies, ses lampes électriques, quelques demeures bourgeoises et de beaux jardins dans lesquels pommiers et poiriers sont cultivés avec soin.

Ce village est le plus riche de la Cerdagne, grâce à l'étendue de ses pâtures et au commerce avec l'Espagne. Cependant, il est en pleine voie de dépopulation par la fermeture des fabriques d'articles de laine qu'il possédait et l'émigration

de plus en plus considérable de ses habitants vers les plaines du Languedoc. Beaucoup de ces Carolans reviennent pourtant; on leur doit l'élégance et la propreté des constructions qui ne rappellent guère le tableau de misère et de saleté qu'en traçait Thiers, il y a quatre-vingts ans.

Après Latour, la route est très ombreuse, les plantations de peupliers et de saules en font une promenade où les habitants passent aujourd'hui l'après-midi. Des groupes de jeunes filles vont au long du canal qui borde la route. Au-dessus de la zone arrosable, la montagne s'étage en cultures portées sur des terrasses.

A l'issue de cette avenue, on aperçoit tout à coup Puigcerda dominée par une haute tour. La ville, entourée d'une enceinte, couvre l'extrémité d'un plateau formant glacis; à son pied, large et verte s'étend la Cerdagne espagnole. Sur le versant opposé, rive gauche du Sègre, beaucoup de villages s'échelonnent à la base des monts. Ceux-ci se prolongent vers le sud par une arête haute, régulière, striée de neige.

La plaine de Cerdagne s'étend en nappe uniforme et verte. Beaucoup d'arbres entre ces prés et ces moissons naissantes. Au premier plan, le village d'Enveitg couvre un coteau dominant le territoire espagnol. Ses maisons, propres et

blanches, sont entremêlées de villas où des Barcelonais viennent estiver. Ils jouissent là d'une admirable vue, il est peu de hautes vallées aussi larges et majestueuses que la Cerdagne. Si les bois étaient moins clairsemés, ce serait incomparable.

Voici là-bas : Saillagouse dans un pli ; Err, bien assis au pied de croupes ; Sainte-Léocadie, toute menue ; Llivia, étendu en écharpe autour de son monticule, et tant d'autres centres auxquels les façades blanches ressortant sur le fond vert des prés donnent un aspect de gaîté.

Enveitg est un riche village : chaque maison jouit d'une fontaine d'eau potable. Son territoire finit à la frontière ; sur le canal de Puigcerda et l'Aravo, il possède le beau moulin de la Vignole. A la frontière même, une de ses fermes, la Tor d'En-Gelabert[1], est partagée en deux par la ligne idéale d'entre France et Espagne. Non seulement la maison, mais une des chambres même sont ainsi traversées. Suivant que l'on met son lit à droite ou à gauche, on dort sous l'égide de la République ou sous celle d'Alphonse XIII.

Enveitg n'est déjà plus carolan, il appartient à la Cerdagne propre, comme Ur, son voisin,

---

1. *En-Gerbert* sur la carte.

assis au débouché de la vallée d'Angoustrine. Encore un joli village aux maisons bien blanches, encadré de prés et de vergers, cadre d'autant plus gracieux que les monts sont plus âpres. L'église possède une flèche pyramidale en pierre portée sur une tour carrée, type bien rare en Cerdagne.

Les canaux de Plandaills et de la Soulane amènent en abondance les eaux de l'Angoustrine et des autres torrents du désert de Carlitte; ils arrosent d'admirables vergers préservés des vents les plus âpres. Désormais, jusqu'à Bourg-Madame, on traverse de riches cultures et, sitôt passée la route neutre de Llivia, des fermes, une belle villa avec des vergers de poiriers nains admirablement tenus.

A Bourg-Madame je retrouve le maire, M. Cot, à qui l'on me présenta à Perpignan; il tient à me faire les honneurs du pays et à me conduire lui-même à Puigcerda, pour me faire parcourir la cité espagnole[1].

1. La Cerdagne française a été l'objet d'une de ces études trop rares consacrées aux petits pays de l'ancienne France. C'est un intéressant volume dû à M. Brousse, directeur d'un journal de Perpignan et conseiller général de Saillagouse.

# XIII

## FOIX ET LA BARGUILLÈRE

Foix : le château et la ville. — Rôle de la métallurgie. — Autrefois et aujourd'hui. — Les anciennes forges à la catalane. — L'émigration dans le pays de Foix. — La situation agricole. — Les fruitières. — La coupure du Plantaurel ou Pas-de-la-Barre. — La Barguillère et ses cloutiers. — Une industrie disparue. — En remontant l'Ariège. — Le bassin de Tarascon.

Tarascon-sur-Ariège. Juin.

Foix est de toutes nos préfectures — après Privas cependant — celle qui a l'aspect le moins citadin. On ne s'attendrait guère à rencontrer tous les services d'un département dans cette somnolente bourgade si fièrement dominée par les restes du château où trônèrent jadis les comtes souverains. Même Mende et Digne, autres pauvres cités chefs-lieux, ont plus de caractère : la première doit à sa cathédrale l'aspect d'une petite métropole, l'autre offre par son cours Gas-

sendi aux grands platanes, toute la vie bruyante des cités méridionales[1].

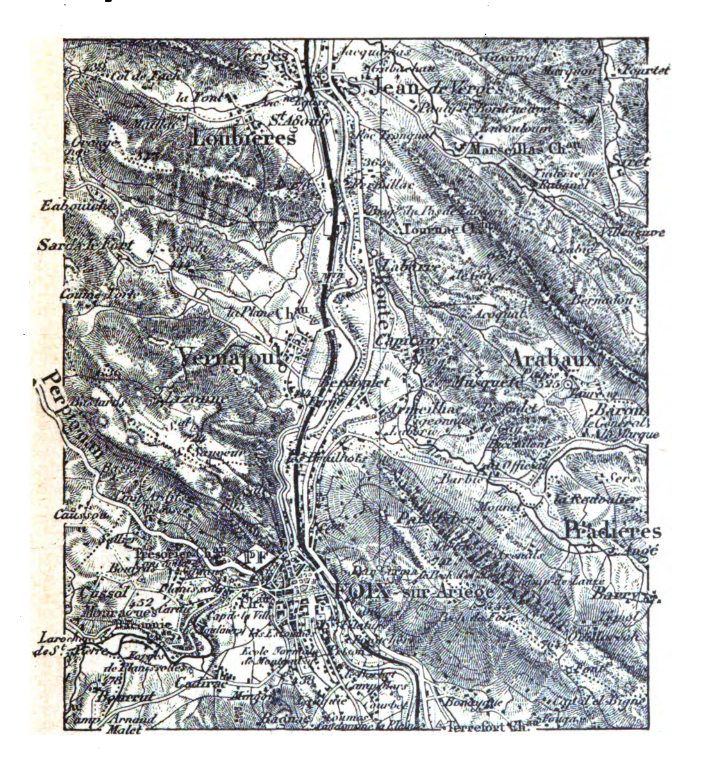
A Foix rien de cela. Les tours superbes, couronnées de parapets et de créneaux entre lesquelles on a inséré les bâtiments banals d'une prison ne suffisent pas à lui donner de la grandeur, d'ailleurs le rocher hardi qu'elles couvrent masque la cité elle-même.

La gare, malgré quelques appendices nécessités par l'embranchement de La Bastide-de-Sérou, est plus que modeste. Une courte avenue conduit de cette station aux bords de l'Ariège; sur un quai étroit, sont les hôtels et quelques magasins ou cafés. C'est la partie vivante de Foix, à peine a-t-on traversé la rivière et l'on est au sein d'une bourgade morne, sans caractère, dont les maisons, mal bâties, offrent rarement quelques-uns de ces détails de charpente sculptée, charme mélancolique des vieilles villes.

Cependant le site est beau non seulement par les ruines du château et le cadre de montagnes s'élevant, par degrés successifs, de la zone des cultures à celle des bois de hêtres, puis aux arêtes rocheuses, mais encore par la vie qu'apporte le

1. Sur Digne, voyez la 12e série du *Voyage en France*, chapitre XII; sur Mende, la 34e série, chapitre XVI.

grand et clair torrent, en roulant ses eaux pures au pied de terrasses couvertes de constructions




dont les plus vastes, au confluent du ruisseau de l'Arget, sont occupées par la préfecture.

Rien dans ce pauvre centre n'arrête l'attention, La seule partie ayant un peu d'aspect est l'om-

breuse promenade de Villotte, en amont de la ville, dont les grands arbres relèvent la vulgarité des constructions riveraines. L'Hôtel des gouverneurs, devenu Palais de Justice, est un édifice banal, malgré ce nom grandiloquent ; dans le château même, il faut des efforts de littérature, se souvenir de Froissard et des autres chroniqueurs de son temps, pour évoquer Gaston Phœbus et revivre le passé. Foix ne fut jamais qu'un château fort ; lorsque les comtes devinrent par mariage seigneurs de Béarn, ils abandonnèrent leur sûre mais incommode forteresse au rude climat, pour leur création de Mazères[1] ou les villes au ciel plus doux de Pau et d'Orthez.

Cependant Foix resta capitale, d'abord d'une province du petit royaume de Navarre, puis d'une province du royaume de France. Elle dut à ce titre de devenir chef-lieu d'un département formé de l'ancien comté et du Couserans. Et la population s'accrut légèrement avec la présence des autorités multiples créées par le nouveau régime ; cependant elle n'a jamais égalé celle de Pamiers, bien supérieure encore aujourd'hui[2].

---

1. 38e série du *Voyage en France,* chapitre XV.

2. Foix : 7 065 habitants, dont 4 657 de population municipale agglomérée ; Pamiers : 10 886, dont 7 959 de population municipale agglomérée.

Peut-être Foix aurait-elle pris un développement plus considérable, si l'absence de houille dans la contrée n'avait enrayé l'exploitation des mines de fer, abondantes et riches, de sa vallée. Au lieu de perdre l'activité que lui donnaient jadis les petites forges à la catalane, elle aurait pu devenir un grand centre métallurgique. Bien loin de là, elle voit fermer peu à peu les ateliers de sa banlieue. Aucune industrie n'anime donc la ville, en dehors des commerces usuels dans les petits centres de cette importance. Tout au plus pourrait-on dire que ses hôtels font quelques conserves. Par calembour ou analogie, ils préparent, à Foix, des pâtés de foie.

Les forges à la catalane, au nombre de quarante-sept dans le département vers 1835, étaient surtout réparties dans les environs du chef-lieu où la vallée de l'Arget, appelée la Barguillère, était un des plus curieux centres du travail à la fois agricole et industriel. Les derniers rapports des ingénieurs des mines ne signalent plus que treize usines à fer en activité et un seul haut fourneau, celui de Tarascon. Sauf à Pamiers, dont les établissements sont considérables[1], les usines

---

1. Sur Pamiers et ses usines, voyez la 38e série du *Voyage en France*, chapitre XV.

font surtout le martelage des fers et des aciers, dix d'entre elles occupent encore de cinq cents à six cents ouvriers, hommes ou enfants. Elles se bornent à ébaucher des ustensiles qui seront achevés au dehors. Les principaux de ces établissements où l'on fait notamment des faux, sont à Foix, Saint-Pierre-de-Rivière, Gaynès, Tarascon et Niaux. Près de Foix et sur son territoire, à Berdoulet, la Société métallurgique de l'Ariège possède des hauts fourneaux et des ateliers ; ceux-ci restent seuls, les fourneaux sont éteints. D'autres établissements de la même compagnie sont installés à Saint-Pierre et à Saint-Antoine.

Malgré cette décadence, l'exploitation des mines et le travail des forges et hauts fourneaux sont assez considérables pour que la Banque de France à Foix ait un rang inattendu dans le classement des succursales. En 1902, Foix dépassa Châlons-sur-Marne, Saint-Omer, Sens, Versailles, Cahors, Vannes, vingt-cinq villes plus populeuses, commerçantes ou industrielles[1].

La fermeture des forges et des mines a amené une dépopulation affligeante. Peu de pays ont autant perdu en quelques années. Au conseil

1. Classement de la succursale de la Banque de France à Foix (ayant Pamiers comme ville rattachée) : 101e sur 126. — Mouvement total des affaires : 15 546 100 fr.



général, en 1903, un membre de l'assemblée s'est appuyé sur cette diminution pour s'élever contre la création d'un réseau de chemins de fer d'intérêt local; il a fait ressortir que l'Ariège comptait encore 246 298 habitants en 1874 et que ce chiffre tombait à 237 619 en 1891, pour descendre à 219 641 en 1896 et 210 527 en 1901, soit, de l'année 1891 à 1901 seulement, une perte de 27 092 habitants.

Les grandes villes, Toulouse et Bordeaux, et le pays vignoble profitent le plus de ce déchet, le Bordelais surtout, où les « montagnols » viennent comme domestiques ou travailleurs de la vigne et ne retournent guère au pays natal. Dans le Couserans, un courant d'émigration se porte vers la République argentine. Les facilités de transport ont évidemment aidé à cet exode et les lignes de tramways projetées[1] auront encore pour effet de l'accentuer jusqu'au moment où ces voies nouvelles, ayant amené des idées d'amélioration rurales et pastorales, rétabliront l'équilibre et feront maintenir sur le sol natal des

1. Lignes de la vallée du Lez (Saint-Girons à Castillon); de la vallée du Garbet (Oust à Aulus); de la vallée de l'Arize (Carbonne au Mas-d'Azil); de la vallée de la Lèze (Toulouse à Pailhès); de Sabarat à Foix et de Saint-Paul-Saint-Antoine à Bélesta.

populations qui auront su rendre leur existence plus douce.

Dans ces pays aux pâturages superbes, on devrait parvenir à tirer de l'herbe et du bétail des ressources comparables à celles dont jouissent les populations du Jura et d'une partie des Alpes. Mais, jusqu'ici, les efforts sont faibles, les quelques fruitières établies dans le département ne vivent que par l'aide du conseil général, les communes ne sont pas entrées d'elles-mêmes dans cette voie féconde. Peut-être, au lieu de subventionner des établissements de ce genre, emploierait-on mieux les fonds à donner des bourses de voyages aux maires intelligents qui iraient en Jura ou en Savoie examiner les bienfaits de l'association laitière et la simplicité de l'organisation.

Les fruitières seraient établies avec le plus de chances dans les villages des hautes vallées, en les doublant par des chalets d'été plus confortables et sains que les jasses immondes où s'abritent les bergers. Aux environs de Foix, pays d'altitude modérée, une telle entreprise ne deviendra rémunératrice qu'après l'aménagement des eaux qui permettrait de créer ou d'accroître des prairies dans les vallons ouverts entre les chaînons parallèles du Plantaurel.

Ce Plantaurel, appelé aussi les « Petites Pyrénées », ferme au nord le bassin de Foix, compris dans la zone intermédiaire de la montagne de Tabe. Cette succession de rides parallèles étonnantes de régularité, à travers lesquelles les rivières ont fait des coupures plus étonnantes encore[1], finit à Foix même, où deux chaînons viennent plonger leur base dans l'Ariège. Cette trouée offre des murailles calcaires rappelant en réduction le beau défilé de l'Isère à l'Échaillon, près de Grenoble. Des terrasses de vignes couvrent les pentes, des petites maisons semblent y sourire; l'une d'elles couvre crânement une pointe de rocher.

Le passage est très vert, grâce aux bois qui tapissent les petits monts et dont les roches nues d'une seconde et étroite arête font mieux ressortir la fraîcheur. Ce chaînon, le plus régulier de tout le système, se détache, ou plutôt est séparé du Plantaurel de Lavelanet, au passage de Carla-de-Roquefort, coupé avec une surprenante netteté par le Douctouyre[2]. Sur le versant nord se forment des vallons qui vont déboucher sur la grande vallée de l'Hers; au sud, la barrière

---

1. Sur le Plantaurel au nord-ouest de Foix, voyez la 38e série du *Voyage en France*, chapitres XIII et XIV.

2. 38e série du *Voyage en France*, page 212.

calcaire est longée par le ruisseau de l'Alses, dont le vallon est parcouru par une belle route fréquentée des touristes et des promeneurs qui vont à L'Herm visiter une grotte remarquable.

Ce chaînon est coupé par l'Ariège entre Vernajoul et Saint-Jean-de-Vergnes; la gorge, étroite mais courte, se nomme le Pas-de-la-Barre. Malgré le peu de largeur du défilé, les établissements métallurgiques de l'Ariège ont pu trouver, près de Vernajoul, à 2 kilomètres de Foix, l'espace nécessaire pour les forges de Berdoulet. Le Pas-de-la-Barre fut une position militaire importante, défendue par un château fort et qui marquait la séparation entre le pays de Pamiers ou Aganaguès et le comté de Foix proprement dit. Le village de Saint-Jean, assis dans une autre cluse, à l'entrée de la plaine, vit un acte capital dans l'existence politique du pays : Le comte Roger-Bernard, jusqu'alors traitant d'égal à égal avec le roi de France, s'y reconnut vassal de celui-ci, à la grande indignation de ses sujets, fiers de l'indépendance comtale. D'ailleurs, jusqu'à l'arrivée de Henri IV au trône, cette vassalité fut plus platonique que réelle.

L'Ariège, limpide, court sur un lit de gros galets au pied de ces belles hauteurs ; peu à peu sa prison s'écarte et l'énorme torrent pyrénéen,

dont les eaux pourraient rendre de si grands services à l'agriculture et à l'industrie, s'échappe définitivement pour traverser la plaine de Pamiers, boire le Grand-Hers et ajouter son flot à celui de la Garonne, à peine plus considérable [1].

Les bords de l'Ariège, au-dessous du chef-lieu, ont moins d'importance économique que la vallée de l'Arget qui vient finir à Foix, sous les pentes du rocher. Il y a là tout un petit pays fort curieux par les vestiges de son activité d'autrefois. C'est ce qu'on appelle la Barguillère, nom resté vivace au point que les municipalités agissent fréquemment en communauté comme elles le faisaient en plein Moyen Age. Les communes sont constituées depuis 1216 en syndicat exerçant ses droits sur le domaine du consulat de Foix, pâturages ou forêts. En 1903 encore, six maires de la Barguillère : communes de Brassac, Burret, Le Bosc, Bénac, Serres et Ganac, protestaient en tant que groupement contre l'abandon dont la Barguillère était l'objet dans le plan de création des tramways départementaux. Une autre commune, Saint-Pierre, ne voulait

1. Sur la partie du département de l'Ariège au nord du Plantaurel, plaine de Pamiers et vallée de l'Hers, voir la 38e série du *Voyage en France*.



pas de ligne si l'on ne créait pas une gare à sa portée.

Le conseil général, tout en témoignant de sa bienveillance envers la *superbe vallée* de la Barguillère, n'a pas cru pouvoir lui donner la voie ferrée sollicitée. C'est que ce petit pays a perdu, depuis quelques années, sa richesse et son originalité, avec la disparition de la clouterie, exercée par sa population pendant les mauvais temps et l'hiver.

Mais la Barguillère est restée une contrée agricole prospère, grâce à sa fertilité naturelle et à l'esprit ouvert de ses habitants. Un de ses vallons latéraux, où se blottit le village de Ganac, est le siège de plusieurs laiteries dont une est une fruitière. Jadis le marteau retentissait partout sur l'enclume. Chaque ménage de paysans possédait sa forge et fabriquait des clous, surtout des clous à cheval dont était grande la réputation, due à l'excellence de l'acier du pays. On a compté 800 de ces microscopiques usines, florissantes jusqu'au moment où la mécanique, triomphant des difficultés rencontrées longtemps, parvint à faire à bon compte des clous de qualité égale à ceux des cloutiers à la main dans l'Ariège, les Ardennes et à Paris, où les ouvriers spéciaux se nommaient des *chevaliers* parce qu'ils fai-

saient surtout le clou à cheval. Un bon ouvrier ariégeois gagnait de 3 à 4 fr. par jour ; on comprend quel bien-être se répandait alors dans ce petit peuple d'agriculteurs et d'éleveurs auquel ce salaire était alloué sans préjudice du revenu des champs. A cette production spéciale, la Barguillère ajoutait celle des faux, des limes, des pelles et autres outils, des clous pour les vaisseaux, etc.

La clouterie résista jusque vers 1880 ; à partir de ce moment, la chute fut rapide ; cette industrie est maintenant perdue, les quelques ateliers qui subsistent sont négligeables. Encore une fabrique d'acier à Saint-Pierre, deux fabriques de clous à Ganac qui jadis faisait des gonds ; une fabrique et un martinet à Brassac, une fabrique d'outils d'acier à Gaynès près de Bénac, mais tout cela est peu actif, sauf l'usine de Saint-Pierre « qui comprend un four de cémentation, un four de fusion ou creuset et six martinets pour l'élaboration des fers et des aciers ».

La Barguillère, cependant, n'a pas été aussi frappée par la dépopulation que l'on pourrait le croire. Il y a quelque quarante ans, on y comptait 5 217 habitants, le dernier recensement (1901) en relève encore 4 333. Le pays le doit à sa richesse agricole et à l'activité des syndicats,

qui ont répandu les meilleurs procédés de culture et contribué « par un choix sévère et une sélection intelligente » à la conservation de la pureté de la race bovine ariégeoise.

La vallée est charmante, ample bassin découpé par une multitude de plis et de vallons dans lesquels sont les villages et les hameaux, sauf Saint-Pierre et Serres qui bordent la rivière. Ces plis prennent naissance au sud, au milieu de vastes forêts : Prayols, Ganac, Brassac, Andronne. Cette dernière, la plus vaste, possède la source de la jolie rivière d'Arget qui s'y creuse une gorge profonde, dominée par les villages du Bosc et de Burret. Les arbres montent très haut, car ils enveloppent jusqu'à la cime le pic de Fontfrède, dressant sa tête à 1 622 mètres, extrémité d'un chaînon appuyé au Couserans, et dont un sommet, au-dessus de Brassac, atteint 1 716 mètres.

Les maires de la Barguillère n'ont pas tort en demandant un chemin de fer pour leur vallée : lorsque la mode des villégiatures en France aura eu raison du snobisme qui nous envoie en Suisse ou en Norvège, peut-être découvrira-t-on ces riantes campagnes et ces sylves épaisses du petit bassin de l'Arget. Mais aujourd'hui la contrée n'est guère accessible.

Par contre, la vallée de l'Ariège a dû à ses mines de fer et aux sources thermales d'Ax d'être parcourue par une voie ferrée à grande section, parvenant jusqu'aux abords de la République d'Andorre, qu'elle frôlera de plus près quand on l'aura prolongée sur Bourg-Madame par le col de Puymorens. Le grand sillon de la rivière offrait à cette voie un tracé relativement facile, la construction n'a pas demandé de travaux trop considérables, bien des lignes de montagne furent autrement difficiles. Elle côtoie la route que parcoururent longtemps les baigneurs d'Ussat et d'Ax.

La rivière descend rapidement; ses eaux abondantes, d'un vert limpide, reflètent des monts aimables rappelant par leur grâce certaines parties des Alpes de Savoie autour d'Annecy. Cette partie de la vallée, un peu élargie, est dominée par le monticule isolé de Montgaillard, portant des ruines superbes. Tout ce paysage est d'une mâle beauté; les monts immédiats, d'élévation médiocre, s'écartent et laissent voir par l'ouverture des vallées des chaînes puissantes aux flancs striés de neige. Des prés et des champs encadrés d'arbres, des hameaux tout blancs mettent de la grâce.

Sur les bords de la rivière, des vignes en

joualles enferment des champs de maïs, de pommes de terre, de navets, etc. Les pierres ramenées par la charrue ou par la houe sont alignées en murs ou réunies en petits tas ronds autour des vignes. Souvent des jets ont poussé à travers ces murgers et les transforment en sorte de corbeilles. Les amas de rochers sont la caractéristique de ces campagnes. Le joli village de Prayols, assis au pied de sa forêt, est entouré de ces champs singuliers.

La vallée du Scios atteint ici l'Ariège, elle ouvre une profonde perspective entre le Plantaurel et le massif de Tabe. La route de Lavelanet s'engage dans cette dépression où bientôt la doublera un chemin de fer qui doit atteindre Bélesta. Cette ligne est appelée à transformer profondément les conditions économiques de Foix en la mettant en relations directes avec la région industrielle de Lavelanet, qui a su garder tant de vitalité [1].

La ligne se reliera à celle d'Ax à la gare de Saint-Paul-Saint-Antoine, située au point où la vallée se resserre de nouveau. Ici l'industrie métallurgique a persisté, Saint-Paul possède

1. Sur Lavelanet et Bélesta, voyez la 38e série du *Voyage en France*, chapitre XIV.

une des usines de la Société métallurgique de l'Ariège. Ces établissements, consacrés à la fabrication des boulons, rivets, tirefonds, etc., font mieux ressortir le côté archaïque du vieux pont ogival de Saint-Antoine, encore aménagé pour la défense.

De chaque côté, la montagne, plissée de vallons tantôt très verts, tantôt hérissés de rochers, tombe, abrupte, sur l'Ariège. Les sites se font plus sévères ; à Mercus, les monts, rudes ou gazonnés, ont leur base couverte de terrasses plantées en vignes. Les ressauts et les parties planes en pentes douces cultivées en céréales mettent des nappes d'or sur ces parois d'un vert triste ou sur les croupes voisines des hautes cimes. Çà et là des bois de bouleaux et de frênes relèvent l'âpreté de flancs trop nus. Dans ces parages, en aval de Mercus, l'Ariège doit être dérivée pour alimenter un canal de 10 kilomètres débitant 10 mètres cubes par seconde et devant fournir 6 000 chevaux de force pour des usines à créer à Foix; il se prolongera ensuite dans la plaine de Pamiers que les eaux transformeront en campagnes opulentes.

Les monts s'écartent un peu pour faire place au débouché de rivières ; sur la rive gauche, Arignac couvre un monticule enveloppé d'arbres

au-dessus de l'embouchure du Saurat. En face, l'Arnave, accourue du massif de Tabe, traverse Bompas avant d'atteindre la rivière. Sur la rive gauche surgit un cône isolé, haut et raide, à la base tapissée d'éboulis, le Roc de Sedours ou de Soudours. Derrière cette fière roche débouche la Courbière. Tout autour du petit mont s'égrènent les centres de population : Arignac, Bédeillac, Rabat, Banat, Surba et, sur l'Ariège, la villette de Tarascon, au débouché de plusieurs vallons ouverts dans la haute montagne.

# XIV

## LE SABARTHÈS

Tarascon-sur-Ariège. — Les hauts fourneaux. — L'abbaye de Sabart et le Sabarthès. — Les thermes d'Ussat. — Les Cabannes et leur bassin. — Les pâtres de Verdun. — Le château de Lordat. — La montagne de Tabe et le pic Saint-Barthélemy. — Carrières et usines à talc. — Luzenac. — Ax-les-Thermes. — La vallée de l'Ariège. — Mérens et ses séminaristes. — L'Hospitalet.

L'Hospitalet. Juin.

Auprès de sa célèbre homonyme Tarascon-sur-Rhône, bien humble est la menue bourgade de Tarascon-sur-Ariège. Cependant elle joue un rôle plus considérable dans son pauvre et âpre département que ne le fait dans sa riche Provence le Tarascon populeux, tiré de l'obscurité par le mythique Tartarin. Elle est demeurée pour ce pays, jadis si grand producteur de fer, la source suprême de l'activité. Là viennent se métamorphoser en fonte les minerais de Rancié, qui servent à alimenter les forges et les martinets de plus en plus rares de l'Ariège.

Tarascon eut plus d'activité autrefois, aussi la

population ne progresse-t-elle pas, mais celle-ci, qui n'a jamais dépassé beaucoup 1 500 âmes, n'a guère décru[1]. Pour ce pays en voie de dépeuplement, c'est presque de la prospérité. Le petit centre, assez gai, s'étend sur les deux rives de la claire Ariège. A droite, au pied d'une butte qui couronne le donjon, resté debout, d'une forteresse détruite, est le vieux Tarascon, fait de rues montantes et étroites et d'une large voie formée par la grande route ; sur l'autre rive un quartier plus aéré, Saint-Quittaine, avoisine la gare et emplit un étroit espace entre le Vicdessos et la rivière maîtresse.

Jusqu'au moment où le chemin de fer a atteint Ax, Tarascon était le principal débouché de la vallée ; il l'est encore pour celle du Vicdessos, dont les mines de fer de Rancié pourraient devenir une cause de grande richesse, si elles étaient exploitées avec des méthodes moins arriérées. C'est par charrettes que ces minerais sont amenés à Tarascon, où les reçoit le haut fourneau de la société métallurgique. Rancié ne peut suffire aux besoins de cet établissement, qui produit près de 25 000 tonnes par année[2].

1. 1 445 habitants au recensement de 1901.

2. 22 560 tonnes de fonte d'affinage ont été coulées en 1903 à Tarascon. Un second haut fourneau vient d'être mis en activité.

La petite métallurgie se maintient à Tarascon par un atelier pour la transformation en outils des fers et des aciers. C'est, avec l'exploitation des importantes carrières de plâtre des environs et la cuisson de ce gypse, une autre branche intéressante d'activité. Le plâtre est extrait sur le territoire même de Tarascon et dans les communes d'Arignac et de Bedeilhac [1].

Autour du vieux Tarascon, des vestiges de murailles se montrent et accroissent le caractère pittoresque de cette ville simple, mais riante et propre grâce à l'abondance des eaux et à la verdure dont elle est enveloppée. Des portes percent encore les remparts. Les monuments sont peu intéressants, sinon, au sud, l'église Notre-Dame-de-Sabart, qui donna son nom à la petite région formée de la vallée de Vicdessos et de la vallée d'Ariège jusque vers Les Cabannes, le *Sabarthès,* terme qui s'est même étendu au nord de Foix et jusqu'aux confins de la Cerdagne française et de l'Andorre, vers le col de Puymorens.

L'abbaye-forteresse que Charlemagne édifia sur ce point et qui devint le chef-lieu de cette

1. Valeur de la production des plâtrières de l'Ariège en 1902 : 92 000 fr. Les carrières ont occupé 67 ouvriers.

province ou *viguerie* des comtes de Foix, n'a pas laissé de traces, l'église romane actuelle ne remonte pas au delà du XIIIe siècle pour ses parties les plus anciennes ; elle perpétua jusqu'à la Révolution l'ancien *pagus* par l'espèce de suprématie qu'exerçait sur les autres paroisses l'archiprêtre de Sabart. Aujourd'hui, cette grandeur n'est plus, Sabart est un domaine départemental dont l'Ariège est fort embarrassé ; faut-il en faire un hospice de vieillards ou un asile pour les pupilles de l'assistance publique de la Seine ?

L'église attirait jadis une foule de fidèles, notamment pendant les foires aux fers des 8 mai et 30 septembre qui centralisaient à Tarascon les produits des forges à la catalane, si nombreuses jadis. Ces foires ont survécu pour d'autres produits ; elles durent chacune trois jours, mais n'ont plus une importance comparable à celle d'autrefois.

L'épanouissement de vallée produit par la jonction du Vicdessos et de l'Ariège est de faible étendue ; sous la colline de Sabart, la vallée devient un couloir étroit entre des monts assez rébarbatifs dont les flancs sont revêtus de laids éboulis, mais les bords mêmes de la rivière sont verts et frais. A l'entrée d'un vallon

dont les pentes sont revêtues de maigres taillis, le pauvre village d'Ussat a donné son nom à des établissements de bains qui utilisent d'abondantes fontaines thermales, à proximité de la commune d'Ornolac. Le site est sévère ; un énorme rocher percé de grottes domine l'ensemble de constructions et de parcs. Ces parois prennent un caractère presque sinistre par l'évocation de la tragédie que l'on y place. Des centaines d'Albigeois, retirés avec leur évêque dans la grotte de Lombrive, y auraient été murés et seraient morts de faim.

Trois établissements constituent la station balnéaire ; le plus vaste, sur la rive droite, ne manque pas d'une harmonieuse grandeur ; sa façade est simple cependant et n'est relevée que par un péristyle d'ordre dorique. Des hôtels et un casino sont disséminés dans le parc ; sur l'autre rive, deux établissements plus petits sont resserrés entre la rivière et les hautes parois rocheuses surgissant des éboulis. Partout où la végétation a été respectée, elle s'accroche très haut, jusqu'aux à-pic d'où s'élancent des roches aiguës et déchiquetées.

En amont, la gorge reste grandiose par ses falaises calcaires chaudement colorées, riante par ses arbres et ses prairies où l'Ariège met le

sillon de ses eaux claires, rapides et profondes. Lorsque la vallée s'élargit un peu, c'est au détriment de la beauté rustique ; l'Ariège, au lieu d'être contenue dans un lit étroit où elle bondit et murmure, éparpille ses eaux dans les plans encombrés de galets.

Certains escarpements rappellent les beaux rochers des Alpes calcaires, Vercors ou Grande-Chartreuse. Parfois ils sont énormes et présentent de prodigieux ressauts percés de grottes. La rive droite surtout a de gigantesques murailles ; en face c'est moins farouche, les arbres sont nombreux.

La vallée s'élargit une fois encore et devient fraîche. Tandis que la rive droite continue à présenter des parois immenses et creusées de cavernes, la rive gauche se frange par le débouché de petits vallons gardés par des villages : Bouan, Sinsat, Aulos, Verdun. L'ouverture de la vallée plus considérable d'Aston donne au confluent l'aspect d'un bassin. Des monts revêtus de taillis, des pans exigus de cultures, des lignes de verdure plus vigoureuse partout où parvient l'eau d'irrigation, tel est l'aspect général.

La vallée d'Aston est fort belle, grâce à ses monts tapissés de bois jusqu'à la cime, à ses

pentes ensoleillées couvertes de moissons. Villages et hameaux en accroissent le charme agreste. Plus au sud, ce beau pli se ramifie en des gorges rocheuses, âpres, étroites, profondes, creusées jusqu'au pied de la haute chaîne dressée entre la France et l'Andorre. Au delà de Château-Verdun et d'Aston, on rencontre encore quelques pauvres métairies, mais bientôt il n'y a plus que des jasses, abris du bétail et des cabanes ou plutôt tanières de bergers.

A l'issue de la vallée d'Aston, un aimable petit bourg éparpille ses maisons au long de l'Ariège et forme sur la route une rue fort gaie ; les toits d'ardoise, vastes et plats, se détachent dans la verdure. Ce village régulier, Les Cabannes, est le chef-lieu du canton dont la plupart des communes se groupent à proximité. Nulle part, dans l'Ariège, les centres ne sont plus rapprochés. Tous sont à la base ou sur les premières pentes des monts ; ceux-ci surgissent très hauts et solitaires, parcourus seulement durant l'été par les nombreux troupeaux des habitants. Le bétail est la seule source de bien-être pour le pays, mais jusqu'ici l'existence des animaux et des bergers rappelait fort celle que l'on menait au Moyen Age. Les abris de la haute montagne sont les plus misérables gîtes que l'on puisse rêver. Il y a pro-

grès cependant, on a pu amener deux ou trois communes à transformer les réduits pour les animaux et les hommes ; le service des forêts a convaincu quelques municipalités des avantages d'un logement plus ample et sain. La commune de Verdun, au-dessus des Cabannes, est une des premières qui aient écouté les conseils ; même ayant à choisir entre deux types, elle a pris le plus complet, en adjoignant un logement spécial pour les pâtres à l'étable destinée aux animaux malades, que l'on ne saurait sans danger laisser exposés aux intempéries. Ces abris sont édifiés avec le concours du département, qui alloue 400 fr. pour chacun d'eux.

La population est donc pastorale ; cependant elle a mis en valeur tous les terrains susceptibles de culture. Le pays doit à ce labeur une heureuse variété d'aspect, sur la rive gauche de l'Ariège surtout, où les moissons sont encadrées de bosquets et de bois. Les arbres s'étagent par essences : noyers, châtaigniers, frênes et sapins. Des prairies d'un vert doux font mieux ressortir la vigueur des teintes arbustives. Cette végétation est due à un changement dans la nature géologique du sol, les schistes remplacent les calcaires, les formes émoussées succèdent aux lignes nettes. Il y a séparation précise entre deux zones.

Les villages se suivent presque sans interruption, tous entourés de cultures dont les terrains ont été gagnés par un long et persévérant effort des générations. Albiès, Vèbre, Urs, Lassur, ont littéralement conquis leur sol sur la roche abrupte. Au milieu de ces récoltes se dresse un mamelon isolé, surmonté d'un rocher que couronnent les belles ruines d'une forteresse possédant encore ses créneaux et dont la silhouette se profile étrangement sur le ciel. C'est le château de Lordat, sous lequel se blottit le village de ce nom et qui, d'un côté, domine la grande vallée de l'Ariège, de l'autre le vallon d'Axiat. De ces ruines on découvre en entier le massif de Tabe ; le point culminant, le pic Saint-Barthélemy, s'élance superbe, au-dessus de contreforts dénudés et ravinés. Le pic atteint 2 349 mètres d'altitude, c'est donc une montagne secondaire, mais d'allure grandiose pourtant.

Au pied de la forteresse ruinée de Lordat, nombreux sont les villages. Un ressaut au-dessus de l'Ariège sert d'assiette à une antique gentilhommière de pierre fauve, flanquée de deux tours carrées ; l'une d'elles porte encore sa couronne de mâchicoulis.

Le centre principal de population est au point de jonction de deux vallées avec l'Ariège, l'une

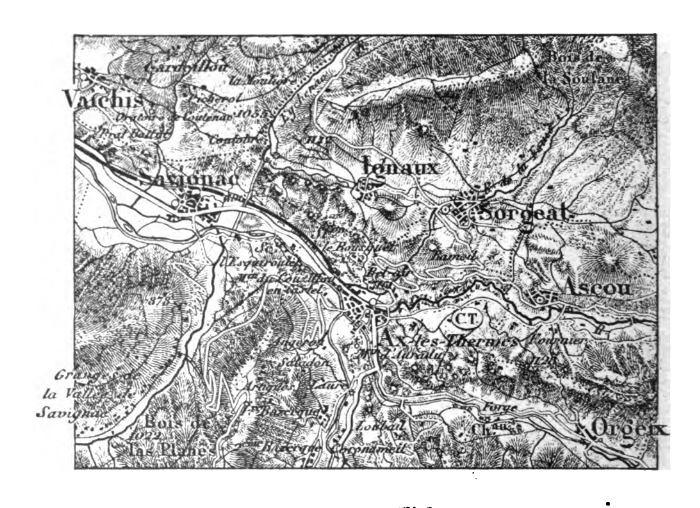
venue du sud, simple gorge entre d'énormes parois, l'autre au nord venant des villages de Caussou et d'Unac en prêtant ses flancs à la route extraordinairement accidentée qui conduit à Belcaire et dans la vallée de l'Aude à Quillan. Le point où aboutissent ces deux plis des monts est occupé par le petit bourg de Luzenac dont la gare est une des plus actives de la vallée : là viennent s'embarquer les produits des importantes carrières de talc auxquelles le village de Vernaux a donné son nom, mais qui mériteraient mieux de s'appeler du pic Saint-Barthélemy. Elles s'ouvrent en effet près de cette cime célèbre, à 2 200 mètres d'altitude, dans un climat si rude, que l'on ne peut travailler à l'extraction que du 1[er] mai au 15 novembre. 142 ouvriers sont employés là-haut. La roche, reconnue sur une épaisseur de 40 mètres et une longueur de 500, est descendue à Luzenac par un monocâble ; deux belles usines, mues par les eaux de l'Ariège amenées en des tuyaux depuis le hameau du Castelet, préparent le talc pour les emplois divers auxquels il est destiné. Le talc broyé est envoyé « dans le monde entier », dit l'ingénieur des mines dans un rapport au conseil général. La valeur de l'extraction à la carrière est de 310 000 fr. (1902).

Luzenac est en face de l'embouchure du torrent qui porte son nom et aboutit à l'Ariège en roulant furieusement ses eaux laiteuses. Sur la rive gauche beaucoup de bois ; à droite cultures étagées en bandes étroites. L'altitude du fond de la vallée est grande déjà — plus de 600 mètres — aussi le sapin apparaît-il, presque au niveau du torrent, à l'entrée du défilé du Castelet qui s'entr'ouvre bientôt en un beau bassin encadré de monts boisés, par-dessus lesquels se montrent de puissantes croupes gazonnées. Au fond de ce val s'étend Savignac, en face du vallon du Nagear, où les eaux du torrent tombent en cascade d'écume, entre de sombres sapinières.

La vallée se rétrécit encore pour s'élargir au confluent de l'Ariège et de plusieurs torrents abondants : Oriège, Ascou ou Lauze et Fouis. Le point de rencontre, assez ample, a permis l'assiétte d'une cité, la ville par excellence : *bila* pour les populations de l'Andorre, de la Haute-Ariège et de la vallée de Carol. C'est Ax, dont le nom vient de *Aquæ* donné par les Romains à tant de lieux où sourdent des eaux thermales.

Ax est une ville balnéaire ; elle doit son élégance et sa prospérité à ses fontaines chaudes qui attirent de nombreux baigneurs. De beaux établissements, un casino, de nombreux hôtels, enca-

drent une place plantée de platanes et d'ormes. La ville, qui se prolonge vers la gare par une avenue, a un noyau de vieilles rues entre l'Oriège et le ruisseau d'Ascou. Les magasins y sont assez nombreux, Ax étant le rendez-vous commercial pour les hautes vallées et l'Andorre.




Jadis Ax était un centre métallurgique, les vallées voisines possédaient toutes des forges à la catalane qui animaient ces parages maintenant déserts. Les usines sont abandonnées; celle d'Ascou, au delà de ce village, figure encore sur les cartes; celle d'Orlu, dans la vallée de l'Oriège, est plus anciennement éteinte, car la carte l'ap-

pelle *ancienne* forge. C'est maintenant une propriété élégante et fleurie.

Bien que des chemins pénètrent dans ces vallées, elles sont peu fréquentées. Les visiteurs se portent de préférence dans celle de l'Ariège qui conduit en Cerdagne par le col de Puymorens et dans l'Andorre par le port ou col de Saldeu.

J'ai fait cette route pour aller au col de Puymorens[1], mais par un temps abominable. Hier j'avais espéré que la pluie, presque incessante depuis quinze jours, avait pris fin ; au point du jour, quand je me mettais en route dans la voiture de l'Hospitalet, il pleuvait de nouveau à torrents ; une pluie froide qui devait être de la neige à une faible altitude.

Sous l'averse glaciale, le pauvre équipage a quitté Ax encore endormie. La route longe un instant l'Oriège entre des rochers surgissant au milieu des frênes, franchit le torrent et pénètre dans la vallée plus large de l'Ariège, où les prairies et les champs de seigle sont encadrés de frênes et de hêtres. Des hameaux se succèdent, alignant leurs misérables maisons, blanches ou

---

1. Voyez chapitre XII.

grises, qui semblent écrasées sous leurs toits d'ardoises.

Sous la brume qui se résout en pluie, on ne voit que les monts encadrant immédiatement la vallée, belles croupes revêtues de verdure : des chênes, des hêtres, plus haut des sapins. L'Ariège écume et bondit sur les blocs qu'elle a polis, sur ces eaux se penchent de grands aulnes.

Si la pluie masque le paysage, elle a accru les torrents : de toutes parts ils se précipitent en cascades ; dans un défilé où la route traverse l'Ariège, plusieurs de ces chutes jettent leurs rumeurs. Les parois sont d'énormes blocs de granit creusés de grottes.

A l'issue de ce passage, la route franchit de nouveau la rivière, près d'une belle cascade plongeant sur la rive gauche. La neige apparaît ici, à une faible hauteur; depuis deux jours elle s'amoncelle. Et c'est profondément triste ce manteau blanc sur les arbres en feuilles et les pelouses fleuries. L'Ariège, grossie, écume et gronde sur des amas de rochers qui s'opposent à son passage.

Cette partie de la vallée paraît ainsi plus âpre encore que de coutume. Là est le village de Mérens, au-dessous de pentes nues où l'on a gagné entre des genêtières des champs de seigle exi-

gus. Quelques bois de sapins s'étendent çà et là, mais trop petits et clairsemés, les parois de la vallée semblent donc nues. Le village est pauvre, les maisons, basses, sont couvertes de grandes dalles d'ardoise rongées par une mousse lépreuse à teinte de bronze. A travers ce misérable centre, passe un affreux torrent dont le cône de déjection est rempli de blocs de granit arrondis.

Mérens est une commune pastorale ; elle élève beaucoup de chevaux qui vont paître dans la montagne avec les aumailles et les ouailles. En ce moment, la neige chasse toutes ces bêtes qui doivent redescendre, et c'est une désolation, car le fourrage sec fait défaut, il a été consommé cet hiver.

En somme, Mérens est un triste séjour ; aussi les parents cherchent-ils à donner à leurs enfants une existence moins rude. Mais leurs visées n'ont pas été jusqu'à l'abandon des montagnes : les jeunes gens choisis pour une autre carrière que celle de pâtre sont destinés à l'église ; on les envoie au séminaire de Pamiers. Nombreux sont les prêtres sortis de Mérens, mais ils conservent la rudesse et l'esprit étroit de leur village. Lorsque M. Baudrillart faisait son enquête sur les populations agricoles, Mérens avait fourni dix-

sept ou dix-huit prêtres. « Force nous est d'avouer, disait M. Baudrillart, qu'ils n'y apportent pas un esprit très éclairé et que le clergé de l'Ariège n'est pas, à ce point de vue, le premier de France. »

Mérens possède des sources thermales sulfureuses utilisées seulement par les habitants du pays et dont les vertus feront peut-être un jour naître un établissement. Le village pourrait être aussi un lieu de rendez-vous pour les touristes, car il est placé entre les deux principaux groupes lacustres des Pyrénées, celui de Carlitte avec ses deux grandes nappes de Lanoux et de Naguilles[1], celui de l'Albe où les lacs, moins nombreux et moins vastes, forment comme une rangée superposée, depuis le lac de Comté jusqu'au lac de Fontargente, à la frontière de l'Andorre; lacs solitaires, souvent sinistres, étalés entre les pelouses rases et les rocs nus, couverts de glace pendant la plus grande partie de l'année. Pour les habitants, ces vasques sont des *étangs,* bien qu'elles n'aient rien d'artificiel et soient réellement des lacs.

Au delà de Mérens, la vallée s'élargit un peu; sur la rive gauche, des bois la rendent ver-

---

1. Voyez page 212.

doyante, la rive droite est plus nue, malgré les bois de sapins qui semblent monter à l'assaut du massif de Carlitte. De ces pentes, que la déforestation a fait ruiner, des torrents descendent par des cônes de déjection où souvent la route a dû se frayer passage à l'aide de tranchées. Aussi, ce côté exposé n'a-t-il pas de constructions; sur la rive gauche se sont alignées les rangées de granges ou *bordes* qui servent aux habitants de Mérens et de l'Hospitalet à serrer leurs récoltes de fourrage. Ces bordes sont tristes, plus triste encore le paysage ambiant. Peu de fleurs ; voici pourtant l'asphodèle dont la présence est pour moi une surprise. Là encore l'animation pourra venir quand le chemin de fer atteindra cette partie de la vallée ; près des bordes de Saillens sourdent des eaux sulfureuses très efficaces, dit-on. La route s'élève au-dessus des granges par un double lacet ; la vallée, de plus en plus étroite, forme un couloir au fond duquel se montre l'Hospitalet, dernier village avant l'Andorre, pauvre et triste résidence où pourtant on trouve bon gîte dans une excellente auberge, accueillante et gaie.

La population est dans la détresse : la neige continue de tomber là-haut, succédant à un mois de pluie, les pâtres doivent abandonner leurs

jasses pour ramener vaches, génisses, brebis et chevaux qui ne peuvent trouver de l'herbe. Et, en bas, ni foin, ni pâturage. Dans une maison où des amis de Perpignan m'ont recommandé, je recueille ces doléances : si le temps continue, ce sera un véritable désastre [1].

---

1. Ce fut le dernier jour de cette dure période ; dans la journée, pendant que je traversais le col de Puymorens (voyez page 202), le soleil apparaissait et faisait fondre la neige qui recouvrait les alpages.

# XV

## LA MINE AUX MINEURS DE RANCIÉ — LE PASSÉ

La vallée du Vicdessos. — Niaux et ses forges. — Les ruines de Miglos. — Siguer et ses ardoisières. — Illier et Orus. — Vicdessos. — Auzat. — En route pour les ruines de Rancié. — Le village de Sem. — Les mines de Rancié. — Origines de la propriété des mineurs. — Chartes des comtes de Foix. — Entre mineurs et maîtres de forges. — La contrebande du fer. — Les mines pendant la Révolution. — Le règlement de 1833.

Sem. Juillet.

La vallée du Vicdessos est pour Tarascon la principale source d'activité, les villages ont la petite ville comme centre commercial et les mines de fer ont fait naître les hauts fourneaux qu'elles alimentent. Les richesses minérales inexploitées sont nombreuses et seront sans doute mises en valeur, accroissant la prospérité de la menue cité ariégeoise. Cette année même, Château-Verdun et Rabat viennent d'ouvrir des mines qui contribuent à l'activité des hauts fourneaux, part insuffisante encore, puisque ceux-ci ont dû demander 15 800 tonnes aux départements voisins.

Le Vicdessos atteint l'Ariège à Tarascon, dont une des rues se prolonge par la route remontant la vallée, au long du torrent bondissant entre les rocs. Jadis ce cours d'eau donnait la vie à de nombreuses forges, la plupart ont été abandonnées ; à Niaux seulement une usine a survécu, la dernière de l'Ariège où l'on fabrique encore des faux, des outils, des charrues, etc.

La route est très fréquentée, sans cesse passent les voitures apportant le minerai de Rancié aux établissements de Tarascon, aucun chemin de fer n'ayant été construit pour amener les produits de cette mine fameuse où je me rends aujourd'hui.

La vallée, très étroite, s'élargit un peu au débouché d'un vallon gardé par le village de Capoulet. Un rocher commande le passage couronné par les ruines superbes du château de Miglos ; les tours crénelées, les murailles chaudement colorées par le soleil, le lierre vigoureux qui enveloppe à demi l'antique forteresse, constituent un des beaux sites de l'ancien pays de Foix. Un cadre de belles montagnes hautes et vertes, semées de damiers de moissons blondes, entoure les ruines. Dans le vallon, au-dessous du rocher, se blottit le hameau de Miglos, chef-lieu d'une commune.

En face de Capoulet, sur la rive gauche du Vicdessos, le village de Lapège occupe une terrasse d'où la vue est superbe sur la vallée et les grands monts qui s'exhaussent jusqu'aux limites de l'Andorre. Les premières pentes sont raides et revêtues de bois ; au-dessus, une zone moins abrupte est divisée en gradins couverts de céréales, de champs de maïs et de pommes de terre. Au bas court le torrent, abondant et clair, sans cesse accru par d'autres ruisseaux non moins transparents. Le plus grand accourt d'un joli vallon où les villages de Siguer et de Gestiès voisinent au flanc d'une montagne. Jadis il y avait des forges dans ce beau bassin souillé par les déjections des torrents ; elles ont aussi disparu, mais le voisinage du chemin de fer a permis le développement des importantes ardoisières de Siguer, qui produisent environ 3 000 tonnes par année. J'emprunte ces chiffres à un discours de M. Blazy à l'assemblée départementale, dans lequel ce conseiller général assure que les carrières de Siguer pourraient devenir aussi importantes que celles de Trélazé. Cependant, le rapport de l'ingénieur des mines sur les carrières n'en fait pas mention.

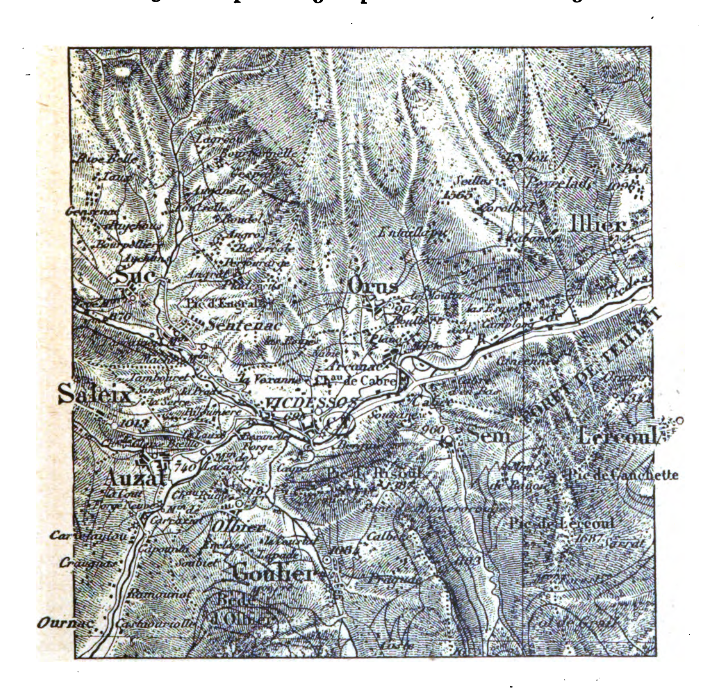
Dans la vallée du Vicdessos, les villages occupent la première terrasse des monts. Voici,

sur la rive gauche, celui d'Illier, tout menu. Ses habitants ont étagé très haut leurs cultures, champs exigus où s'alignent les premiers tas de blé ; l'exposition est assez chaude pour que, malgré l'altitude de plus de 1 000 mètres, la moisson soit faite en cette fin de juillet. Plus loin est Orus, riant, précédé d'une jolie tour d'église, toute blanche, aux angles peints en rouge ; une vaste maison aux contrevents bleus complète le décor. Malgré l'extrême déclivité de la montagne, les pentes sont remarquablement cultivées.

En face d'Orus, le village de Sem occupe le creux d'un vallon ; il est invisible des bords du torrent, on ne le devine que par le câble porteur aboutissant à la route pour mener le minerai de Rancié exploité aux abords mêmes du village. Mais on voit se dresser le pic dans les flancs duquel les mines sont ouvertes, pic de Rancié pour les habitants du pays, pic de Canchette et de Lercoul, d'après un village voisin, pour la carte d'état-major.

On peut monter à Sem par un sentier au-dessous du câble, mais il est raide et visqueux, aussi nous dissuade-t-on de ce chemin en nous conseillant le passage par Vicdessos. En quelques minutes nous avons atteint ce bourg mi-

nuscule qui fut la capitale de la vallée avant de devenir le chef-lieu de ce rude canton de hautes montagnes à pâturages parsemés de lacs glacés.




Le village s'étend au long du torrent, entre les prairies ; sauf le clocher roman de son église, il n'offre guère d'intérêt. Sa population, malgré le voisinage des mines, est surtout composée de cultivateurs et d'éleveurs de bétail. Comme in-

dustrie, une petite filature de laine. L'activité y est moins grande que dans la commune d'Auzat, située en amont, à l'endroit où le torrent de Vicdessos débouche du long et froid couloir dont la tête est à la frontière espagnole. Auzat possède quelques établissements : filature, moulins, scierie; il est considéré comme terminus du chemin de fer dans tous les projets présentés.

Les deux bourgs sont le centre de ravitaillement pour les villages, les hameaux et les innombrables chalets ou jasses de la montagne où des mulets conduisent l'été les vivres nécessaires aux pâtres. C'est aussi par ce procédé primitif que Sem et ses mines sont approvisionnés; nous sommes montés à Rancié en suivant des mulets qui portaient sur leur bât des outres pleines de vin; ce détail seul révélerait que l'on est près de l'Espagne.

Il n'y a pas de route carrossable pour aller aux mines. Le chemin muletier, taillé en plein roc au flanc du pic de Risoul, s'élève par de grands lacets que coupe un sentier tracé entre de jolies prairies encadrées de frênes. Puis le chemin, toujours raide, monte sans inflexion jusqu'à Sem.

Triste séjour, ce Sem; le village occupe le fond d'un cirque étroit, autour d'une humble

église dont le clocher est une tour carrée, haute et frêle, surmontée d'une flèche d'ardoises. La place est avarement mesurée : les maisons se tassent pour l'occuper. L'ensemble est un amphithéâtre dont la partie supérieure est à hauteur de l'étage moyen de la mine. Les wagonnets qui sont employés dans les galeries arrivent jusque-là.

Un ruisseau abondant descendu du pic de Garbie, dont le sommet atteint 2 020 mètres, traverse Sem et va plonger vers le Vicdessos par une cascade que l'on se propose d'utiliser pour faire mouvoir des perforatrices qui iraient attaquer le filon métallique au bas de la route. Car Rancié, après des siècles d'exploitation fructueuse mais désordonnée, en est réduit à chercher des couches nouvelles et à appliquer enfin les méthodes scientifiques qui trouvèrent si longtemps une hostilité insurmontable. Peut-être est-il tard aujourd'hui, les mineurs portent le poids de la routine et de l'imprévoyance de leurs pères.

Il y a là une organisation sept fois séculaire, une mine aux mineurs bien antérieure par conséquent aux conceptions de notre temps et qui n'a pu s'adapter assez à nos mœurs, mélange curieux et pittoresque de traditions féodales et de réglementation moderne bien fait pour inté-

resser le visiteur et le savant, mais susceptible de soulever l'indignation des ingénieurs qui voient gaspiller une telle fortune.

J'ai étudié de près cette organisation, j'ai lu tout ce qui a été écrit là-dessus, notamment la fort intéressante notice de M. Villot, inspecteur général des mines, qui a relevé les erreurs capitales commises dans l'exploitation. Et il me semble que les ouvriers, maîtres de la mine, ne furent pas si mal inspirés dans leur routine et leur résistance au progrès. S'ils avaient cédé, s'ils avaient donné à leurs travaux le caractère vraiment industriel tendant à une extraction continue et active, le gisement de Rancié serait complètement épuisé aujourd'hui, les mineurs auraient alors tué la poule aux œufs d'or qui continue à leur mesurer ses dons, trop avarement peut-être.

Cette thèse est d'autant plus admissible que l'on commence à craindre un épuisement prochain. Voici un passage inquiétant du rapport annuel de l'ingénieur en chef des mines :

La production du minerai de fer dans l'Ariège a été de 23 400 tonnes, dont 19 900 pour Rancié (en 1902). Malheureusement le champ d'exploitation de cette mine se rétrécit chaque jour, le gîte s'appauvrissant beaucoup en profondeur.

Avant de dire ce qu'est aujourd'hui Rancié, il est nécessaire de résumer l'histoire de la mine. Elle a été écrite par M. François, un des plus éminents ingénieurs des mines, qui tenta, dans les premières années du XIX[e] siècle, de faire adopter des méthodes plus rationnelles, et par M. l'inspecteur général Villot, dont je résume le travail.

On trouve les premières traces *écrites* de l'existence des mines de Rancié dans une charte de Roger-Bernard, comte de Foix, accordée en 1293. Le souverain disait :

Nous donnons et accordons plein pouvoir à tous et à chaoun de ladite vallée de fabriquer et d'aiguiser tous les instruments de fer, de quelque nature qu'ils soient, comme ils voudront, et suivant leur volonté, en quelque lieu que ce soit, et pour qui que ce soit, les ouvriers étant à leur choix, ne les astreignant pas d'aller à telle fabrique plutôt qu'à telle autre, sans s'en tenir à ce qui aurait été autrement réglé, en les dégageant des restitutions et promesses faites aux taillandiers ou à leurs commis.

Voulons, accordons et ordonnons que nous ou qui que ce soit, tant nos baillis que nos officiers, ne puissent faire aucune défense aux habitants présents ou à venir ou à quelqu'un des leurs sur leurs mines ou à cause de leurs mines de fer dans ladite vallée, et jusqu'aux limites fixées plus bas, à moins que les mineurs, les forgerons ou leurs garçons, les ouvriers et les chefs de forge travaillant dans lesdites mines n'agissent avec fraude et injustement, etc., etc.

Il faut encore reproduire les lignes suivantes :

Accordons aux susdits habitants et à chacun d'eux plein pouvoir de pêcher, de se baigner, de puiser de l'eau dans toutes les fontaines, ruisseaux et rivières, de s'en servir pour les irrigations et usines, de faire du charbon, couper les arbres..., etc.

Ces droits étaient limités par l'interdiction de vendre les produits des forges et des mines au dehors de la vallée, mais, naturellement, mineurs ou forgerons ne pouvaient vivre en se bornant à travailler pour les habitants clairsemés de la vallée de Vicdessos, et l'on ne se gênait pas pour livrer minerai ou fer dans le reste du comté. Aussi, dès 1304, le comte de Foix, fils de Roger-Bernard, devait revenir sur ces concessions et préciser par une charte nouvelle la défense de vendre le minerai ou le fer hors de la vallée, à moins de payer une *leude,* ce que nous appellerions un droit de sortie. Le texte de cette charte était ambigu : il défendait de vendre minerai ou fer aux étrangers *dans la vallée,* et les gens de Vicdessos se prétendaient autorisés à porter le minerai au dehors.

Il fallut un nouveau texte en 1355, sous un autre souverain. Alors on précise : tout habitant

qui emportera le minerai au dehors devra payer la leude, de même pour le fer forgé. Afin d'empêcher la fraude, tout minerai extrait devait être exposé au pré de Vic pour que l'on pût en surveiller l'emploi et la vente. On fixait la leude à deux deniers tolosains pour trois quintaux (150 livres). La leude devait être payée au Pas de Sabart, où l'on pénétrait dans la vallée de Tarascon.

Alors les gens de Vicdessos trouvent une autre malice : pour ne pas payer les droits, ils abandonnent le chemin du Pas de Sabart et vont passer par le sentier dit de Cavallère. En 1403, le souverain défend de suivre un autre chemin que la vallée de Vicdessos.

Le comte avait affaire à forte partie : malgré toutes ces mesures, le pauvre et puissant seigneur ne tirait qu'une somme dérisoire du droit de leude. En 1414, son sénéchal Raymond Alhand de Malléon réunit à Vicdessos les nobles et les consuls et leur propose un règlement destiné à mettre fin à « la malice de ceux qui tirent la mine ». Ce règlement, en dépit des déformations amenées par les siècles, fut jusqu'en 1833 la base de l'organisation de Rancié ; il établissait quatre prud'hommes qui sont devenus les jurats. Ces prud'hommes, chargés de la police

de la mine, devaient recevoir un salaire, à savoir :

La huitième partie de toutes les amendes auxquelles ceux qu'ils auront dénoncés seront condamnés. Lesdits préposés exerceront toute leur vie.....

Item, ordonnons que lesdits préposés marqueront aux ouvriers qui tirent la mine, le jour de Saint-Jean-Baptiste, l'endroit où ils travailleront deux à deux, pendant toute l'année.....

Item, les ouvriers ne pourront prendre que 8 deniers, monnaie courante pour chaque quintal de mine audit minier.....

Item, que, dans chaque place dudit minier, il y aura des poids justes pour ladite mine en la vendant, lesquels poids lesdits préposés seront tenus de visiter souvent, pour éviter les fraudes entre les vendeurs et les acheteurs, et, en cas ils trouveront quelqu'un se servir de poids courts, il encourra la peine de 10 livres applicables audit seigneur comte.....

Item,..... lesdits préposés visiteront les mines tirées du minier avant qu'on ne les vende, et examineront si elles sont bonnes ou mauvaises et, en cas ils en reconnaîtront ne rien valoir, ils pourront les jeter par la montagne en bas, comme on l'a anciennement pratiqué ; et celui qui leur présentera de la mauvaise mine sera condamné sans rémission en 2 sols tolosains à leur égard pour leur peine et leur travail.

Enfin,..... lesdits habitants de ladite vallée qui voudront de la mine aux prix ci-dessus établis seront préférés à tous autres acheteurs étrangers, supposé toujours que lesdits habitants ne se monopolent pas, et qu'ils ne se servent point de cette faveur pour frustrer les autres ; mais qu'ils exposent en vente cette même mine à un en-

**droit du lieu et la vendent à tous ceux qui en voudront audit prix de 8 deniers, leur permettant néanmoins de prendre pour le port de ladite mine, du minier jusques au lieu, 5 deniers, monnaie courante, par quintal, qu'ils pourront vendre à 16 deniers dans ladite vallée et non à plus haut prix. Que si quelqu'un est surpris à la vendre plus cher, il sera condamné à l'amende de 10 livres applicables audit seigneur comte.**

On juge par ce texte de la fraude à laquelle se laissaient aller les mineurs encouragés par le monopole dont ils jouissaient et par la nécessité absolue de leur minerai pour les maîtres de forge de la vallée et des vallées voisines. Il y a partout du fer dans le pays de Foix, mais celui de Rancié, par sa haute teneur et la qualité du métal, était particulièrement précieux pour les petites forges à la catalane qui n'auraient pu traiter fructueusement des minerais pauvres ; les propriétaires communistes en abusaient pour mélanger de l'argile au minerai et exiger des prix dépassant le taux légal qui était, en somme, la raison d'être du monopole accordé aux habitants du pays de Vicdessos.

Malgré les prud'hommes, d'ailleurs sans autorité ; malgré les protestations virulentes des maîtres de forge, les abus continuèrent : comtes de Foix, rois de Navarre, rois de France multiplièrent les édits, rien ne put empêcher les

fraudes. En vain faisait-on jeter au bas de la montagne ou enterrer le minerai insuffisamment trié ou mélangé d'argile, en vain faisait-on « rompre » le chemin de Cavallère où les voituriers passaient en fraude.

Comme les maîtres de forge des autres vallées se plaignaient d'être mal et insuffisamment servis, on avait obtenu en 1719 un arrêt du Conseil du roi ordonnant que le minerai à sa sortie de la mine serait placé alternativement à droite et à gauche. Les arrivages pairs : deux, quatre, six, etc., étant disposés en *minerons* d'un côté de la mine, les arrivages impairs placés en face. Les premiers étaient destinés aux forges du dehors, les seconds aux forges de la vallée !

Et les textes succèdent aux textes, les chemins rompus sont de nouveau ouverts, on supprime l'organisation des minerons pairs ou impairs pour décider que les voituriers chargeront aux tas successifs dans l'ordre de leur arrivée.

Toutes ces mesures laissaient de côté l'entretien même de la mine ; celle-ci, livrée à une exploitation sans règles, allait rapidement à la ruine. Chaque mineur ouvrait la galerie qui lui plaisait, puisait le minerai, abandonnait son extraction pour la reprendre ailleurs. En 1719, on commence à apercevoir le danger et l'on crée

un fonds spécial destiné à l'entretien des chemins et de la mine, les ressources étaient fournies par un droit de sortie à l'issue de la vallée ; cette mesure préservatrice rencontra une hostilité violente, mais peu à peu on put établir l'assiette de la taxe.

En 1731, fut établi le dernier règlement édicté avant la Révolution, celui-ci très complet et codifiant tous les textes qui s'étaient succédé. On fixait le prix que les voituriers devaient payer pour le minerai, on fixait l'amende pour faux poids, tant aux mineurs qui faisaient usage de poids trop courts qu'aux maîtres de forge employant des poids trop grands. Quand des mineurs insolvables ne pouvaient payer l'amende, on les détenait en prison.

A la Révolution, tout cela fut emporté, les mineurs se débarrassèrent des freins que l'on avait mis à leurs agissements et obligèrent les maîtres de forge à en passer par leur bon plaisir. Mais avec Napoléon l'ordre revient peu à peu, le corps des mines réorganisé entreprend de préparer la loi sur les mines. L'État revendiquait la propriété de Rancié, la Révolution ayant fait table rase de tous les privilèges féodaux; de leur côté les communes de la vallée voulaient faire transporter au bénéfice de ces organismes nouveaux

les anciens droits des populations représentées par leurs consuls. Bien qu'en fait deux seulement de ces communes, Sem et Goulier-et-Olbier, eussent la jouissance des mines, huit des municipalités du canton de Vicdessos nouvellement créées et qui constituaient l'ancien bailliage se disaient propriétaires en commun: Vicdessos, Sem, Goulier-et-Olbier, Auzat, Suc-et-Sentenac, Orus, Saleix, Illier-et-Laramade.

Le conseil général des mines se refusait à accorder ce droit de propriété aux six communes dont les habitants n'avaient aucune part dans l'exploitation. Cependant, quand, en 1833, après bien des projets, on finit par aboutir à un règlement, la base fut la concession aux huit communes ; ce sont elles qui devinrent propriétaires du gîte et constituèrent le syndicat chargé de l'extraction. En fait, Sem et Goulier-et-Olbier demeurèrent seules bénéficiaires de l'entreprise, les habitants des autres communes se trouvant trop éloignés et n'étant pas habitués à ce travail souterrain.

Le règlement de 1833 s'inspirait des dispositions de l'ancien régime, avec plus de minutie encore, les quarante-deux articles prévoyant tous les cas possibles dans l'exploitation, notamment la nécessité de maintenir des piliers de

soutènement dans les galeries. Encore des prescriptions destinées à rester inexécutées. Les mineurs n'en faisaient qu'à leur guise, s'attaquant aux parties les plus faciles et les plus riches, sans souci du lendemain, aidés dans leur hostilité, d'ailleurs, par les cinquante maîtres de forge vivant de Rancié et qui voulaient avant tout le minerai à prix modique et de forte teneur.

Aussi la mine n'était-elle qu'une ruine alors qu'on aurait pu l'organiser en belles galeries. Cette insouciance, ce dédain de l'avenir étaient entretenus par la rareté des accidents. On aurait pu craindre des catastrophes, le hasard a voulu que celles-ci ne se produisissent pas et l'on a continué ce gaspillage incohérent.

Le règlement de 1833 innovait en créant un conducteur chef des travaux qui permettait de donner un peu d'unité à l'exploitation ; il réorganisait les jurats choisis parmi les mineurs et chargés de la police.

Quant aux mineurs, pour empêcher l'accroissement de leur effectif, le nombre en était fixé par le préfet. Celui-ci était en outre chargé de fixer le prix du minerai à tant par *volte* (60 kilogrammes). Les jurats avaient pour mission d'empêcher les participants de vendre au-dessus du

prix fixé, de tenir la main à ce que les acheteurs ne payassent pas au-dessous et ne prissent possession que contre argent comptant.

Le mineur, en effet, vendait directement le produit de son extraction, il n'y avait pas de vente d'ensemble et de répartition des revenus. Aussi ce travail individuel rapportait-il peu, tant en quantité qu'en argent, et ces populations que l'on pourrait croire à leur aise de par leur propriété minière étaient-elles profondément misérables. Elles le sont encore.

C'est que toute cette organisation sur le papier ne pouvait répondre aux besoins; en fait, le mineur, qui semblait maître du marché, était obligé de subir le joug des intermédiaires; au lieu de livrer directement sa charge de mulet au maître de forge, il devait se plier à la nécessité pour celui-ci de s'approvisionner non pas au détail, mais en gros. Il s'était donc créé des dépôts où le mineur amenait son minerai, où les industriels venaient l'acheter. Ces magasins étaient établis au bord du Vicdessos, au hameau de Cabre. Les tenanciers ou magasiniers payaient surtout en nature, vivres, vêtements, etc., on avançait aux mineurs sur leurs livraisons futures; une fois endettés, ces pauvres gens étaient la proie des magasiniers qui livraient à des taux exorbitants des mar-

chandises avariées. En 1843, M. François disait que les mineurs de Goulier devaient aux magasiniers plus que la valeur de tous les meubles et immeubles de leur commune !

Et cependant, à cette date, Rancié produisait 25 000 tonnes de minerai par an ; elle était le fournisseur exclusif de soixante-douze sur cent dix forges à la catalane qui existaient dans les Pyrénées.

Ce monopole était menacé comme les forges elles-mêmes. L'heure était proche où la grande métallurgie à la houille allait faire table rase de l'industrie patriarcale et séculaire des maîtres de forge. L'Ariège ne restait pas en arrière du mouvement, une à une tombaient les forges, remplacées par les grandes usines de Pamiers, de Berdoulet et de Tarascon. Si rapide fut la chute qu'en 1864 il ne restait plus que quatre forges à la catalane. Alors les mineurs trouvent difficilement à vendre ; ils passent par toutes les exigences des magasiniers et ceux-ci, dit M. Villot, paient en morue et en farine !

On n'avait même pas profité de la situation prospère qui précéda le triomphe de la sidérurgie moderne ; alors que les maîtres de forge se plaignaient de ne pas avoir assez de minerai, on avait réduit la production pour ne pas avilir les

prix. Les 370 à 400 mineurs s'astreignaient à ne travailler que quinze jours, douze jours, même dix jours par mois. En outre, ils se refusaient à toute amélioration. Alors que partout on employait les rails et les wagonnets, les ouvriers s'obstinaient à porter le minerai sur le dos. En 1896 encore, M. l'inspecteur général Villot disait :

On peut encore voir passer le porteur à dos (gourbatier), sa lampe aux dents, 90 à 100 kilogrammes sur le dos dans une panière reposant en haut sur ses omoplates, en bas sur une sorte de coussin (gorp) maintenu sur les reins par deux bretelles passant sous les aisselles, monter des rampes de 25 mètres de hauteur verticale pour franchir les marches glissantes qui l'amènent à la voie de Sainte-Barbe, puis, de là, plié sous ce faix, parcourir dans la même galerie tortueuse, bossue et pleine de flaques d'eau, 600 mètres horizontalement pour arriver au jour.

Devant la situation faite à la mine, on s'émut, les ingénieurs se demandèrent si l'on ne pouvait modifier les conditions d'exploitation de façon à faire face à la crise. M. Mussy, l'un d'eux, fut chargé d'étudier les améliorations possibles. Il proposa la création de plans automobiles et l'aménagement rationnel des galeries. Ces projets soulevèrent une opposition terrible, il fallut du temps et de la prudence pour les réaliser en par-

tie. Tout le monde, même les non-mineurs, gens natifs de la vallée et habitant au loin, s'élevait contre les travaux proposés et contre le système de gestion qui semblait s'imposer. On s'en prenait surtout aux plans automoteurs, parce qu'ils allaient supprimer en partie les muletiers. M. Mussy tint bon, mais lorsqu'il eut établi ses petites voies ferrées inclinées, il eut le regret de les voir inutilisées : les muletiers triomphaient.

Cependant, la nouvelle galerie, dite de Becquey, aménagée par M. Mussy, donnait de l'essor à l'extraction, surtout après la guerre. De 1872 à 1881, la moyenne du minerai amené au jour et livrée aux hauts fourneaux ariégeois fut de 31 463 tonnes par année. Mais ensuite de mauvaises périodes vinrent, les mineurs connurent de nouveau la misère, des éboulements ralentirent la production ; en même temps, la situation de l'industrie métallurgique faisait diminuer les commandes. On s'en prit au règlement de 1833 dont on demanda la revision. Les communes appelèrent l'État à la rescousse, attendant tout de sa tutelle et de sa garantie. Mais on se heurtait à des difficultés créées par la copropriété des mines reconnues aux huit communes. Pour en sortir il fallait une loi ; Rancié eut la bonne fortune de l'obtenir. Le 15 fé-

vrier 1893, paraissait le texte législatif qui détruisait le règlement de 1833 et les derniers textes féodaux pour donner aux mines une organisation qui leur permet de vivre et de suivre — de trop loin encore aux yeux des ingénieurs — le courant de l'industrie moderne.

---

# XVI

## LA MINE AUX MINEURS DE RANCIÉ — LE PRÉSENT

**La loi de 1893 sur la mine de Rancié. — L'organisation nouvelle, son fonctionnement. — Le directeur et les jurats. — Mineurs titulaires et mineurs auxiliaires. — Comment est réparti le travail. — Quantité à extraire par chaque ouvrier. — Misère des ouvriers propriétaires de la mine. — Appauvrissement du gîte. — La ruine des forêts. — Tentative de reboisement. — Le bétail d'Auzat. — La vallée de Saurat. — Un marchand d'oisons.**

**La Bastide-de-Sérou. Juillet.**

De toutes les anciennes concessions, de tous les privilèges reconnus par les actes antérieurs, la loi de 1893 concernant les mines de Rancié n'a guère conservé que le droit des habitants des huit communes, à l'exclusion de tous autres, à travailler à la mine. C'est la base du régime de la mine aux mineurs, tout le reste découle de ce principe. Le droit des communes sur l'exploitation se borne d'ailleurs à désigner les onze membres du conseil d'administration, chargés de gérer le patrimoine commun. Mais les mu-

nicipalités n'ont aucun avantage ni aucune responsabilité dans la gestion, celle-ci restant aux mains de l'*office des mineurs* représenté par ce conseil. Pour bien marquer ce caractère, les trois communes directement intéressées : Vicdessos, Sem, Goulier-et-Olbier, nomment chacune deux membres du conseil, les cinq autres n'ont qu'un délégué, mais leur participation est surtout théorique, car elles ne fournissent pas ou peu de mineurs.

L'entreprise est conduite par un directeur qui est aujourd'hui un contrôleur des mines, assisté par des *jurats* ou chefs ouvriers qu'il choisit parmi les mineurs. Le comité d'administration a charge de l'exploitation de la mine et de la vente des produits; il approuve les marchés passés par le directeur, délibère sur les emprunts, en un mot gère les biens de l'office.

C'est lui qui nomme le directeur, il peut aussi le révoquer, droit qui appartient en même temps au ministre des travaux publics. Mais au directeur incombent la surveillance des travaux, la fixation des heures et des jours du travail.

Les jurats sont nommés pour cinq ans et peuvent être maintenus plus longtemps. Ils doivent savoir lire et écrire. Ils prêtent serment devant le tribunal de première instance pour pouvoir

remplir leurs fonctions de surveillance ; une allocation spéciale leur est attribuée.

Quant aux mineurs, ils sont divisés en plusieurs catégories dont l'entrée à l'office est soumise à des conditions strictes. D'abord il faut appartenir à l'une des huit communes, puis passer par diverses phases de travail. L'ouvrier débute comme mineur auxiliaire et reste au moins deux ans dans ces fonctions ; alors, à partir de l'âge de vingt-trois ans, il peut être nommé mineur titulaire dans les limites du nombre de travailleurs qui peuvent figurer dans cette catégorie. L'effectif des auxiliaires est d'ailleurs limité, lui aussi. La nomination des auxiliaires et des titulaires se fait par le directeur sur une liste dressée par le comité.

Titulaires et auxiliaires ont les mêmes droits au travail, sans préférence entre eux ; ils doivent se soumettre aux tâches qui leur sont données par les jurats en ce qui concerne « la direction, les dimensions, le boisage ou le muraillement du chantier et la qualité du minerai » ; ils doivent accomplir toutes les réparations et manutentions, « coupes des bois en forêts, transport à la mine », etc. Ces travaux sont payés soit à la journée, soit à la tâche. Le nombre des journées de travail peut être diminué sur l'ensemble des

ouvriers si l'on est amené à ralentir l'extraction ; mais le directeur a le droit de se borner à réduire le nombre des auxiliaires, en commençant par les derniers entrés.

Le régime actuel comporte donc une discipline du travail jusqu'alors inconnue. Cette discipline est appuyée par le droit donné aux jurats d'infliger des amendes et des exclusions temporaires. Les pénalités les plus graves, allant jusqu'à l'exclusion définitive et à des poursuites judiciaires, sont infligées à tout mineur qui aurait abattu, livré ou vendu du minerai pour son propre compte. C'est la grande innovation du nouveau mode, puisque autrefois chaque mineur vendait lui-même le minerai qu'il avait recueilli.

Actuellement, le nombre des participants est peu considérable, il s'élève à 240 à l'intérieur de la mine, au dehors 80 muletiers sont chargés de descendre le minerai au niveau des câbles qui le transporteront à la route ; ce sont les titulaires ou auxiliaires qui, faisant partie du cadre fixe, sont affiliés à la société de secours. A côté d'eux, 15 chargeurs ou déchargeurs et 40 rouliers faisant le transport à Tarascon sont en dehors de cet élément normal.

La durée du travail est courte : quatre heures au plus, mais cela tient à ce que les mineurs sont

en même temps travailleurs des champs; lorsqu'ils arrivent à 8 heures, ils ont déjà passé plusieurs heures dans leur petit domaine, ils retournent encore le soir sur la glèbe. D'ailleurs, les non-participants, c'est-à-dire les ouvriers employés hors des galeries et salariés des participants, restent plus longtemps sur les chantiers: ils ont environ sept heures de labeur à fournir. Outre les quatre heures consacrées à l'extraction, les participants doivent à peu près une heure de petite corvée ou de marche dans les galeries.

Les gains sont peu élevés; ils le sont d'autant moins que chaque mineur ne peut amener au jour qu'une quantité déterminée de minerai. Au puits Sainte-Barbe, où le travail est plus difficile, le poids à conduire s'élève à 320 kilogr. A la galerie de Becquey et à la galerie de la République, cette dernière au niveau des câbles, on demande 390 kilogr. Le salaire brut atteint en ce moment 2 fr. 184; les 18 centimes 4 sont retenus pour la caisse de prévoyance, ce qui ramène le gain net à 2 fr., soit 50 centimes l'heure d'abatage. Les boiseurs, qui ont une tâche plus pénible, touchent 2 fr. 454, sur lesquels ils versent 20 centimes à la caisse. Les salaires ne dépassent donc guère 600 fr. par an.

Les jurats ou maîtres mineurs sont un peu

plus payés : ils reçoivent, net, 3 fr. par jour sur un gain brut de 3 fr. 273. Sauf les plus jeunes ouvriers qui obtiennent environ 1 fr. 45 c., tout le monde, titulaires et auxiliaires, jeunes ou vieux, est sur le même pied au point de vue du salaire ; pour uniformiser celui-ci, on associe jeunes et vieux, forts et faibles dans les travaux qui demandent une tâche commune. C'est la principale difficulté pour le directeur et les jurats que ce *mariage* du personnel. Le tirage au sort est employé pour la conduite des wagonnets, afin que nul ne puisse chercher à esquiver les charges les plus lourdes.

Malgré les fluctuations du marché métallurgique, on a pu maintenir ces chiffres depuis quatre ou cinq ans ; on y parviendra encore si les mineurs acceptent les efforts tentés pour réduire les frais de l'exploitation et du transport.

Entre le niveau supérieur dit Sainte-Barbe et la galerie de la République (150 mètres), où commence la descente par câbles, les transports se font toujours à dos de mulets, moyennant 2 fr. par tonne ; de la galerie du Becquey, la descente est fixée à 1 fr. Les muletiers ne sont pas astreints à un travail régulier, ils viennent quand et comme ils veulent, afin de pouvoir utiliser leurs bêtes au travail des champs.

On n'est pas parvenu sans peine à cette régularité actuelle, ni aux progrès, si modestes pourtant, qui ont été réalisés. La direction eut bien du mal à en faire comprendre la nécessité. Au moment de la grande crise métallurgique, quand le prix du minerai tomba tout à coup, les ouvriers ne pouvaient comprendre que les salaires subissent une dépression correspondante. Lorsque le câble commença à fonctionner, une sourde irritation se manifesta ; aujourd'hui que ce mode de transport a fait ses preuves et qu'on lui doit de pouvoir maintenir les gains, toute opposition a disparu. Ce câble fut établi à l'aide des réserves de l'office des mineurs et d'une avance de 12 000 fr. fournie par la société métallurgique de l'Ariège ; celle-ci est aujourd'hui remboursée.

Malheureusement, on est loin encore de l'âge d'or, les bénéfices dont la répartition est prévue par les statuts sont nuls jusqu'ici, le produit de l'extraction suffit juste à faire face aux salaires et aux frais généraux. Il est évident que la population ouvrière serait parmi les plus misérables de France, si chaque mineur n'avait sa maison, son jardin et son champ. Domaines exigus s'il en fut ! A Goulier-et-Olbier, les plus riches, si l'on en croit les renseignements fournis à M. Baudrillart, récoltent deux hectolitres de seigle.

Seuls les habitants de Sem et de Goulier-et-Olbier et quelques-uns de Vicdessos usent de leur monopole de travailler aux mines, bien que les autres communes aient un droit équivalent; ce droit est même étendu à tout étranger qui prend femme dans la localité.

Comme je l'ai dit, d'après l'ingénieur des mines, le gîte de Rancié semble s'appauvrir en profondeur. Mais il y a évidemment bien des parties à retrouver dans les éboulis et les anciens travaux. Le gisement s'étend en hauteur sur 700 mètres; il est fort irrégulièrement disposé en poches, souvent énormes, dans les fractures du calcaire. M. Villot a défini cela « structure en chapelets ». Pendant des siècles on a attaqué la montagne à toutes les hauteurs, les ouvertures de galeries et les amas rougeâtres donnent l'idée du chaos. Le massif entier est du reste laid et nu; on a détruit tous les bois pour l'usage de la mine et des forges.

De même qu'il y a des parties stériles entre les parties riches, de même la teneur est inégale: on trouve parfois le fer à l'état de pureté; c'est ce qui fit la réputation de Rancié, ce minerai dit fer doux était le seul que traitassent les forges à la catalane.

Actuellement, le minerai, soigneusement ex-

purgé des matières inertes que l'on y mêlait autrefois et qui, de nos jours encore, amenèrent les usines de Tarascon à refuser les envois, n'a de débouché que dans ces hauts fourneaux. En 1902, la fourniture a été de 19 900 tonnes, chiffre insuffisant pour les besoins, puisque Tarascon a produit 22 560 tonnes de fonte d'affinage et doit acheter des minerais hors du département. Mais la mine n'est pas outillée pour produire davantage, surtout avec la durée du travail.

Faut-il s'en plaindre? faut-il demander, comme l'ont fait les ingénieurs, que l'on applique enfin à Rancié les principes du travail intensif des mines? Si vraiment le gîte menace de tarir, ce serait un acte d'humanité de s'en tenir à la production actuelle qui assurera longtemps encore la chétive existence des mineurs maîtres de leur mine. Et c'est pourquoi je disais que la routine des mineurs de Rancié est peut-être l'inconsciente garantie de leur avenir : si pauvre que soit leur vie, elle vaut toujours mieux que l'émigration vers les grandes villes.

Et les êtres incultes et obstinés qui, par atavisme, ont gardé les idées de tant de générations se trouvent ainsi avoir raison contre les théories de l'économie politique; ils ne le doivent, il est vrai, qu'à l'éventualité de l'épuisement de Rancié.

Si celui-ci possédait encore des millions de tonnes à extraire, ma conclusion serait tout autre, je dirais moi aussi qu'il faut appliquer à cet ancêtre des mines françaises les procédés d'exploitation les plus perfectionnés, comme ceux en usage dans les grandes mines de Meurthe-et-Moselle [1].

Ce qui a causé la misère des habitants de cette intéressante vallée du Vicdessos, c'est la déforestation extrême amenée par les nécessités du boisage des mines et de l'alimentation en charbon des forges à la catalane. Le pays a été ruiné au point de vue forestier et aussi au point de vue pastoral, car les pelouses ont éprouvé le sort des bois.

De grands efforts sont tentés pour rétablir la fortune perdue. Le Vicdessos, c'est-à-dire la vallée considérée comme région naturelle, a été organisé en périmètre de restauration sur 1 447 hectares, 1 151 pour la seule commune d'Auzat. Mais on retrouve contre cette œuvre de sauvetage l'hostilité qui faillit ruiner les mines de Rancié. En vain le service des forêts rappelle-t-il que la moitié de la population de Verdun fut enlevée par les eaux qui devaient

1. 22[e] série du *Voyage en France*.

ravager Toulouse dans le grand désastre du faubourg Saint-Cyprien en 1875, en vain prédit-on que Siguer peut être englouti par les *laves* du torrent d'Embessol, rien ne prévaut contre la crainte de voir supprimer quelques pâturages que les torrents se chargeront bien d'ailleurs de détruire.

On réclame des digues pour les torrents, mais on s'oppose à la suppression de leurs violences par le reboisement des bassins de réception, seul remède aux maux menaçants suspendus sur la vallée.

Le gros effort doit se porter sur la commune d'Auzat, l'État voudrait reboiser et mettre en défends 1 140 hectares lui appartenant, mais grevés de droits d'usage au profit de la commune, celle-ci se débat; cependant on ne lui demande qu'un faible sacrifice, puisque le privilège s'étend sur 14 000 hectares au bénéfice des huit communes du Vicdessos. Or, les sept autres communes n'envoient que 500 bêtes sur ces terrains, alors qu'Auzat en faisait paître 7 000 en 1899, après en avoir eu 20 000 en 1882. Mais à ces 7 000 il faut ajouter 20 000 moutons étrangers que les gens d'Auzat prennent en garde au grand détriment des pâturages, sur un terrain cependant réservé à la commune seule.

L'hostilité d'Auzat reste d'ailleurs platonique : en dépit de ses protestations, on a planté et regazonné 600 hectares, on a construit 358 barrages et établi 98 kilomètres de sentiers. A mesure que les arbres sont assez grands pour échapper à la dent des moutons, on rend le sous-bois au parcours.

La vallée du Vicdessos devra à ces travaux d'échapper à la ruine qui la menaçait ; ils sont tout à l'honneur du service des forêts qui les conduit malgré les mauvaises volontés[1]. Les mines ne peuvent être pour elle qu'une ressource accessoire dont Sem et Goulier seules profitent par leur situation. L'avenir de ce beau mais pauvre pays est dans la reconstitution de ses richesses pastorales, dans leur mise en valeur plus raisonnée surtout. Ces montagnes devraient être les grands fournisseurs de lait, de fromage et de beurre pour Toulouse et la plaine vignoble. Leur rôle, à ce point de vue, est encore infime, bien qu'Auzat possède une laiterie.

En attendant ces progrès, la dépopulation poursuit son œuvre. Les montagnards conti-

1. J'ai emprunté ces détails à l'intéressant rapport de M. Loze, conservateur des forêts, adressé au conseil général de l'Ariège.

nuent à déserter la vallée; en 1896, le canton de Vicdessos comptait 6 191 habitants, il n'en a plus que 5 859; on en recensait plus de 8 000 avant la guerre. Même les communes minières sont fort éprouvées, seule Auzat progresse.

Les vallées voisines n'échappent pas à ce fléau. Au nord de Vicdessos, le joli bassin de Saurat se dépeuple, malgré les sources d'activité données par de riches forêts dont les bois sont exploités par des scieries et des chantiers, et par le maintien de petites filatures. Saurat, qui avait plus de 3 000 habitants dans son territoire, est tombé à 2 850; Rabat sa voisine est descendue de 1 128 à 868. Il y a là une situation affligeante qui mérite l'attention.

Nous sommes rentrés si tard à Tarascon, que nous n'avons plus trouvé de train pour nous ramener à Foix. Mais la soirée était étoilée et douce, le ciel était superbe au-dessus de la lèvre des monts qui se plaquaient d'un noir d'encre sur le firmament et nous nous sommes décidés à entreprendre à pied les 15 kilomètres qui nous séparaient du chef-lieu. La course était adorable dans ce grand silence de la nuit, troublé seulement par les rumeurs de l'Ariège écumant entre les rochers de son lit.

Un peu avant Mercus, nous sommes hélés par le conducteur d'un char à bancs venant à toute vitesse derrière nous; il nous demande où nous allons et semble prodigieusement surpris en entendant répondre : Foix ! Il nous offre de prendre place à ses côtés, afin d'avoir *à qui causer,* nous dit-il.

Nous acceptons et nous voici sur l'équipage, emmené par un mulet ardent et agile; notre stupéfaction est grande : c'est une voiture chantante, piaillante plutôt. Elle est remplie d'oisons; des paniers bondés de ces bestioles sont empilés. Notre homme en fait le commerce; il habite les Allemans près de Pamiers, recueille les oisons dans la plaine et va les vendre dans la montagne. A Mercus des gamins courent après nous; ils ont ramassé un oison et nous le tendent.

— C'est vingt sous de rattrapés, dit philosophiquement le marchand.

Un franc, c'est donc le prix d'un de ces oiseaux au duvet jaune et ébouriffé. Notre homme en vend jusqu'à 800 dans certaines journées et son gain peut alors atteindre 200 fr. Mais souvent il ne peut écouler tout le contenu de ses paniers. Aujourd'hui, à la foire de Tarascon, il a vendu 60 oisons seulement. Le bénéfice fait à peine face à ses débours.

Décidément le marchand d'oisons ne mentait pas en disant qu'il voulait causer. Jusqu'à Foix il nous raconte son existence et celle des siens. Il est amusant et spirituel d'ailleurs et plein d'ardeur aussi. Il sera aux Allemans à onze heures : il lui faudra dételer sa bête, la mettre à l'écurie, décharger ses paniers d'oisons et, à quatre heures du matin, il sera au labour.

— Vous ne demandez pas la journée de huit heures ? lui dis-je.

— Oh ! je ne suis pas si exigeant, si l'on me donne jamais la nuit de huit heures, je serai content ; trop souvent je n'en ai que quatre !

# XVII

## LE SÉROU ET LE PLANTAUREL

Au-dessus de la Barguillère. — Le pays de Sérou. — Mines de cuivre. — Carrières de phosphate. — La Bastide-de-Sérou. — Castelnau-Durban. — La vallée de l'Arize. — Durban et ses ruines. — Les salines de l'Ariège. — La Roche-du-Mas. — La grotte du Mas-d'Azil. — Le Mas-d'Azil. — Traversée du Plantaurel. — Carla-Bayle. — Daumazan. — Entrée en Volvestre.

Montesquieu-Volvestre. Juillet.

Dans quelques semaines, le chemin de fer de Foix à la Bastide-de-Sérou sera en exploitation; dans un an sans doute, la locomotive ira jusqu'à Saint-Girons, donnant enfin quelque unité à ce département de l'Ariège où l'ancien pays gascon du Couserans restait si à l'écart du comté de Foix auquel on l'associa[1].

En attendant, c'est par la diligence que je puis aujourd'hui gagner ce pays de Sérou au-

1. La ligne de Foix à Saint-Girons est aujourd'hui en exploitation.

quel l'ouverture de mines métalliques et de carrières de phosphate semble faire présager un bel avenir industriel. Juché sur l'impériale, au milieu d'un groupe de lycéens qui vont en vacances, je pourrai, jusqu'à Montels, contempler le paysage.

La route, à la sortie de Foix, s'élève par une rampe douce au revers nord de la vallée de l'Arget, c'est-à-dire de la Barguillère. Bientôt, elle domine de haut ce petit pays et ses villages, si industrieux à l'époque où florissait la clouterie. Les bourgs reposent au fond du val ou s'étalent au flanc de la chaîne derrière laquelle est la vallée de Saurat, crête noire de forêts belles et vastes, plissée de vallons profonds et verts.

Un instant la route domine un village de la Barguillère, Cos, le plus petit de ces centres. Plus loin, elle laisse en contre-bas, à l'écart, Saint-Martin-de-Caralp, assis au pied d'un grand rocher dans lequel les gens du pays voient l'image d'un lion.

La route atteint ici son point culminant; le passage, entouré de beaux hameaux, se nomme le col d'El-Bouich ou du Bouch. L'altitude est médiocre — 633 mètres à Saint-Martin — mais les horizons sont fort étendus.

La vallée qui s'ouvre sur l'autre versant est d'aspect sévère : des bois, des prairies, de grands chênes isolés revêtent des coteaux qui portent un long et morne plateau marécageux au pied duquel, vers le nord, coule le ruisseau d'Argentat, un de ces cours d'eau contenus par les chaînons réguliers du Plantaurel et qui, tout à coup, trouent les « petites Pyrénées » par un de leurs défilés si nettement fracturés.

Au sud, le pays est tout autre : ces hautes croupes boisées recèlent des gisements fort riches de minerais divers, notamment de cuivre et de plomb. Seul, le cuivre donne lieu à une exploitation de quelque importance ; ce métal, si rare en France, se trouve non loin de la route, dans la commune d'Alzen. Bien que notre pays soit tributaire de l'étranger pour le cuivre, le minerai d'Alzen n'avait cependant pu être traité chez nous. En 1901, les 1 674 tonnes extraites par 215 ouvriers, et valant 500 000 fr., avaient dû être envoyées en Angleterre, à Swansea, pour y être fondues. Les frais de transport étaient énormes, aussi la direction des mines a-t-elle été amenée à créer une fonderie qui transforme le minerai en matte cuivreuse et argentifère à haute teneur. Grâce à cette usine, on a pu se borner, en 1902, à vendre 390 tonnes de mine-

rai riche; 2000 tonnes plus pauvres ont été passées au fourneau.

Le succès de cette exploitation a suscité l'activité des chercheurs, des prospecteurs, comme l'on dit aujourd'hui. Toutes les montagnes, dans les bassins de l'Arize qui va à la Garonne, et du Baup qui va au Salat, ont été fouillées; près de la Bastide-de-Sérou, aux Atiels, on a reconnu le cuivre; au delà, vers Castelnau, encore le cuivre, parfois associé au zinc; du cuivre encore à Rimont. Mais, jusqu'ici, les seules recherches ayant quelque apparence d'avenir sont celles effectuées par la compagnie de Nescus, qui exploite les importantes mines de plomb et zinc de Sentein dans le Couserans et doit son nom au village de Nescus, dans le Sérou.

Les mines d'Alzen s'ouvrent entre ce village et celui de Montels, sous un rocher aigu couronné par la chapelle de Sainte-Croix; l'usine embrume de ses fumées sombres ce paysage placide. Plus loin, vers la Bastide-de-Sérou, un autre nuage s'élève, projeté par les établissements où l'on broie le phosphate de chaux. Ces roches sont exploitées sur une longue ligne de terrain commençant, près de Monteils, à Berny, dans la commune de Cadarcet et finissant à quatre lieues plus loin, à Lestanque près

de Rimont. Les carrières disséminées sur ce parcours occupent environ une centaine d'ouvriers[1].

Ce ne sont pas les seuls gisements minéraux du pays, car voici, au delà de Montels, une mine de manganèse abandonnée. Tout autour sont de belles prairies dont la bande se rétrécit bientôt par le rappprochement des collines. Dans ce val où les cultures sont nombreuses coule le ruisseau de l'Aujolle.

Celui-ci atteint l'Arize à la Bastide-de-Sérou. La petite rivière, encore ruisseau, a parcouru une vallée étroite et sinueuse, recélant, elle aussi, bien des richesses minérales. Mais l'exploitation n'a pas été entreprise ou n'est pas poursuivie ; le fer est cependant d'excellente qualité à Castelmir, dans la commune de Nescus. Il est probable que le chemin de fer de Foix à Saint-Girons donnera un essor à ces exploitations, enrayées jusqu'ici par la cherté des transports.

La Bastide-de-Sérou a vu confirmer son ancienne suprématie sur la région en devenant chef-lieu d'un canton qui comprend tout l'ancien petit pays de Sérou ; une seule paroisse,

---

1. Valeur de la production du phosphate de chaux dans le pays de Sérou en 1902 : 63 000 fr. Le nombre d'ouvriers a été de 84.

Castelnau-Durban, en a été détachée pour faire partie du canton de Saint-Girons. La Bastide est une fort humble ville à laquelle les usines de la « Compagnie des phosphates et bauxites de l'Ariège » donnent un caractère industriel. Bien que la commune soit assez populeuse[1], il n'y a guère qu'un millier d'âmes dans le centre. Le lieu dut être fortifié jadis, à en juger par un boulevard circulaire, évidemment tracé sur l'emplacement d'un rempart. Vue de la vallée, la bourgade, en écharpe au flanc d'une colline, a encore quelque allure, la partie haute possède une tour et des débris de murailles.

Au-dessous de la Bastide, la vallée de l'Arize s'élargit et forme de belles campagnes avec des demeures de noble apparence; au bord de la riviérette, voici le château de Bourdette dominé par des coteaux plantés de vignes, entouré de cultures bien soignées et de vertes prairies. Au delà, au milieu d'un parc environné d'une campagne qui semble elle-même aménagée pour les yeux, est le château de Rodes; dans les prés sont de grands chênes et des frênes superbes. Au bord de la route, le hameau de Vic possède une humble église, un cimetière et les débris

1. 2 539 habitants, dont 1 069 agglomérés.

d'une tour ; là débouche le vallon des Atiels, dans lequel on poursuit avec succès des recherches de minerai de cuivre. Grossie par le ruisseau descendu de ce val, l'Arize ne tarde pas à rejoindre l'Artillac, qui lui apporte des eaux nées aux confins du Couserans. Ce ruisseau est passé sous Castelnau-Durban, joli village assis au pied des ruines d'une forteresse et qui possède sur son territoire des gisements métalliques encore à l'état de « prospection ». Castelnau est un petit centre assez actif : ses forêts ont fait naître des scieries ; quelques ateliers de chaudronnerie alimentent les campagnes de leurs produits.

Le confluent de l'Artillac et de l'Arize a lieu au-dessous du hameau de Ségalas, dont les toits rouges se dissimulent à demi sous les arbres. Ainsi accrue, l'Arize s'en va, abondante et claire, au sein de prairies d'une exquise fraîcheur. Le val où coule la rivière semble fermé ; au fond surgissent les belles ruines du château de Durban. Peu à peu le bassin se resserre, se creuse, devient gorge pleine de verdure. Il doit y avoir des sources au fond du lit, car l'Arize ne reçoit aucun ruisseau et cependant on la voit croître comme à vue d'œil ; à Durban, elle est large et abondante.

Ce village, fort rustique, est encadré de riches vergers qui disparaissent à l'entrée d'un défilé commandé par la haute roche grise enveloppée de broussailles et portant les ruines d'un château du XII^e siècle, avec des parties du XVI^e. Les restes de la forteresse, les rocs, les bois, les eaux, les falaises blanches ou fauves creusées de grottes, le brusque contour de la vallée, forment un merveilleux paysage.

Parfois les pentes s'adoucissent et le site s'humanise, la vie rurale apparaît, des prés tapissent les petits monts, les champs sont animés par les moissonneurs. A mesure que l'on descend, la vallée s'entr'ouvre et s'éclaire ; à Balança, où l'on rejoint la route de Saint-Girons, c'est un adorable plan de prairies, très vertes, au milieu desquelles semble sourire un moulin charmant par la rusticité de ses dépendances. A s'élargir ainsi le val perd de son pittoresque, mais il reste toujours gracieux.

Pas de village au long de la rivière, mais beaucoup d'habitations isolées ayant pour centre le hameau de Reynaud, composé d'une seule maison et d'une vaste église. Contre le rocher s'élèvent les douze chapelles d'un calvaire, édicules ayant une porte ogivale et un pignon surmonté d'une croix. Ces constructions, d'un blanc de lait,

recouvertes d'un toit rouge, sont d'un eflet singulier; elles s'étagent jusqu'au sommet du rocher surmonté d'une statue de la Vierge entre deux croix. Dans le rocher, autre madone dans une grotte; sur la route, un second calvaire. Ce luxe de constructions catholiques frappe d'autant plus qu'il y a près de là un temple protestant, la région ayant conservé quelques réformés et possédant un pasteur au Mas-d'Azil.

Encore un coin minéralogique intéressant, cette partie de la vallée de l'Arize: elle possède des sources salées abondantes; l'une d'elles a son débouché en amont du vallon de Clermont par le ruisseau de Gausseraing; l'autre est sur les confins de la Haute-Garonne, à Camarade; c'est un puits atteignant une couche de sel gemme aujourd'hui inexploitée et qui donna lieu jadis à des conflits entre la population et les agents du fisc. Les eaux retirées de la saline se déversaient dans le ruisseau de Lézères qui atteint l'Arize au-dessous de Maury. Ce hameau est dominé par un monticule isolé portant les ruines assez vagues du château de Roquebrune. Le site a un caractère méridional bien tranché : des arbustes verts et des figuiers noueux croissent dans les roches.

Une colline entourée de falaises escarpées, la

Roche-du-Mas, est creusée d'une gorge dans laquelle pénètre l'Arize; soudain, les parois se ferment, le défilé n'est plus que l'entrée d'une caverne obscure. La rivière s'y engouffre; ainsi le Bonheur entre dans le souterrain mystérieux et formidable de Bramabiau[1]. Mais l'Arize n'éprouve pas de difficultés comparables à celles du Bonheur: elle n'a pas à plonger dans des puits, à se tordre dans des couloirs, à se précipiter de roche en roche; elle a nettement et amplement perforé l'obstacle et s'est créé un passage majestueux où l'on a pu établir une route à côté du torrent.

Haut d'abord de 80 mètres, ce tunnel, dû au lent effort des eaux, devient presque aussitôt grandiose, sublime. On dirait que l'énorme voûte a été forée par de prodigieux Titans; la forme même paraît œuvre d'artiste, elle rappelle la coupole byzantine. La route ne pénètre pas directement dans ce souterrain, long de 410 mètres, elle y entre obliquement à l'aide d'un tunnel et atteint la grande caverne dans laquelle l'Arize se brise contre les rochers. Un parapet sépare la chaussée — œuvre de l'homme — du lit obscur de la rivière.

---

1. 36e série du *Voyage en France,* chapitre VIII.

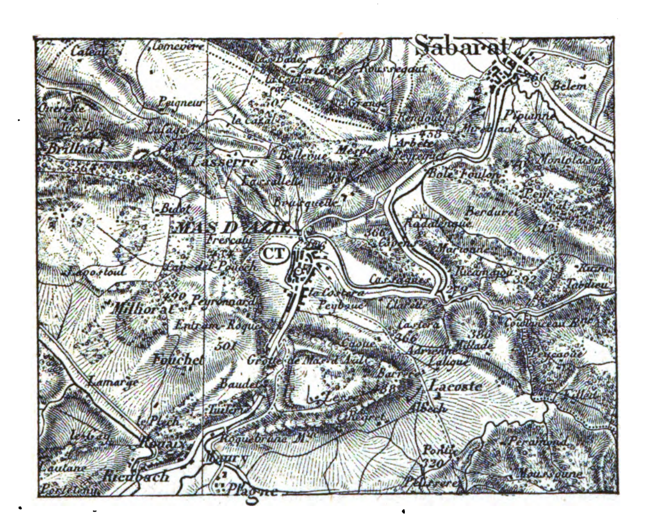
Des lampes luttent vaguement contre le noir de la grotte et en accroissent la religieuse beauté. On devine à demi un énorme pilier qui semble porter de fantastiques édifices et soutient la voûte. Dans les anfractuosités du roc s'ouvrent des cavités qu'habitèrent des hommes de l'âge de pierre; la plus vaste est au-dessus du souterrain creusé par la rivière.

La traversée est courte, voici la lumière éclatante; par une galerie bien plus basse que celle d'amont, on pénètre entre de hautes et belles parois calcaires souillées par les inscriptions que des gens sont parvenus à tracer à l'aide d'efforts inouïs d'équilibre. On ne dit pas si quelqu'un de ces imbéciles s'est cassé les reins, il ne l'aurait pas volé.

Cette gymnastique à la Tartarin évoque d'autres efforts plus héroïques. La grotte de la Roche-du-Mas fut envahie en 1625, malgré les catholiques du maréchal de Thémine qui assiégeaient le Mas-d'Azil, par les calvinistes venant au secours de leurs coreligionnaires. Les catholiques avaient obstrué l'Arize pour l'obliger à contourner la roche en suivant le lit préhistorique et, de la sorte, ils exposaient les défenseurs de la place à mourir de soif. La troupe de secours, s'aidant de cordes, parvint dans la

grotte et, détruisant le barrage, ramena la rivière au Mas, sauvant ainsi du suprême danger la petite cité forte.

Car le Mas fut une forteresse. Un de ces vieux atlas, où l'art et le goût de l'ornementation rem-




plaçaient la précision topographique, montre la petite ville bordant la rive gauche de la rivière de ses remparts bastionnés, tandis que, vers la campagne, une muraille ceinte de tours, flanquée de saillants, précédée d'un fossé, a vue sur les champs d'un bassin bien enclos de hautes collines. Une autre planche, consacrée au pays

de Foix, présente la Roche-du-Mas sous la forme d'une haute croupe ; l'Arize semble y décrire un cours souterrain de près d'une lieue. Le cartographe a écrit pour expliquer ce tracé : « Cette rivière passe dessoubs ceste montagne[1]. »

Le Mas-d'Azil n'a rien gardé de cette fortification, tout fut rasé quand Richelieu eut triomphé des protestants. C'est aujourd'hui un joli bourg, régulier et propre, étendu autour d'une place plantée de beaux arbres. L'église, sans intérêt, possède un clocher en forme de dôme rappelant les églises de Franche-Comté ; elle est à demi enveloppée par les halles abritant un perron où sont installées les mesures pour les grains. Ce petit coin et une place ombragée de platanes font un décor d'opéra comique.

Le Mas-d'Azil est, jusqu'à présent, peu accessible, les voies ferrées sont loin ; mais, si les projets de tramways départementaux se réalisent, ils permettront d'aller visiter la curieuse trouée du Plantaurel qui a fait la célébrité de la petite ville. Une ligne de la Haute-Garonne destinée à relier Carbonne à Montesquieu-Volvestre aurait son terminus au Mas-d'Azil.

---

1. Voyez une reproduction de cette curieuse carte dans la 38e série, page 205.



L'arrivée des locomotives à la trouée de l'Arize est bien lointaine encore. En attendant, c'est au prix d'une longue course en voiture que l'on peut atteindre les bords de la Garonne et la grande ligne de Toulouse à Bayonne. Le trajet est intéressant d'ailleurs ; la route suit un méandre de l'Arize, mais un chemin montueux coupe ce coude en dominant le bassin au milieu duquel la mignonne ville se groupe gentiment. Les rochers que perce la grotte se recourbent en arrière de celle-ci, en une sorte de cirque. Des prés, des vignes, des champs, des maisons couvrent les pentes ; le site, charmant et frais, évoque étonnamment le Jura, d'autant plus que le clocher du Mas-d'Azil est dans le type des dômes de là-bas.

Le Plantaurel aligne, légèrement incurvée, une de ses arêtes les plus régulières. Au point de plissement, l'Arize a troué la barrière par un défilé où ses eaux se brisent en rapides et s'endorment en *plagnols*. Les pentes, revêtues de chênes, sont coupées d'arêtes transversales.

A l'issue de ce paysage, est Sabarat, joli village ombragé de grands platanes, dont les rues sont disposées sur un plan géométrique, comme celles des bastides. Ici aboutit un ruisseau qui a longé le revers nord du Plantaurel ; il atteint

l'Arize et lui impose sa direction vers le nord-ouest; ce sera celle de la rivière jusqu'à la Garonne. Par le vallon de ce ruisseau débouche la route de Pamiers qui se bifurquera à Pailhès pour envoyer un embranchement dans l'ancien pays de Lézadois dont le chef-lieu, la petite ville de Lézat, est à demi enclavée dans la Haute-Garonne[1]. Le canton du Fossat, formé par cette contrée, eut longtemps une existence propre; il a pour chef-lieu un pauvre bourg moins populeux que Lézat, moins illustre que Carla-Bayle dont le nom a remplacé celui de Carla-le-Comte. Ce changement eut lieu en l'honneur de Pierre Bayle, le premier apôtre de la tolérance, dont le rôle philosophique fut si grand du XVII^e au XVIII^e siècle. On montre encore à Carla-Bayle la maison habitée par l'illustre écrivain dans sa jeunesse. Carla occupe le sommet d'un massif de collines dont les eaux rayonnent vers la Lèze et l'Arize.

La route venant de Pamiers et que celle du Mas-d'Azil rejoint à Sabarat s'en va au long de l'Arize, dans la vallée élargie, entre des pentes molles si on les compare à celles du Plantaurel.

---

1. 38e série du *Voyage en France,* chapitre XIX.

Fonds et versants sont bien cultivés en luzerne, maïs ou froment. Jadis il y avait partout de la vigne au flanc des coteaux, le phylloxéra l'a détruite. Mais l'aspect général est riche encore, les blés et les avoines moissonnés couvrent de vastes espaces de leurs tas fauves. De belles demeures, châteaux ou villas entourés de parcs, égaient le paysage. Autour du village des Bordes, la reconstitution du vignoble s'affirme par de superbes plantations en plaine. Multitude d'oies dans les champs, annonçant l'approche du pays toulousain.

Beaucoup de moulins sur la rivière s'attardant au milieu de l'ample vallée et que ses contours amènent en vue des châteaux des Salenques et de Ligny, celui-ci encadré d'un beau parc. Les coteaux de la rive gauche s'écartent par de petits vallons laissant apercevoir au loin les escarpements du Plantaurel.

Au bord de l'Arize, que rejoint un ruisseau descendu de Carla-Bayle, est Campagne, vieux village fortifié aux pittoresques maisons de poutrelles et conservant une porte ogivale. Au dehors de cet antique noyau, un quartier plus considérable s'est créé. La campagne est plus riche encore : des vignobles luxuriants, des champs de maïs où les tiges sont si hautes qu'un homme ne

saurait y être aperçu, des betteraves, révèlent la fertilité du sol et l'ardeur au travail de la population. La vallée se rétrécit, forme un riant couloir à l'extrémité duquel est le bourg très vivant de Daumazan, centre commercial de cette partie de la contrée. L'église possède une curieuse tour dont la pierre est rongée par les siècles.

Daumazan semble vouée à la culture des haricots; partout s'étendent les champs de cette légumineuse. Mais la campagne est moins opulente qu'en amont, les pâturages sont nombreux, pacagés par des bœufs de race gasconne, à la robe d'un gris pâle. Le paysage doit à ces troupeaux plus de rusticité. Ce terroir placide évoque cependant pour le pays un souvenir tragique: près du village de la Bastide-de-Besplas aux toits rouges, séparé par des rues larges et propres, le château de Baillard a été le théâtre d'un crime, le propriétaire fut assassiné dans des circonstances horribles. Le meurtre fut facilité par l'absence du chien de garde, Sultan, animal fidèle dont la tombe se voit dans la cour du petit domaine.

Non loin de la Bastide-de-Besplas un autre village, Fornex, est dominé par un château à demi drapé de lierre et couronnant une butte;

plus loin, une ombreuse avenue d'ormes conduit au château Trinqué. Ces domaines sont au milieu de vastes campagnes peuplées d'une multitude de jeunes bœufs destinés au travail des champs. Ils viennent des centres d'élevage de la Haute-Garonne : Cazères, Saint-Lys et Rieux, et du Gers : l'Isle-en-Jourdain, Sichamps, Samatan et Lombez. Ces animaux travaillent de deux à quatre ans, puis ils sont engraissés et vendus pour la boucherie, surtout à Toulouse.

La dernière commune de l'Ariège, Thouars, possède beaucoup de ces animaux. Le village est de pauvre apparence; l'église, sans campanile, est semblable aux granges voisines. Au delà se prolonge la vallée, entre les collines nues du pays de Volvestre. Bientôt voici Montesquieu, ancienne capitale de la contrée[1].

---

1. Sur Montesquieu-Volvestre et le Volvestre, voyez la 38e série du *Voyage en France*, chapitre XIX; sur le pays de Couserans, dont la description achève celle du département de l'Ariège, voir la 40e série.

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

---

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun, à sa place alphabétique.

### A

## B

## C

## M

N

O



P

1. Pour la pagination, se référer au nom de chaque pic dans l'ordre alphabétique.

## Q



## R

# TABLE DES CARTES

# TABLE DES MATIÈRES

## I. — Le Bas-Vallespir.

Pages.



## II. — Les noisetières de Céret.



## III. — Le Haut-Vallespir.



## IV. — Le Conflent.

## V. — De Conflent en Roussillon.



## VI. — Le Fenouillet.



## VII. — Le pays de Sault.



## VIII. — Le Donézan.

## IX. — Le Capcir.



## X. — La Cerdagne française.



## XI. — L'enclave de Llivia et la Soulane.



## XII. — La vallée de Carol.

## XVII. — Le Sérou et le Plantaurel.



---

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

CHEMINS DE FER DU MIDI

# I. — VOYAGES CIRCULAIRES

## 1° Paris. — Centre de la France. — Pyrénées.

*Trois voyages différents au choix du voyageur*

**Billets délivrés toute l'année aux prix uniformes ci-après pour les trois itinéraires :**

**1re classe : 163 fr. 50 c. — 2e classe : 122 fr. 50 c.**

**Durée (1) : 30 jours non compris celui du départ.**

## 2° Pyrénées et Provence.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| **Prix** | 1er, 2e et 3e parcours . . | 68 fr. en 1re classe; | 51 fr. en 2e classe. |
| | 4e, 5e, 6e et 7e parcours. | 91 fr. — | 68 fr. — |
| | 8e parcours . . . . . . | 114 fr. — | 87 fr. — |

**Durée (1) : 20 jours pour les sept premiers parcours et 25 jours pour le huitième.**

**En outre, il est délivré des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits en vue de permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire, notamment les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes, stations thermales desservies par la gare de Laruns-Eaux-Bonnes. La durée de validité des billets spéciaux est la même que celle des billets de voyages circulaires.**

# II. — BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

## pour les stations thermales et balnéaires.

**Billets délivrés toute l'année avec réduction de 25 p. 100 en 1re classe et 20 p. 100 en 2e et 3e classe dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État et d'Orléans ainsi que dans les gares du réseau du Midi, sous réserve des minima de prix de 8 fr. 40 c. en 1re classe, 6 fr. 05 c. en 2e classe et 3 fr. 95 c. en 3e classe.**

**Durée (1) : 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée.**

# III. — BILLETS DE FAMILLE

## pour les stations thermales et balnéaires.

**Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres : Pour une famille de deux personnes, 20 p. 100; de trois personnes, 25 p. 100; de quatre personnes, 30 p. 100; de cinq personnes, 35 p. 100; de 6 personnes ou plus, 40 p. 100.**

**Exceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.**

**Durée (1) : 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée.**

(1) *Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 p. 100.*

## CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

### Excursions aux Stations Thermales et Hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

***Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.***

TARIF SPÉCIAL **G.V.** Nº **106** (ORLÉANS)

**Des billets aller et retour de toutes classes, valables pendant 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée, avec réduction de 25 p. 100 en 1re classe, et de 20 p. 100 en 2e et 3e classe sur les prix calculés au Tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pour :**

**Adge** (Le Grau), **Alet, Amélie-les-Bains, Arcachon, Argelès-Gazost, Argelès-sur-Mer, Arles-sur-Tech** (La Preste), **Arreau-Cadéac** (Vielle-Aure), **Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Balaruc-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, Barbotan, Biarritz, Boulou-Perthus** (le), **Cambo-les-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Couiza-Montazels** (Rennes-les-Bains), **Dax, Espéraza** (Campagne-les-Bains), **Gamarde, Grenade-sur-l'Adour** (Eugénie-les-Bains), **Guéthary** (halte), **Gujan-Mestras, Hendaye, Labenne** (Capbreton), **Labouheyre** (Mimizan), **Laluque** (Préchacq-les-Bains), **Lamalou-les-Bains, Laruns-Eaux-Bonnes** (Eaux-Chaudes), **Leucate** (La Franqui), **Lourdes, Loures-Barbazan, Luz-Saint-Sauveur** (Barèges, Saint-Sauveur), **Marignac-Saint-Béat** (Lez, Val-d'Aran), **Nouvelle** (la), **Oloron-Sainte-Marie** (Saint-Christau), **Pau, Pierrefitte-Nestalas, Port-Vendres, Prades** (Molitg), **Quillan** (Ginoles, Carcanières, Escouloubre, Usson-les-Bains), **Saint-Flour** (Chaudesaigues), **Saint-Gaudens** (Encausse, Gantiès), **Saint-Girons** (Audinac, Aulus), **Saint-Jean-de-Luz, Saléchan** (Sainte-Marie, Siradan), **Salies-de-Béarn, Salies-du-Salat, Ussat-les-Bains** et **Villefranche-de-Conflent** (le Vernet, Thuès, les Escaldas, Graüs-de-Canaveilles).

---

## BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

POUR LES

### STATIONS THERMALES et HIVERNALES des PYRÉNÉES et du GOLFE de GASCOGNE

***Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.***

TARIF SPÉCIAL **G.V.** Nº **106** (ORLÉANS)

Des billets d'aller et retour de famille, de 1re, de 2e et de 3e classe sont délivrés, toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pour :

**Agde** (le Grau), **Alet, Amélie-les-Bains, Arcachon, Argelès-Gazost, Argelès-sur-Mer, Arles-sur-Tech** (la Preste), **Arreau-Cadéac** (Vielle-Aure), **Ax-les-Thermes, Bagnéres-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Balaruc-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, Barbotan, Biarritz, Boulou-Perthus** (le), **Cambo-les-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Couiza-Montazels** (Rennes-les-Bains), **Dax, Espéraza** (Campagne-les-Bains), **Gamarde, Grenade-sur-l'Adour** (Eugénie-les-Bains), **Guéthary** (halte), **Gujan-Mestras, Hendaye, Labenne** (Capbreton), **Labouheyre** (Mimizan), **Laluque** (Préchacq-les-Bains), **Lamalou-les-Bains, Laruns-Eaux-Bonnes** (Eaux-Chaudes), **Leucate** (La Franqui), **Lourdes, Loures-Barbazan, Luz-Saint-Sauveur** (Barèges, Saint-Sauveur), **Marignac-Saint-Béat** (Lez, Val-d'Aran), **Nouvelle** (la), **Oloron-Sainte-Marie** (Saint-Christau), **Pau, Pierrefitte-Nestalas, Port-Vendres, Prades** (Molitg), **Quillan** (Ginoles, Carcanières, Escouloubre, Usson-les-Bains), **Saint-Flour** (Chaudesaigues), **Saint-Gaudens** (Encausse, Gantiès), **Saint-Girons** (Audinac, Aulus), **Saint-Jean-de-Luz, Saléchan** (Sainte-Marie, Siradan), **Salies-de-Béarn, Salies-du-Salat, Ussat-les-Bains** et **Villefranche-de-Conflent** (le Vernet, Thuès, les Escaldas, Graüs-de-Canaveilles).

Avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du Tarif général d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 300 kilomètres.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Pour une famille de | 2 | personnes . . . . . . . . . . . | 20 p. 100 |
| — | 3 | — . . . . . . . . . . . . | 25 — |
| — | 4 | — . . . . . . . . . . . . | 30 — |
| — | 5 | — . . . . . . . . . . . . | 35 — |
| — | 6 | — ou plus. . . . . . . . . | 40 — |

*Durée de validité : 33 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée).*

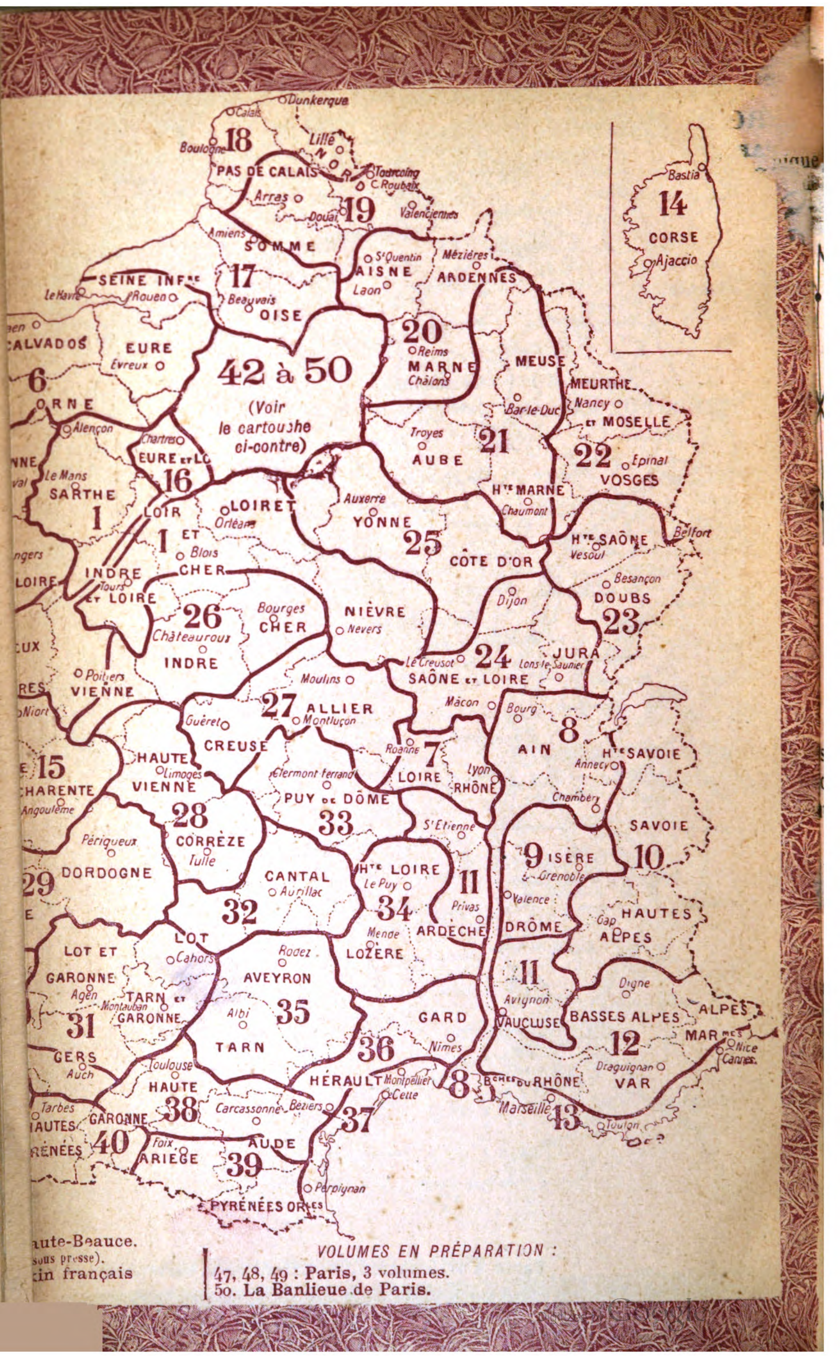



## VOLUMES PARUS :

1. **Morvan, Val de Loire et Perche.**
2. **Des Alpes mancelles à la Loire maritime.**
3. **Les Iles de l'Atlantique :** I. *d'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Iles de la Manche et Bretagne.**
6. **Cotentin, Normandie.**
7. **La Région lyonnaise.**
8. **Le Rhône, du Léman à la mer.**
9. **Bas-Dauphiné.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes-Marit.**
13. **Région marseillaise et Côte d'Azur.**
14. **La Corse.**
15. **Charentes et Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Vexin, Picardie et pays de Caux.**
18. **Nord :** I. *Flandre et Littoral.*
19. **Nord :** II. *Artois, Cambrésis, Hainaut.*
20. **Hte-Picardie, Champagne rémoise et Ardenn**
21. **Hte-Champagne ; Bsse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy et Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais mérid^al, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées, partie orientale.**
40. **Pyrénées centrales.**
41. **Pyrénées, partie occidentale.**

**Région Parisienne :**

42. — I. **Nord-Est : Le Valois.**
43. — II. **Est : La Brie.**
44. — III. **Sud : Gâtinais français et H**
45. — IV. **Ouest : Hurepoix et Yveline**
46. — V. **Nord-Ouest : Mantois et Ve**
(sous presse).

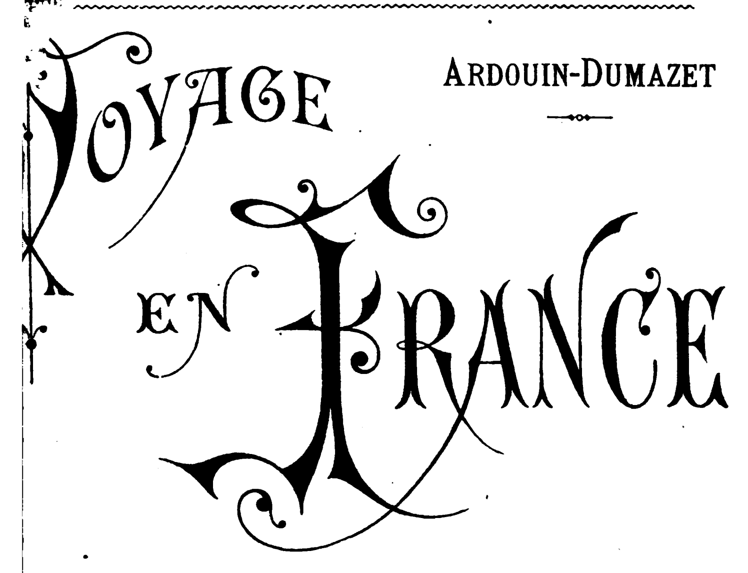



...aute-Beauce.
(sous presse).
...in français

*VOLUMES EN PRÉPARATION :*

47, 48, 49 : **Paris, 3 volumes.**

50. **La Banlieue de Paris.**




**scription complète de la France, en 60 volumes, ont 56 consacrés à la Province et à l'Alsace-Lorraine t parus ou sous presse, et les autres consacrés à Paris sont en préparation.**

*Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis. haque volume, broché,* **3** *fr.* **50** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

Le succès de plus en plus considérable de la grande œuvre entre-rise par M. Ardouin-Dumazet imposait à l'auteur et aux éditeurs de ɪnir constamment à jour les volumes de cette collection. Les édi-ons successives ont été l'objet de notes et d'additions qui font du **'oyage en France** un tableau toujours vivant de notre pays.

M. Ardouin-Dumazet ne s'est même pas borné aux retouches rendues écessaires par les années écoulées, il a tenu à reprendre les pre-iers volumes du **Voyage en France** et à les mettre en harmonie, our le développement et l'étendue, avec ceux qui ont suivi.

Ces premiers volumes étaient simplement la reproduction d'études ubliées dans le journal le *Temps* et conçues sur un thème imposé

par ce journal; il s'agissait de faire un tableau de l'état économique du pays vers 1890. M. Ardouin-Dumazet, rompant avec le moule de semblables articles, tenta de faire avant tout œuvre littéraire; il tissa en quelque sorte les notions économiques et sociales dans des descriptions pleines de couleur et de vie, avec un sens remarquable des paysages et des intérieurs.

Cette forme nouvelle fut une révélation; les lecteurs du grand journal parisien n'ont pas oublié le succès qu'ils firent à cette rubrique « **Voyage en France** ». La maison Berger-Levrault et Cie eut l'idée de recueillir ces études éparses et de les réunir en volumes. Sous cette présentation, le succès ne fut pas moins vif : trois éditions successives des premières séries ont été épuisées.

Les raisons qui avaient amené le directeur du *Temps* à confier ces études à M. Ardouin-Dumazet — approches du renouvellement des traités de commerce — ayant cessé, la publication fut interrompue. Les éditeurs songèrent alors à la faire poursuivre, sur un plan moins étroit que celui imposé par les nécessités du journal. Au lieu de s'appliquer à quelques régions types, le **Voyage en France** devait être désormais un tableau complet du pays. Les 3e et 4e séries consacrées aux îles de l'Océan donnaient déjà une physionomie tout autre à l'œuvre; la méthode fut poursuivie à partir des 9e et 10e séries. Dès lors, l'ouvrage prit une large envergure; la description des pays de France fut complète, sans lacunes.

Les premiers volumes avaient donc laissé dans l'ombre certaines parties des régions parcourues. Des lecteurs fidèles du **Voyage en France** l'ont reproché amicalement à M. Ardouin-Dumazet. Alors, quand les trois derniers volumes consacrés à la province eurent été publiés — ces *Provinces perdues*, c'est-à-dire l'Alsace-Lorraine, que l'auteur a pieusement fait figurer dans son œuvre — l'écrivain eut le courage et la probité de reprendre les séries jugées incomplètes. Il a refait, à vingt ans d'intervalle, l'exploration méthodique des contrées déjà parcourues; pèlerin passionné, il les a visitées en itinéraires plus serrés. Deux régions bien différentes ont été ainsi de nouveau étudiées d'abord : la Provence littorale et la Bretagne continentale.

La Bretagne était primitivement partagée entre quelques chapitres de la 2e série et la 5e série. Ces parties ont été refondues et l'accroissement, dû à une visite minutieuse de la péninsule, a nécessité quatre volumes, dont l'un a conservé le titre de 5e série, les autres ont pris les nos 51, 52 et 53. Cette belle province armoricaine, dont tant de parties étaient difficilement accessibles à cause de la rareté des voies ferrées, est aujourd'hui sillonnée d'un réseau déjà dense de chemins de fer secondaires qui achèveront bientôt de relier tous les chefs-lieux de canton aux grandes lignes de l'Ouest-État et de l'Orléans. Les itinéraires sont donc bien modifiés depuis dix ans; cela seul suffirait à expliquer la transformation de ce livre en quatre gros volumes qui, avec les

séries 3 et 4 (**Iles de l'Atlantique**), donnent une suite de six volumes consacrés à la ***Bretagne.***

Un volume entier est consacré aux côtes continentales bretonnes de l'Atlantique, de la baie de Bourgneuf et Pornic à la Manche.

Un autre comprend les îles et les rivages bretons de la Manche jusqu'au mont Saint-Michel; il s'étend en outre sur Granville et les îles Chausey pour achever la description de nos terres insulaires.

Un cinquième volume, gardant le n° 5 de la collection, comporte : la description de la péninsule appartenant à la Haute-Bretagne, c'est-à-dire la partie de langue française. Enfin un sixième et dernier volume, consacré à la partie intérieure de la Basse-Bretagne, domaine de la langue bretonne, constitue la 53e série.

Le groupe ***Bretagne*** est donc ainsi constitué :

I. — Les Iles de l'Atlantique, *de la Loire à Belle-Isle* (partie de la 3e série du **Voyage en France**).

II. — Les Iles de l'Atlantique, *d'Hoëdic à Ouessant* (4e série du **Voyage en France**).

III. — La Haute-Bretagne intérieure (5e série du **Voyage en France**).

IV. — Le Littoral breton de l'Atlantique (51e série du **Voyage en France**).

V. — Le Littoral breton de la Manche et ses Iles (52e série du **Voyage en France**).

VI. — La Basse-Bretagne intérieure (53e série du **Voyage en France**).

Une autre partie du littoral, la Méditerranée entre l'embouchure du Rhône et la frontière italienne, a également donné lieu à une refonte totale du volume qui lui était consacré, la 13e série. Deux séries se partagent maintenant ces beaux rivages où se porte de plus en plus une foule d'élite attirée par la limpidité du ciel et l'éclat du soleil hivernal. La 13e série nouvelle comprend la côte et les montagnes qui la bordent, du Rhône à Hyères et à ses îles; une 55e série s'attache aux régions des Maures et de l'Esterel et à ce littoral étendu d'Antibes à Menton que l'on a plus particulièrement baptisé la Côte d'Azur. Ces deux volumes portent le titre commun de ***Provence maritime,*** et, respectivement, ceux de *Région marseillaise* et de *Côte d'Azur*.

Dans son assemblée générale de janvier 1910, la Société de géographie et d'études coloniales de Marseille a décerné sa médaille annuelle à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence à M. Ardouin-Dumazet, pour les volumes consacrés à cette province.

Ces six séries (5e, 51e, 52e, 53e, 13e et 55e), bien que renfermant les chapitres contenus dans les anciennes 5e et 13e séries, sont en réalité des livres nouveaux, que les lecteurs des éditions primitives voudront posséder aussi. Ils prendront place à côté des séries maintenues dans leur forme primitive, et qu'il suffit d'annoter au cours des fréquentes réimpressions dont ils sont l'objet.

A ces volumes ne se borne pas la refonte des premières séries; nous pouvons annoncer aujourd'hui des éditions nouvelles des 1re et 2e séries, si étendues, qu'elles sont aussi des livres nouveaux. Les accroissements ont été tels, que les éditeurs ont dû en détacher une partie pour constituer une 56e série, consacrée à la ***Touraine*** et à l'***Anjou,*** c'est-à-dire à la région des *Châteaux de la Loire*. Malgré cette division, chacun de ces trois volumes a plus de 400 pages, dépassant d'un quart en étendue la matière des 1re et 2e séries primitives.

La 1re série, dans la forme où nous la présentons aujourd'hui sous le titre ***Morvan, Val de Loire*** et ***Sologne,*** comprend la description des monts du Morvan, du Bas-Nivernais, celles des bords de la Loire entre Decize et Orléans, du Gâtinais et de la Sologne. Une partie des chapitres de l'édition primitive ont été conservés, mais ils sont placés entre des chapitres nouveaux non moins vivants que leurs aînés. La partie consacrée au Nivernais et aux rives de la Loire est trois fois plus étendue que dans la 1re série, par laquelle débuta cette œuvre du **Voyage en France**.

La 2e série ne comprend plus que la ***Beauce*** orléanaise et chartraine et les anciennes provinces du ***Perche*** et du ***Maine.*** Là encore, de nombreux chapitres ont été écrits avec la même fidélité dans la description, le même sentiment de nos paysages de France et du labeur humain. Plus encore que la 1re série, celle-ci constitue en quelque sorte une œuvre nouvelle.

Enfin, la 56e série, ***Touraine et Anjou,*** est consacrée entièrement à cette admirable partie de la vieille France, que résume à toutes les mémoires le sous-titre de ***Châteaux de la Loire.*** Ce volume, destiné à paraître à la fin de janvier 1910, aura certainement un succès comparable à celui de ses aînés. Quels plus doux et harmonieux paysages que les bords de la Loire avec Chambord, Blois, Chaumont, Amboise, Tours, Langeais, Saumur et Angers ! que les rives du Cher enjambé par Chenonceaux, que l'admirable vallée du Loir chantée par Ronsard et les molles et délicieuses campagnes de Touraine et d'Anjou au nord et au sud du grand fleuve ! La 56e série du **Voyage en France** sera le livre de chevet de tous ceux que ces pays ont séduits, le compagnon de tous les voyageurs dans cette contrée où se presse la foule amie des nobles œuvres et des grands souvenirs.

Une seule série reste à dédoubler, la 6e : Cotentin, Basse-Normandie, pays d'Auge, Haute-Normandie. L'auteur y travaille; quand l'heure sera venue, une 54e série complétera les volumes consacrés à la Normandie. Les éditions de quelques autres volumes seront plus tard accrues, couronnant cette œuvre dont on a dit qu'elle était une « monumentale description de la France ».

Ce n'est pas là une épithète excessive.

L'œuvre vraiment énorme de M. Ardouin-Dumazet a été consacrée par de nombreuses distinctions. Après l'*Académie française* et les sociétés de géographie, d'autres grandes associations ont tenu à cou-

ronner cette œuvre si considérable. Le *Touring-Club,* dont on sait l'immense influence et le rôle prépondérant dans le mouvement qui développe les voyages dans notre pays, avait, pour la première fois, à décerner, en 1904, un prix fondé par le Comité d'action pour favoriser les voyages en France; le conseil s'est unanimement prononcé pour attribuer cette distinction à M. Ardouin-Dumazet. Le rapporteur a dit: *Nul ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

A l'éloge qu'il fit du **Voyage en France,** le président du Touring-Club aurait pu ajouter que c'est là seulement une partie de l'énorme labeur de M. Ardouin-Dumazet; il a écrit bien d'autres livres, ayant trait surtout aux questions militaires et maritimes, et une étude sur les réseaux d'État de l'Europe centrale, produite par une consciencieuse enquête à l'étranger.

Mais le **Voyage en France** restera la partie capitale de cette œuvre patriotique. Entreprise colossale, menée cependant à bien, en vingt années d'efforts entravés par les nécessités de la tâche quotidienne dans la presse, où l'écrivain s'est fait une si solide situation. On a comparé ce voyage à celui d'Arthur Young vers 1789; mais il est autrement considérable, car Young consacra seulement deux volumes à la France et M. Ardouin-Dumazet en a déjà cinquante-six et terminera par plusieurs sur Paris. Young ne traite que de la France agricole; l'écrivain moderne a étudié le pays sous toutes ses faces et donné le tableau le plus précis, le plus vivant et le plus coloré de la France au déclin du dix-neuvième siècle, au commencement du vingtième.

L'agriculture tient une large place dans ce **Voyage en France,** plus large et plus variée même que dans le livre d'Arthur Young; aussi la Société nationale d'agriculture a-t-elle tenu, à son tour, à récompenser l'auteur en lui accordant en 1904 sa médaille d'or. Le rapporteur, M. Bénard, a dit :

*Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.*

*L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps; le style est alerte, plein de couleur; c'est en même temps une œuvre littéraire, puisque l'*Académie française *lui a décerné le prix Michaud, réservé à un ouvrage de littérature française.*

*Permettez-moi de citer ce fait plus éloquent que tous les rapports :*

*Un pauvre aveugle se faisait lire par sa sœur le* **Voyage en France.** *Le jeune homme, qui n'a jamais vu et ne verra jamais un paysage, s'est épris de cet ouvrage : « Je connais mon pays, maintenant, dit-il, je le vois ! » Tous ceux qui lisent les ouvrages de M. Ardouin-Dumazet pensent comme cet aveugle.*

*M. Ardouin-Dumazet a accompli aujourd'hui sa tâche.*

« *... J'achève cette course de quinze années à travers la France...*
« *J'ai pu parcourir et décrire tous les rivages de nos mers et pénétrer*
« *dans toutes leurs îles... Je suis monté par tous les monts, grandes*
« *chaînes ou massifs modestes : j'ai suivi de leur source à leur embou-*
« *chure ou remonté de l'embouchure à leur source tous nos fleuves,*
« *toutes nos grandes rivières ; j'ai étudié le laboureur dans les vastes*
« *plaines, le vigneron sur ses coteaux fortunés, le bûcheron dans les*
« *sylves profondes...*

« *... Je l'ai fait sans lassitude, toujours plus épris de la terre na-*
« *tale, qu'il faut faire aimer par tous en disant les efforts de ses*
« *enfants pour la rendre plus féconde...* »

Les autres distinctions ne furent pas moins flatteuses. Voici comment s'exprimait à la *Société de géographie commerciale* le rapporteur qui annonçait la « médaille de France » accordée après le vingtième volume :

*Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant* M. Ardouin-Dumazet *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son* Voyage en France, *œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

*L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.*

*La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.*

*L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.*

*Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens,*

*forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».*

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France,** la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix-Fournier.

*M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.*

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux de journaliste militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une *Géographie,* dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'*Académie française,* appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse-Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française.*

---

Voici les sommaires des cinquante-sept volumes parus ou sous presse :

## Volumes parus :

1re **Série** (*refondue*) : **MORVAN, VAL DE LOIRE ET SOLOGNE.** — Le flottage en Morvan — à travers le Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — les vaux d'Yonne — les Vaux de la Nièvre et Guérigny — le Nivernais pastoral ; les Amognes — le Nivernais pastoral : le Bazois — la vallée inférieure de l'Aron — le val de Loire et Nevers — du Donziois au Val de Loire — la Puisaye — Briare et Gien — le Gâtinais orléanais — en Gâtinais français — le safran en Gâtinais — Orléans — le Val de Loire orléanais — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne. — 420 pages et 20 cartes.

2e **Série** (*refondue*) : **BEAUCE, PERCHE ET MAINE.** — Les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — la Beauce dunoise — le Perche-Gouët — le Perche aux bons chevaux — le Percheron en Amérique — le grand Perche — la foire aux chevaux de Longny — le Saosnois — le Mans et la haute-Sarthe — la Sarthe et les Alpes mancelles — la Champagne mancelle — du Belinois à la Braye — de la Charnie aux Coëvrons — le Désert du Maine — Laval et Port-du-Salut — Mayenne et la Rivière — Chez les Chouans — les mines d'or dans la Mayenne — de la Mayenne à l'Ernée — le petit Maine et le Passais — la Mayenne angevine — en Craonnais. — 400 pages avec 25 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

*Voir 56e série : Les Châteaux de la Loire.*

3e **Série** : **LES ILES DE L'ATLANTIQUE.** — *D'Arcachon à Noirmoutier.* L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier. — **BRETAGNE I** : *De la Loire à Belle-Isle.* — De l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e **Série** : **BRETAGNE II : LES ILES DE L'ATLANTIQUE.** — *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e **Série** (*refondue*) : **BRETAGNE III.** — *Haute-Bretagne intérieure.* — Rennes — l'université agricole de Rennes — Vitré et le Vendelais

— Fougères et le Désert — le Couesnon et le pays de Coglès — de l'Ille à la Rance — entre la Rance et le Meu — autour de Châteaubriant — de l'Erdre à la Vilaine — la forêt de Brocéliande — les lacs de l'Erdre — Grand-Jouan et la Melleraye — d'Ancenis à Clisson — le lac de Grand-Lieu — du Sillon de Bretagne aux landes de Lanvaux — autour des landes de Lanvaux — en Porhoët — en Penthièvre — du Turnet-Gouët en Porhoët — aux sources de l'Oust et du Gouët — le Méné. — 400 pages avec 21 cartes.

*Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans la 53e série.*

6e Série : **COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX.** — Une ville de chaudronniers — les vaux de Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : **LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ.** — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : **LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE.** — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le saut du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : **BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS.** -- Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon,

Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes. — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au Mont-Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série (*refondue*) : LA PROVENCE MARITIME. — I. *Région marseillaise*. — Aux bouches du Rhône — la petite mer de Berre — les bourdignes de Caronte — la côte occidentale de la petite mer — le massif de l'Estaque — le canal de Marseille au Rhône — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux Cabanons — de la Ciotat aux Calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles —

les Isles d'Or : Bagau, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — du Grapeau à la Sainte-Baume — de la Sainte-Baume à l'Huveaune. — 419 pages avec 27 cartes.

*La Côte d'Azur est décrite dans la 55e série.*

14e Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

# CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

# Voyage en France

## VOLUMES PARUS

1. **Morvan, Val de Loire et Sologne.**
2. **Beauce, Perche et Maine.**
3. **Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique : I.** *De la Loire à Belle-Isle.*
4. **Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II.** *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.**
6. **Normandie : I.** *Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux.*
7. **La Région lyonnaise.**
8. **Le Rhône, du Léman à la mer.**
9. **Bas-Dauphiné.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes Maritimes.**
13. **La Provence maritime : I.** *Région marseillaise.*
14. **La Corse.**
15. **Les Charentes et la Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.**
18. **Nord : I.** *Flandre et Littoral du Nord.*
19. **Nord : II.** *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne, Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy et Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Le Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées orientales.**
40. **Pyrénées centrales.**
41. **Pyrénées occidentales.**

### *RÉGION PARISIENNE :*

42. — I. *Nord-Est :* **Le Valois.**
43. — II. *Est :* **La Brie.**
44. — III. *Sud :* **Gâtinais français et Haute-Beauce.**
45. — IV. *Sud-Ouest :* **Versailles et le Hurepoix.**
46. — V. *Nord-Ouest :* **La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.**
47. — VI. *Ouest :* **L'Yveline et le Mantois.**

### *LES PROVINCES PERDUES*

48. — **Haute-Alsace.**
49. — **Basse-Alsace.**
50. — **Lorraine.**

**Région Parisienne**

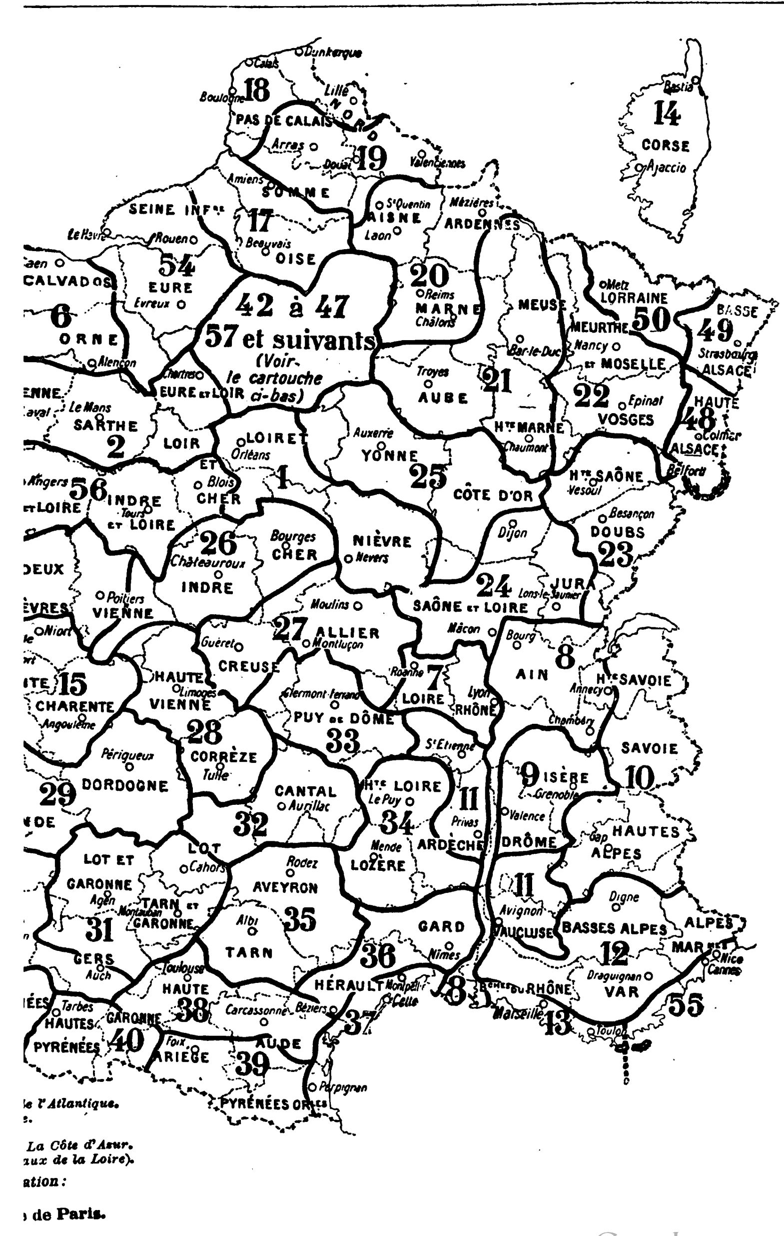



51. **Bretagne : IV.** *Littoral breton*
52. — **V.** *Iles et littoral de la Manc*
53. — **VI.** *Basse-Bretagne intérieure*
55. **La Provence maritime : I**
56. **Touraine et Anjou** *(les châ*

### *Volumes en prépa*

54. **Normandie : II.**

**57 et suivants : Paris et Banlie**




*le l'Atlantique.*
*e.*

*La Côte d'Azur.*
*aux de la Loire).*

**ation :**

**de Paris.**

18e Série : FLANDRE ET LITTORAL DU NORD. — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — en Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

Ces deux volumes (12 et 13) et la 55e série ont obtenu la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — luthiers et dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la haute Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val-d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — de l'Oreuse à l'Orvanne — le pays d'Othe — le Tholon et l'Ouanne. — 367 pages avec 24 cartes.

26e Série : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les

moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : **BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE.** — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : **LIMOUSIN.** — La Basse-Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : **BORDELAIS ET PÉRIGORD.** — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : **GASCOGNE.** — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : **AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY.** — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et

Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32° Série : **HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE.** — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33° Série : **BASSE-AUVERGNE.** — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — 344 pages avec 24 cartes.

34° Série : **VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN.** — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

35° Série : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La Basse-Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36° Série : **CÉVENNES MÉRIDIONALES.** — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Béda-

rieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

37ᵉ Série : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38ᵉ Série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauraguais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39ᵉ Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40ᵉ Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41ᵉ Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la Basse-Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

## RÉGION PARISIENNE :

42e Série : I. **NORD-EST : LE VALOIS.** — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 377 pages avec 21 cartes.

43e Série : II. **EST : LA BRIE.** — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.

44e Série : III. **SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE.** — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

45e Série : IV. **SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX.** — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

46e Série : V. **NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS.** — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers

— les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

47ᵉ Série : VI. OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS. — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

## LES PROVINCES PERDUES :

48ᵉ Série : HAUTE-ALSACE. — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit-Ballon (Kahlewasen) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée. — 444 pages avec 22 cartes.

49ᵉ Série : BASSE-ALSACE. — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la cathédrale, la vie économique — autour de Strasbourg — la vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Ehn à la Mossig — le Kochersberg — un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union. — 492 pages avec 28 cartes.

50ᵉ Série : LORRAINE. — Le pays de Dabo. — Vallérystal, Abreschwiller et Lorquin — la Sarre Blanche et la Sarre Rouge — Sarrebourg et Fénétrange — Phalsbourg — les verreries des petites Vosges —

les forges de Mouterhouse — le pays de Bitche — Sarreguemines — Forbach et Stiring-Wendel — la vallée de l'Albe — les grands étangs de Lorraine — le Saulnois — de la Seille à la Nied française — Metz — l'industrie messine — Saint-Privat, Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — le pays du fer — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — Warndt — la première amputation : Sarrelouis et le Sargau. — 468 pages avec 27 cartes.

---

51e Série : **BRETAGNE IV.** — *Littoral breton de l'Atlantique.* — Nantes — le rôle économique de Nantes — la Loire maritime — la côte de Retz et Pornic — la baie de Bourgneuf — de Saint-Nazaire au pays de Guérande — le trait de Penbé et la Vilaine — l'estuaire de la Vilaine — l'estuaire de Pénerf, Vannes et le Morbihan — Auray et Carnac — l'estuaire d'Etel et la mer de Gavres — Hennebont et Lorient — la Laita et la rivière Belon — de l'Aven à l'Odet — les côtes de Cornouaille — le raz de Sein et la baie de Douarnenez — au Menez-Hom — Brest et sa rade — de l'Elorn à la presqu'île de Crozon — de l'Atlantique à la Manche. — 406 pages avec 32 cartes.

52e Série : **BRETAGNE V.** — *Iles et littoral de la Manche.* — L'Aber-Benoît et l'Aber-Vrac'h — la grève de Goulven — Saint-Pol-de-Léon et l'île de Siec — Roscoff et l'île de Batz — Morlaix et son archipel — Primel et Saint-Jean-du-Doigt — Locquirec, la Lieue de Grève et le Guer — Lannion et les Sept-Iles — l'île Grande (Énès-Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — Tréguier, Paimpol — l'île de Bréhat — le Trieux et le Gouët — entre Saint-Brieuc et Paimpol — les côtes de Penthièvre — Saint-Jacut, l'île des Ebbiens et Saint-Cast — la baie de la Frénaye et le cap Fréhel — la côte d'Émeraude et la Rance — Saint-Malo et le clos Poulet — les marais de Dol — la baie du mont Saint-Michel — Granville, les Chausey et les Minquier. — 457 pages avec 31 cartes.

53e Série : **BRETAGNE VI.** — *Basse-Bretagne intérieure.* — La Basse-Bretagne — Quimper et le Cornouaille — le Vannetais — Pontivy et le Blavet — le Scorff — l'Isole et l'Ellé — La Montagne Noire — le berceau de la Tour d'Auvergne — les rochers d'Huelgoat — Le Goëllo — le Trégorrois — le Haut-Léon — le Bas-Léon — dans la montagne d'Arrée — le Yeun Elez — la forêt de Quénécan — entre Aulne et Blavet — le toit de la Bretagne. — 400 pages, avec 26 cartes.

54e Série : **NORMANDIE.** — Volume complémentaire sur la Normandie : *En préparation.*

55e Série : **LA PROVENCE MARITIME.** — II. *La Côte d'Azur.* — Le littoral des Maures — dans les forêts des Maures — de Collobrières au Golfe — traversée nocturne des Maures — Saint-Tropez et le Golfe — du Golfe à l'Esterel — Saint-Raphaël et la corniche du Touring-Club —

du Trayas au mont Vinaigre — le Mal-Infernet et le cap Roux — le golfe de la Napoule et Cannes — les îles de Lérins et le golfe Jouan — la presqu'île d'Antibes — les œillets d'Antibes, les jarres du Biot — Cagnes, le Malvan et Vence — Nice — Nice-Cosmopolis — l'industrie et le commerce à Nice — Villefranche et le cap Ferrat — la Petite-Afrique et la Corniche — la principauté de Monaco — Beausoleil, le cap Martin, Roquebrune et Menton — Nice, camp retranché — la Roya française. — 427 pages avec 18 cartes.

**Ce volume (avec les séries 12 et 13) a obtenu en 1910 la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.**

56ᵉ Série : **TOURAINE ET ANJOU (les châteaux de la Loire)** (*sous presse*). — La Loire d'Orléans à Chambord — Blois et la Sologne blésoise — de Blois à Châteaurenauld — en Vendômois — au pays de Ronsard — la Loire de Blois à Tours — Tours et sa banlieue — du Mettray à la Brenne — entre Cher et Indre (la Champeigne) — le plateau de Sainte-Maure — Richelieu, Chinon et le Chinonais — le pays de Rabelais — de l'Indre au Varennes — la Loire de Tours à Saumur — la vallée d'Anjou en Gâtine — les Vaux du Loir et la Flèche — Sablé et ses marbres — le pays Segréen — Angers — les ardoisières d'Angers — du Loir à la vallée d'Anjou — le Louet et le Layon — Saumur — l'École de cavalerie de Saumur — en Saumurois — le Bocage vendéen — les Mauges et leurs mines d'or — la Loire d'Angers à Nantes. — 425 pages avec 30 cartes.

## En préparation :

La 57ᵉ Série et les suivantes seront consacrées à **PARIS**, à la **BANLIEUE DE PARIS** et à une table générale.

Plusieurs volumes dont nous ferons bientôt connaître les sommaires sont en préparation. Voici les chapitres de la 57ᵉ Série actuellement sous presse :

57ᵉ Série : **L'ANCIEN PARIS.** — Paris dans le **Voyage en France** — la Seine en amont de la cité — la Seine en aval de la cité — les îles de la Seine : la Cité et l'île Saint-Louis — les collines parisiennes — descente dans Paris — le boulevard et les boulevards : de la porte Montmartre à la Bastille — les grandes artères — le Louvre et le Palais-Royal — de la place Vendôme à la Bourse — autour de l'Hôtel de ville — le Marais et le Temple — le quartier des Halles — le quartier latin — la montagne Sainte-Geneviève — autour du Luxembourg — autour de l'Institut — le ruisseau de la rue du Bac — le noble faubourg — les Invalides — du haut de la tour Eiffel.

**Janvier 1910.** *Les Éditeurs,*

**BERGER-LEVRAULT & Cie**

# *Répartition des volumes par Départements*

| DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS | DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT |
|---|---|
| — | — |
| Ain | 8. |
| Aisne | 19, 20, 42, 43. |
| Allier | 27. |
| Alpes (Basses-) | 10, 12. |
| Alpes (Hautes-) | 10. |
| Alpes-Maritimes | 12, 13, 55. |
| Ardèche | 8, 11, 34. |
| Ardennes | 20, 21. |
| Ariège | 38, 39, 40. |
| Aube | 21, 43. |
| Aude | 37, 38, 39. |
| Aveyron | 32, 35. |
| Bouches-du-Rhône | 8, 12, 13. |
| Calvados | 6, 46, 54. |
| Cantal | 32. |
| Charente | 15, 28. |
| Charente-Inférieure | 3, 15, 29. |
| Cher | 2, 26, 27. |
| Corrèze | 28, 32, 33. |
| Corse | 14. |
| Côte-d'Or | 24, 25. |
| Côtes-du-Nord | 5, 52, 53. |
| Creuse | 27, 33. |
| Dordogne | 29. |
| Doubs | 23. |
| Drôme | 9, 11. |
| Eure | 6, 17, 46. |
| Eure-et-Loir | 6, 16, 44, 47. |
| Finistère | 4, 5, 51, 52, 53. |
| Gard | 8, 34, 36, 37. |
| Garonne (Haute-) | 31, 38, 40. |
| Gers | 30, 31, 38. |
| Gironde | 29, 30. |
| Hérault | 35, 36, 37, 38. |
| Ille-et-Vilaine | 5, 51, 52. |
| Indre | 26, 27. |
| Indre-et-Loire | 56. |
| Isère | 8, 9, 10. |
| Jura | 8, 23, 24. |
| Landes | 30, 31. |
| Loir-et-Cher | 1, 2, 56. |
| Loire | 7, 11. |
| Loire (Haute-) | 11, 33, 34. |
| Loire-Inférieure | 2, 3, 5, 16, 51, 52. |
| Loiret | 1, 2, 44, 46. |
| Lot | 31, 32. |
| Lot-et-Garonne | 31. |
| Lozère | 32, 34. |
| Maine-et-Loire | 56. |
| Manche | 4, 6, 52. |
| Marne | 20, 21, 43. |
| Marne (Haute-) | 21, 22. |
| Mayenne | 2. |
| Meurthe-et-Moselle | 22. |
| Meuse | 21, 22. |
| Morbihan | 4, 5, 51, 53. |
| Moselle (ancienne), *voir* Lorraine annexée. | |
| Nièvre | 1. |
| Nord | 18, 19. |
| Oise | 17, 42. |
| Orne | 1, 2, 6. |
| Pas-de-Calais | 18, 19. |
| Puy-de-Dôme | 7, 27, 33. |
| Pyrénées (Basses-) | 41. |
| Pyrénees (Hautes-) | 31, 40. |
| Pyrénees-Orientales | 37, 39. |
| Rhin (Bas-) [ancien], *voir* Basse-Alsace. | |
| Rhin (Haut-) [Belfort] | 22, 23. |
| Rhin (Haut-) [ancien], *voir* Haute-Alsace. | |
| Rhône | 7. |
| Saône (Haute-) | 23. |
| Saône-et-Loire | 24, 25. |
| Sarthe | 2. |
| Savoie | 8, 10. |
| Savoie (Haute-) | 8, 10. |
| Seine | 47, 51 et suivants. |
| Seine-Inférieure | 6, 17, 46. |
| Seine-et-Marne | 21, 25, 42, 43, 45. |
| Seine-et-Oise | 42, 45, 46, 47. |
| Sèvres (Deux-) | 15, 16. |
| Somme | 17, 18, 19. |
| Tarn | 35, 38. |
| Tarn-et-Garonne | 31, 35. |
| Var | 12, 13, 55. |
| Vaucluse | 8, 11, 12. |
| Vendée | 3, 16. |
| Vienne | 16, 26, 28. |
| Vienne (Haute-) | 28. |
| Vosges | 22. |
| Yonne | 25. |
| Basse-Alsace | 48. |
| Haute-Alsace | 49. |
| Lorraine annexée | 50. |

## *Répartition des volumes par Provinces*

| DÉSIGNATION DES PROVINCES | DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE |
|---|---|
| Alsace | 23, 48, 49. |
| Angoumois | 15. |
| Anjou | 2, 56. |
| Artois | 18, 19. |
| Aunis | 3, 15. |
| Auvergne | 7, 32, 33. |
| Barrois | 21. |
| Basques (Pays) | 41. |
| Béarn | 41, 30. |
| Berri | 1, 26, 27. |
| Boulonnais et Calaisis | 18. |
| Bourbonnais | 7, 27, 33. |
| Bourgogne | 8, 24, 25. |
| Bresse et Bugey | 8, 23. |
| Bretagne | 3, 4, 5, 51, 52, 53. |
| Champagne | 20, 21, 25, 43. |
| Comtat-Venaissin | 8, 11, 12. |
| Corse | 14. |
| Dauphiné | 7, 8, 9, 10, 11. |
| Flandre | 18, 19. |
| Foix (Comté de) | 38, 40. |
| Forez | 7, 11, 27. |
| Franche-Comté | 8, 23, 24. |
| Gascogne | 30; 31, 38, 40. |
| Gex (pays de) | 8, 23. |
| Guyenne | 29, 30, 31, 32, 35 |
| Hainaut | 19. |
| Ile-de-France | 17, 42 à 47, 51 et suivants. |
| Languedoc | 8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40. |
| Limousin | 28. |
| Lorraine | 21, 22, 50. |
| Lyonnais | 7. |
| Maine | 2. |
| Marche | 27, 28. |
| Nice (comté de) | 12, 13, 55. |
| Nivernais | 1. |
| Normandie | 6, 17, 46, 54. |
| Orléanais | 1, 2, 44, 47. |
| Perche | 2, 6. |
| Picardie | 17, 19, 20, 42. |
| Poitou | 3, 15, 16, 26. |
| Provence | 8, 10, 12, 13, 55. |
| Roussillon | 37, 39. |
| Saintonge | 3, 15, 29. |
| Savoie | 8, 10. |
| Trois-Évêchés (Toul-Verdun) de Lorraine | 21, 22. |
| Touraine | 56. |

## *Par grandes Régions naturelles*

| | |
|---|---|
| Alpes | 8, 9, 10, 11, 12, 13. |
| Bassin de Paris | 17, 20, 21, 25, 42 à 47, 57 et suiv. |
| Beauce | 12, 16, 44, 45, 47. |
| Cévennes | 7, 11, 34, 36, 37. |
| Jura | 8, 23, 24. |
| Landes | 29, 30, 31. |
| Littoral et îles de l'Océan | 2, 3, 4, 15, 16, 29, 30, 41, 52, 53. |
| Littoral et îles de la Manche | 6, 17, 18, 46, 52, 54. |
| Littoral et îles de la Méditerranée | 8, 13, 14, 37, 55. |
| Massif central | 28, 32, 33, 34, 35. |
| Pyrénées | 37, 39, 40, 41. |
| Sologne | 1, 25. |
| Vosges | 22, 23, 48, 49, 50. |

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

98

IGNATION
des
es concernant
PROVINCE

, 31, 32, 35.

à 47, 51 et
vants.
12, 31, 34,
36, 37, 38,
40.

50.

55.

6, 54.
, 47.

20, 42.
5, 26.
2, 13, 55.

).

46, 52,

57, 55.
33, 34,

41.

49, 50.

